

N°41 5,00 FF.

Semaine du 17 au 23 décembre 1978

Le Monde

hebdomadaire de l'immigration et du tiers-monde



BEGIN

AVALE

LE

GOLAN

MAIS

C'EST OÙ

LA POLOGNE ?

Canada CDN \$ 1.95 Maroc 3,50 DH Côte d'Ivoire 250 CFA. 1 Suisse 2 F.S. Tunisie 0,400

M-2792-41-5,00 FF.

ISSN 0223-078 X

A LA UNE :

Israël annexe le Golan. Begin avale la paix Pages 3 et 4

ICI ET LA :

Immigrés-Français : Imposer la fraternité Page 7

Nous avons encore espoir en votre justice Page 8

Après la manifestation : de nouvelles perspectives Page 9

Jeunes : Fatima fait sa valise Pages 10-11

EVENEMENT :

Pologne : un pays martyrisé par l'histoire Page 5 - 6



SUD-SUD :

Mitterrand au Portugal : soutien à la jeune démocratie P. 16

CULTURE :

Les cinéastes du Tiers-Monde griots des temps modernes P. 18

Sans frontière Services Pages 22-23

Sans Frontière

Nidham ABDI
Farid AICHOUNE
Khadidja BACHIRI
Alain Battegay
Kamal BELARBI
Fatima BELHADI
Lila BENBELAID
Joël BOULARD
Saïd BOUZIRI
Peïra CAVA
Raymond CHARLOTTE
Madjid DABOUSSI
Amadou GAYE
André HARTMANN
Maria KALALOBE
Daniel Lacerda
Leïla SEBBAR
Rita Kiss Margit
Mustapha MOHAMMEDI
Driss MOURAD
Fabienne MESSICA
Mohamed NEMMICHÉ
Blaise N'DJEHOYA
Macodou NDIAYE
Aline N'GOALA
Eduardo Olivares

PACO
Marc WEITZMAN
Fowzia ZOUAOU
ABONNEMENTS
Ali MAJRI
NOURREDINE
PUBLICITE :
Leïla HADDAD
Habib ARFAOUI



Rédaction Paris : 33 bd Saint-Martin. 75003 Paris. Tél. 278 44 78
Siège social : 35 rue Stephenson. 75018 Paris.
Fondateur de l'Association : « Editions Sans Frontière » : Louis Gallimardet.
Rédacteur en chef : Méjid Daboussi « Ammar »
Directeur de publication : Khali Hammoud.
C.C.P. : 420900 F Paris
Commission paritaire n° 61715
Diffusion N.M.P.P.

Des régions qu'on dit calmes ...

Je suis un lecteur depuis votre lancement de ce journal que tous les immigrés ont tant souhaité. Maintenant comme beaucoup d'immigrés et de motivés je m'exprime à mon tour en vous remerciant de tous les efforts et campagnes que vous avez mené jusqu'à présent en défendant tous les immigrés.

Je profite du voyage de M. Mitterrand, le Président de la République Française dans un pays arabe qui est l'Algérie, pour attirer votre attention ainsi que celle de l'opinion publique sur certains problèmes racistes qui touchent les régions du Nord, Pas de Calais que vous croyez certainement des régions calmes, et bien c'est dommage, car ces régions connaissent actuellement une flambée de racisme.

Je témoigne d'une certaine façon d'être servi dans les grands cafés du Douaisis, et spécialement celles du Place d'Armes, à Douai par exemple, « Le café le Cinatus ». Quand vous commandez dans ce dernier un café, on vous sert un café coloré noir, à base d'eau froide et en commandant un citron à l'eau, eh bien on vous sert carrément de l'eau nature, et quand il s'agit d'une bière, c'est un mélange de quelques gouttes de bière avec de l'eau chaude. Tous ce mauvais service pour



D'ailleurs, le gérant ne boit pas de café, si jamais vous voulez la lui goûter, « il est destiné aux arabes le café ». Bientôt on va commander un café bougnoule ou autre boisson, pour le moment, je commande des boissons capsules, et j'exige qu'on les ouvre devant moi.

Je vous signale aussi que beaucoup de discothèques

quatre cantons, Nayt Beard, Catherinette, et d'autres, presque toutes.

C'est un problème qui touche toute la jeunesse arabe du Nord-Pas de Calais, se voir traiter de cette façon dans les lieux publics.

Je lance un appel à tous les mouvements, associations, l'antisémitisme, de faire cesser cette forme de racisme qui commence à se généraliser un peu partout.

Merci à Sans Frontière.

Nourredine Mohamed
Douai - Nord.

N.D.L.R. : Effectivement, il existe de nombreux lieux où toute une politique à caractère raciste est pratiquée pour faire fuir la « peste arabe », en leur servant du marc de café, etc. A quelques kilomètres de Douai, à Lens, l'Hôtel Caron, applique des méthodes de même nature que les bistrotts de Douai ...

Un appel est lancé à tous les lecteurs des régions de France pour nous envoyer ce type d'information. Nous donnerons dans nos prochains numéros, un guide pratique qui donnera les procédures à suivre et les recours possibles à ce genre de pratiques.



dégouter les clients arabes et originaires de l'Afrique du Nord, de ne plus mettre les pieds dans leur café, et si par malheur on proteste en demandant au garçon qu'il vous change, les boissons

citées, il vous répond : « allez voir le gérant ».

Ce dernier ne se déplace pas, il faut que le client se dérange pour aller le trouver ; une fois qu'en le trouvant, la réponse, c'est « si vous êtes pas contents, allez ailleurs ou bien allez consommer dans votre pays ».

Et quand il s'agit d'un changement de café à base d'eau froide aucun goût, sa réponse : « c'est la faute à la cafetière ». Or certains et certains clients, pour eux, la machine marche et fait un bon café avant et après votre consommation, « ils ont la côte avec la machine ».

pratiquement carrément l'interdiction complète aux arabes, je cite quelques boites, Le Dinozore, le Fleury, le Black Horse, le Krenonbourt, le Hit, les presses, contre le racisme,

Un homme sans foi ?

Sans Frontière, en tant que journal pour immigrés, je me permets encore de transmettre un message, moi Samba.

Africa - Africa - Africa - Live Jah ! His imperial majesty emperor Haïlle Selassie, King of kings, Lord of Lords, conquering Lion of the Tribe of Judah, Elec of God and the light of the word

Celui qui ne croit pas à Jah doit mourir, et pour croire à Jah il faut être Rasta, et pour être rasta, il faut avoir des locks car les locks sont des antennes de savoir pour capter la vérité.

Il faut empêcher nos femmes et nos filles de prendre des pillules ou autres contraceptifs car ça, c'est un instrument de Babylone pour stopper le développement du Peuple Noir.

Ecoutez les louanges de Jah - et évitez l'alcool, le tabac, les médicaments, la viande, car il ne doit pas y avoir d'impureté dans la maison de Jah.

Aimez le reggae car déjà les Pharaons dansaient sur le rythme du reggae ! Considérez un seul drapeau, celui de l'arc-en-ciel, car c'est celui de notre Seigneur.

Donnez une éducation rastafarienne à nos enfants immigrés qui sont nés en France ou grandis en France car un arbre sans racine meurt ! Un homme sans racines meurt aussi spirituellement. Il faut avoir la tête au XX^e siècle, mais les pieds au Moyen-âge. Un homme sans foi vit mal comme une fleur sans eau.



Rasta, rasta, né hors du temps et des âges, il vient de Sion, il est un lion.

Qui aime les gens aimera la Nature, qui aime la Nature, finira par aimer Dieu et il croira à l'oeuvre de Dieu et pas à l'oeuvre éphémère de l'homme.

L'homme n'a rien créé ; il ne fait que découvrir. Les hommes ont-ils la foi en Dieu ou craignent-ils le danger ?

Y-a-t-il un savant au monde, qui peut arrêter la mort, la vieillesse et la maladie ? On peut avoir 8 milliards ou 8 diplômés et mourir le lendemain.

Je vous adresse à vous, jeunes immigrés de refuser de devenir un bol head, un assimilé. Ecoutez nos vieux, Marcus Garvey, N'Krumah, Malcom X, Lummumba, suivez les traditions, le panafricanisme sur la lumière de Jah.

Vive la liberté, la pureté, la vérité, la justice.

LISEZ, FAITES CONNAÎTRE, PARTICIPEZ

ABONNEZ-VOUS

A

SANS FRONTIERE

Journal de l'immigration et du Tiers-Monde

BULLETIN D'ABONNEMENT PAGE 22-23



BEGIN A VALE LE GOLAN...

MAIS C'EST OÙ LA POLOGNE ?

Un moment bien choisi ?

L'année 81 est décidément une année bien polonaise. On le savait déjà depuis le début. La fin de l'année vient le confirmer brutalement.

En Pologne, le coup d'Etat a eu lieu. Le premier coup d'Etat dans l'histoire des pays dits socialistes. On veut y enterrer une certaine idée contagieuse qu'ont Lech Walesa, ses compagnons de Solidarité et la majorité du peuple de ce pays de leur avenir et de la manière de gérer leur propre pays.

L'élan de Solidarité à Solidarnosc est immense de par le monde. On ne s'y est pas trompé, et pas seulement en Occident.

Mais il est un autre « Polonais », qui restera célèbre cette année : Menahim Begin, « Roi d'Israël ».

Il a avalé le Golan, au moment même, où le monde entier a les yeux braqués sur son pays « natal ».

En annexant le Golan, Begin a conscience qu'il avale ainsi la paix déjà moribonde depuis la mort de Sadate.

L'après Camp David a commencé. Par un acte de « banditisme international », Begin essaie de se donner d'autres atouts. Il pourra toujours parler de terrorisme après cela...

Au niveau de la région, nul pays arabe ne peut répondre à cet acte. On ira évidemment au Conseil de Sécurité pour calmer un peu les opinions intérieures.

Ces opinions intérieures vivent, pour la plupart d'entre elles, une situation à la polonaise : un parti unique plus ou moins démythifié, pas de pain et beaucoup de discours pas de libertés et une armée toujours là en dernier recours, comme si l'exemple de la Pologne avait été testé des centaines de fois, dans des pays dont on ne parle

jamais, en Afrique, en Amérique Latine et en Asie.

La Pologne, c'est où ? doivent se demander des millions d'êtres humains, de par le monde.

Question lancinante. Car la Pologne est partout. Elle est en Afrique du Sud. Elle est au Golan. Elle est au Salvador. Elle est ailleurs.

C'est aussi une certaine idée de la vie pour tous ces peuples. C'est aussi une certaine idée de la mort pour tous ces dirigeants, qui de Jaruzelski à Begin veulent faire notre bonheur et que la haine aveugle.

Et à partir de là, c'est une certaine idée de la résistance qui s'impose. Elle est la légitimité même. La violence n'est alors que légitime défense... L'armée polonaise est déjà une armée d'occupation. L'armée rouge le sera encore plus si elle intervient. L'armée israélienne occupe déjà les territoires.

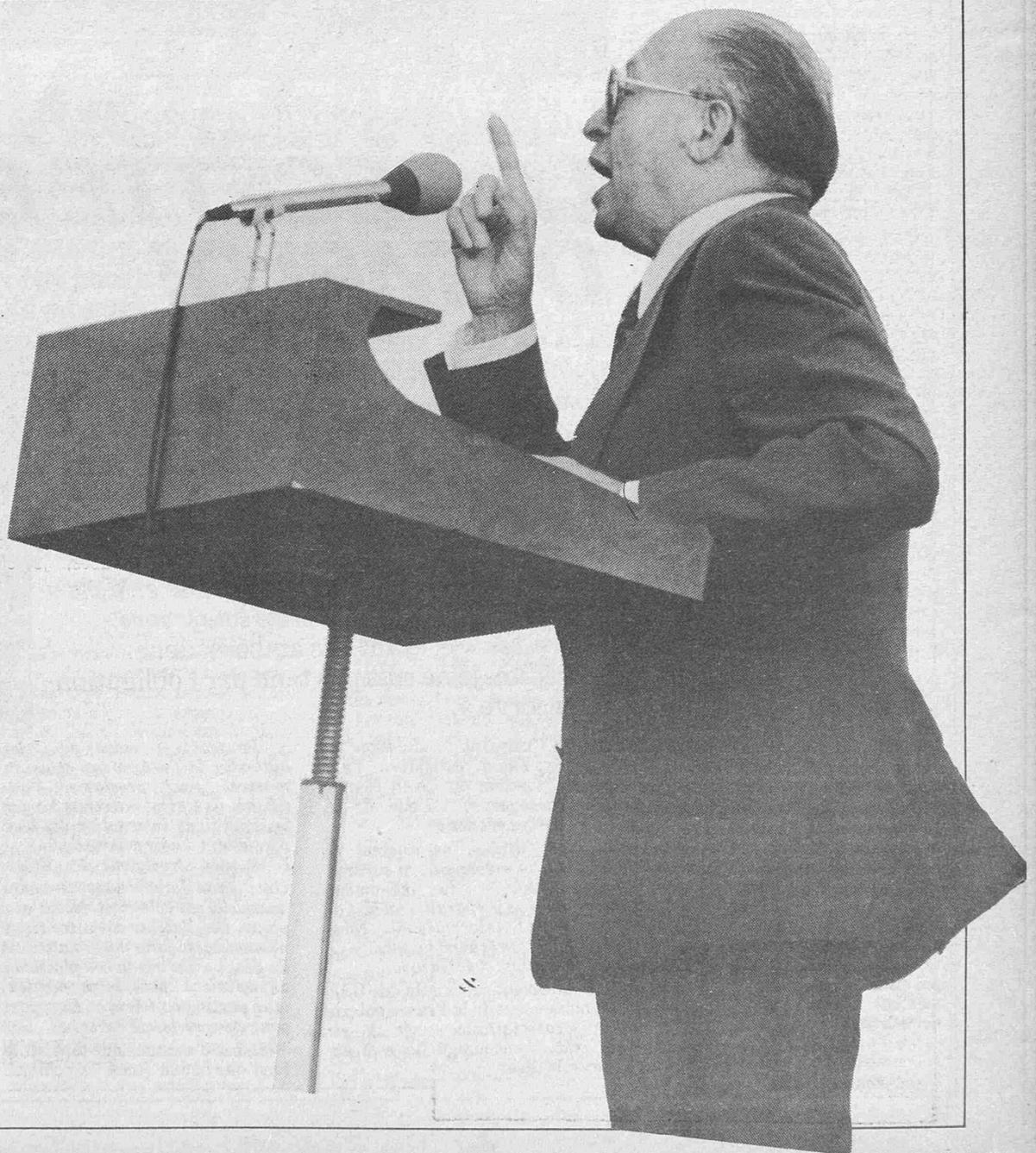
Un moment bien choisi ? c'est l'appréciation généralement admise par certains observateurs, pour qualifier l'annexion du Golan. Il faut peut-être corriger cette appréciation, par le fait qui commence à être connu maintenant, que les services secrets israéliens sont mieux implantés dans les pays de l'est, que ceux de tous les autres pays occidentaux (américains compris).

Begin avait peut-être été mis au courant avant. Il n'en reste pas moins, que par son annexion du Golan, il ressemble de plus en plus à Jaruzelski.

Il est vrai qu'il y a bien longtemps qu'il a quitté la Pologne...

Mais il ne peut pas l'avoir oublié. Tout comme nous n'avons pas oublié Suez et Budapest en 56, il y a près de 25 ans.

Méjid Ammar.



Israël o la muerte

Intervenu un mois après « l'ajournement » du sommet de Fès, l'annexion du territoire arabe du Golan par Israël éclaire, explique, et légitime à posteriori, la position ferme de la Résistance Palestinienne et des pays arabes opposés au Plan Fahd. Cette décision, nouvelle preuve de « la folie » israélienne, place les tenants de ce plan dans une situation plus que difficile. C'est le deuxième coup mortel cette fois-ci ? - porté au plan Saoudien.

Les pays arabes « modérés » comme on les appelle vertueusement de ce côté-ci de la Méditerranée - ont décidément la vie difficile. Au moment où, sur l'impulsion de l'Arabie Saoudite, ils tentent un replâtrage difficile et discret du Sommet de Fès, qui, faut-il le rappeler, a refusé d'entériner l'initiative Saoudienne connue sous le nom du Plan Fahd, Israël, unanime comme « au bon vieux temps des pionniers », leur claque la porte au nez, « pour la paix, j'ai déjà donné » semble dire Begin à ces régimes qui comptent sur le Shérif Reagan pour rétablir les pays arabes dans leur juste droit. Ce pari apparaît non seulement comme irréaliste mais bête ! Pour les américains, comme pour les israéliens on ne négocie pas avec les faibles, on leur dicte sa loi.

Le coup de force israélien est peut-être le coup de grâce porté au plan Fahd. Au-delà, il signifie l'impossibilité de la mise sur pied de l'axe Washington-Riyad - Le Caire - Tel Aviv, tant désiré par la nouvelle administration américaine, Israël tenant en otages, pour diverses raisons, les trois autres « partenaires ».

Quant aux pays dits du front de la fermeté, on ne voit pas aussi comment, à brève échéance ils peuvent réagir autrement que par des déclarations solennelles et des appels restés sans écho à la communauté internationale, empêtrés qu'ils sont dans leurs difficultés intérieures et hantés par cette peur de leurs propres peuples. Ils sont à leur manière, otages du gouvernement israélien, et incapables de reprendre l'initiative.

Mais en dernière analyse, Israël se permet de tels défis à la morale et au droit international non seulement parce qu'il analyse bien ce qu'il faut bien appeler « l'impuissance arabe » mais aussi et surtout parce qu'il sait pouvoir compter sur la neutralité de l'opinion mondiale. Trente cinq ans après l'holocauste nazi, l'opinion internationale est tenue elle aussi en otage. Tout opposant à la politique israélienne est devenu par définition anti-sémite, alors que l'anti sionisme s'est fait discret, presque honteux, et les communautés juives à travers le monde soumises à un véritable chantage ; « Israël ou la Muerte ». C'est là le noeud d'une des plus grandes escroqueries intellectuelles de ces dernières décennies car depuis 1948 l'étoile jaune se porte sur des poitrines palestiniennes et maintenant druzes. C'est à ces populations souvent bien seules qu'il est revenu et qu'il reviendra de résister.

Kamal Belarbi

L'ANSCHLUSS A LA BEGIN

« Seuls des insensés, pourraient croire qu'Israël pourrait évacuer le Golan » de la parole aux actes il n'y avait qu'un pas. Begin l'a franchi allègrement à bord de sa chaise roulante. Non seulement Israël ne quittera pas le Golan mais l'a annexé purement et simplement.



Surplombant la Galilée, le plateau du Golan constitue un ensemble de collines prolongeant le Mont Hermon (Djebel Cheikh). Bordé au nord par le Liban, à l'est par la Syrie et au sud par la Jordanie, le plateau du Golan est donc une position stratégique importante. De plus il offre une voie d'accès sur Damas.

Entre 1947 et 1967, ce plateau long de 67 Kms sur 25 Kms de large servait essentiellement d'observatoire à l'artillerie syrienne qui surplombait la Galilée à une altitude de 900 m pouvait menacer les troupes israéliennes en contrebas.

Lors de la guerre des six jours en 1967, le plateau sera pris en une journée par l'armée israélienne. Le gouvernement israélien y installera des Kiboutz. On compte aujourd'hui une trentaine de colonies de peuplement sioniste soit 7.000 personnes. Vivent également sur ces hauteurs 12.000 druzes syriens qui ont par ailleurs refusé l'octroi de la nationalité israélienne.

Pendant la guerre du Ramadhan en octobre 1973, le Golan sera à nouveau le théâtre de violents combats. Dans un premier temps, le plateau sera reconquis par l'armée syrienne renforcée d'un détachement de l'armée marocaine qui se distinguera particulièrement lors de corps à corps avec les parachutistes israéliens.

Alors que sur le front du Sinaï le Général Chazli avance avec ses blindés, Sadate lui intime l'ordre

d'arrêter sa progression. Surprise dans un premier temps, l'armée israélienne va se ressaisir l'occasion lui en est donnée par Sadate. Dégarnissant le front égyptien, elle lance une contre offensive sur le Golan et le reprend après de durs combats.

En mai 1974, un accord de séparation des forces est conclu entre israéliens et syriens sous les auspices de l'ONU. Ce qui amènera à découper le Golan en trois zones.

Au centre une zone totalement démilitarisée large de 1 à 2 Kms occupée par les casques bleus de l'ONU.

De chaque côté une zone de 8 à 10 Kms où les deux armées n'ont le droit de déployer qu'un nombre réduit d'armements sous le contrôle de l'ONU.

Les deux pays avaient renouvelé en novembre dernier l'accord prolongeant le mandat des casques bleus pour une période de six mois.

Il paraît improbable pour l'heure qu'une riposte syrienne soit envisageable. L'échec du sommet de Fès est encore proche... Mais la décision israélienne d'annexer le plateau du Golan remet plus que jamais en cause le fragile équilibre des forces dans une région où tout peut arriver. Beg in fait partie de ces gens qui allument le feu et qui se demandent d'où vient la fumée. Le mandat de la force onusienne prendra fin au mois d'avril. Que se passera-t-il alors ?...

Farid Aichoune.

La conférence de presse de M. Yazid :

LA RECETTE ET LE MODE D'EMPLOI

A la suite de l'annexion du plateau du Golan par le gouvernement israélien, le directeur du bureau de la ligue Arabe à Paris M. M'Hamed Yazid donnait une conférence de presse mardi 15 décembre au siège de la ligue. Déjà, à la mutualité lors du meeting de soutien au peuple palestinien (cf SF du II.12.81) il nous avait surpris par son langage franc et sans détours. Mais comme il le dira lors de cette conférence de presse : « N'étant pas ambassadeur accrédité, je ne suis pas tenu par l'obligation de réserve ».

Analysant la situation M. Yazid considère l'annexion du Golan comme une conséquence logique de la politique israélienne :

« Nous arabes, ne sommes ni inquiets, ni préoccupés, ni surpris. Notre analyse du phénomène sioniste nous préparait à un acte de banditisme international. Nous prévoyons après avril l'annexion de la Cisjordanie et de Gaza ».

Poursuivant sur le rôle des USA et notamment de la France qui par sa « complaisance » vis à vis d'Israël a encouragé Begin à annexer le Golan.

« Pourquoi à notre avis, les autorités de Tel-Aviv ont choisi ce moment pour proclamer l'annexion, ils étaient parvenus à créer les conditions internationales leur permettant d'agir comme cela ».

L'Alliance stratégique des Etats-Unis avec Israël dans le cadre de laquelle un rôle était dévolu aux pays de l'alliance atlantique notamment la force multi-nationale du Sinaï ainsi que la complaisance de certaines puissances occidentales particulièrement en Europe et pour être précis la France ».

M. Yazid a estimé que tant sur le fond que sur la forme la politique

française rejoignait celle d'Israël et des USA. Ne cachant pas ses sympathies pour le régime en place à Paris : « Etant personnellement convaincu aux thèses socialistes ».

C'est donc amicalement mais fermement qu'il adressa ses critiques à l'égard de la politique française au Proche-Orient.

Parlant du Ministre français des relations extérieures il dira :

« notre ami Cheysson » indiquant par ailleurs que depuis que celui-ci était allé en Israël, il avait tenté de décrypter des différentes déclarations mais qu'il n'était pas

parvenu à déchiffrer le « code » citant pour exemple :

« La non prise en considération de la notion de territoire occupé par Israël ; ainsi que le fait de réduire l'organisation de libération de la Palestine (OLP) au statut de force combattante qui pourrait être conféré aux bandes de Saad-Hadad ».

Interrogé sur le prochain voyage en Israël que doit effectuer en février prochain F. Mitterrand, M. Yazid a déclaré qu'il avait entendu parler des possibilités qu'avait le gouvernement français d'influencer Israël. « Mais c'est le contraire qui se produit depuis quelques mois ».

Revenant aux déclarations de M. Cheysson, M. Yazid lui demande pour la deuxième fois d'être « clair ». cela peut paraître curieux qu'un diplomate, demande à un autre diplomate de parler « clair » car chacun sait qu'il n'y a que les initiés qui les comprennent. Mais de là, à ce que même des « baroudeurs de la diplomatie » comme Cheysson et Yazid n'arrivent plus à se « décoder » cela devient un comble. A moins que M. Cheysson ait mis au point une nouvelle recette diplomatique. Il serait urgent qu'il en livre le mode « d'emploi ».

F.A.



« Solidarité » et nous

De mémoire d'immigré, jamais on a vu une telle mobilisation sur l'hexagone. A la différence de l'émoi suscité ici lors de l'écrasement de l'expérience de « Allende », le peuple de France, son gouvernement, ses médias, l'opinion publique ont pris fait et cause pour Solidarité, quand ce n'est pas carrément pour un « Etat-Solidarité » à la place de « l'Etat-POUP » abandonné et honni par les polonais, et mis sous surveillance par le Kremlin. La faillite d'un système auquel 35 ans n'auront pas suffi pour édifier une démocratie et une économie « socialiste » s'est révélée aux yeux du monde - y compris « socialiste » - par la création et l'irrésistible consolidation de Solidarité. Au delà de l'infirmité du primat léniniste qui identifie le parti « communiste » et la classe ouvrière, laquelle classe y a renoncé depuis 1970 (c'est le cas de L. Walesa au moins), la structure de l'Etat polonais, son intégration dans le Comecon, l'intégration d'un syndicat unique au parti, l'inféodation des organes d'information à l'Etat, ont convaincu les polonais « qu'il n'y avait rien à attendre » de la « Nomenclatura » du POUP. La manifestation de lundi aura permis aussi de voir défiler des giscardiens, des gaullistes, des socialistes, « l'extrême gauche », et des cégétistes ou des communistes à titre individuel dans une impressionnante procession : l'embaras du PCF ne change rien à l'unanimité observée. Sans-Frontière ne pouvait que s'en réjouir, solidaire d'une cause qui se donne pour projet le pluralisme syndical, des médias qui soient autre chose que « la voix de son maître », l'exercice des droits fondamentaux, d'expression « ailleurs qu'au Parti » en somme la possibilité de choisir sans chantage perpétuel des modes de vie d'organisation et d'échange qui s'écartent de la voie soviétique vers « l'avenir radieux ». Les Etats-sud-américains ou africains ne connaissent pas en général, exception faite des ex-colonies portugaises, du Congo et du Bénin - les

entraves à la liberté tant décriées à l'Ouest de l'atlantique. Ni le « sovlangué » ni le rouble n'y ont cours. Si la géographie, l'histoire et la culture séparent assurément la Pologne slave et chrétienne de l'Afrique islamique, chrétienne ou « animiste », les formes de contrôle social qui y sont pratiquées ont des similitudes.

Il est tout de même curieux de constater ici en France la continuité d'un double langage en matière de liberté : les fondateurs de la 5^e république, ses héritiers pompidoliens, chiraquiens, giscardiens et socialistes ont tous, en tant que gouvernements ignoré ou empêché une vie politique « démocratique » dans leur « chasse gardée ».

Les syndicalistes africains des années 50 regroupés au (RDA) Rassemblement Démocratique Africain, les étudiants marocains, les syndicalistes tunisiens de l'UGTT, les émeutiers de Libreville, les mineurs sud-africains, les coupeurs de canne à sucre haïtiens, les ouvriers agricoles martiniquais auront à construire autant de « Solidarnosc » que le cynisme des uns et l'ignorance des autres a jusqu'à présent étouffé. La situation polonaise actuelle est riche d'enseignements pour nous - quelle que soit l'issue - parce qu'elle prouve autant de vérités quant à la capacité d'un peuple colonisé par ses dirigeants au profit d'un ordre extra et supranational, de réduire les rapports de force en leur faveur et d'inscrire dans leur lutte même, les points forts par lesquels il se réapproprie les attributs de sa souveraineté. L'expérience de « Solidarité » est surtout une fracture, une brèche à élargir pour commencer à enfoncer enfin ce qui constitue à nos yeux une des abominations majeures du siècle qui finit : l'intolérable chantage inauguré à Yalta. « Les damnés de la terre » enregistrent pour demain un moment qui est espéré dans les « satellites » de l'occident.

Blaise N'Djehoya

La nouvelle problématique

QUAND L'ESPERANCE DEVIENT VIOLENCE

Soixante ans après
la Révolution
d'Octobre, un débat
reste posé au coeur
du monde
communiste : celui
du rôle et de la
primauté du Parti
au sein de la classe
ouvrière comme
avant-garde de celle-
ci et ensuite comme
moteur du
dynamisme social.

Le est vingt-et une thèses de Lénine consacrent la victoire du Parti Bolchevik au sein du mouvement communiste international. Lénine pensait que le parlementarisme bourgeois avec tout ce qui en découle sur le plan pratique : libertés formelles, droit d'association était une ruse du capital pour prolonger sa domination économique et idéologique. Rosa Luxembourg dans des polémiques célèbres qui l'opposaient aux dirigeants bolchéviques, mettait l'accent sur la démocratie au sein du parti, faute de quoi celui-ci ne serait qu'une chambre d'enregistrement qui consacrerait inévitablement la rupture entre la base et le sommet.

La guerre civile de 1920, le cordon sanitaire établi autour de l'Union Soviétique, la maladie de Lénine lui-même, accentuèrent la radicalisation du Parti Bolchevik et

sa quasi-militarisation.

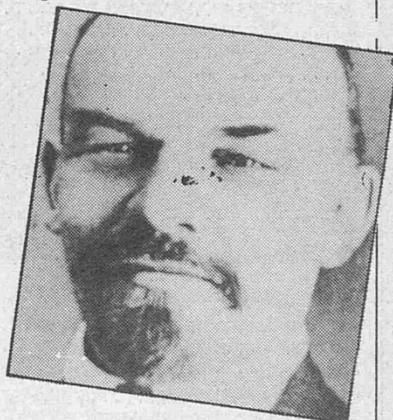
Après les émeutes de Cronstadt, les conseils ouvriers ne jouèrent plus de rôle important. L'accent fut mis sur la planification et la construction économique de l'U.R.S.S. Même si Lénine déclarait que le socialisme, c'est « les soviets plus l'électricité ». Sous Staline, le rôle du Parti lui-même fut mis en veilleuse et les syndicats ne furent qu'une courroie de transmission ne reflétant plus les aspirations de la classe ouvrière, mais les intérêts des quelques caciques du Parti.

Or, le socialisme en tous cas signifie nécessairement une démocratisation de plus en plus poussée de la vie politique et sociale. Ceci impliquait dès lors, l'existence même du pluralisme politique. Les Bolcheviks s'étant débarrassés des partis bourgeois en fabriquèrent pour la galerie. La répression des koulaks, les épurations sanglantes qui s'abattirent sur le Parti sous le couvert de l'anéantissement des vestiges idéologiques de la bourgeoisie furent en réalité des règlements de compte pour la prise en charge de l'appareil politique.

Dans les débats de l'époque qui opposèrent communistes -et socialistes, les premiers eurent raison sur le plan doctrinal, mais les nécessités tactiques et les compromissions qui accompagneront souvent leur collaboration avec des gouvernements bourgeois les discréditèrent totalement au sein du mouvement ouvrier international.

Sous l'influence de la pensée gramscienne, le Parti Communiste Italien sous l'impulsion de Togliatti

va engager un débat idéologique qui va l'éloigner peu à peu des positions soviétiques. Soixante ans après la Révolution d'Octobre, les partis bureaucratiques de l'Est ont vidé le socialisme de tout contenu réel. Une nouvelle classe s'est formée (thèse de Djilas). Une chape de plomb est tombée sur la vie publique. En attendant la fin de la lutte des classes, l'Etat qui est censé dépérir lentement devient de plus en plus puissant et les communistes eux-mêmes, sont confrontés aux mêmes difficultés économiques qui frappent le monde capitaliste.



Les révoltes ouvrières de Hongrie en 1956, le soulèvement de la Tchécoslovaquie en 1968, les événements de Gdansk et la naissance d'un authentique syndicat ouvrier qui n'est plus inféodé au parti posent un débat douloureux mais nécessaire sur l'espérance démocratique au sein du monde communiste.

Macodou Ndiaye

La Pologne de Casimir III à Walesa :

UN PAYS MARTYRISÉ PAR L'HISTOIRE



Toute l'histoire de la Pologne a été placée sous le sceau de la tragédie. Surgie des brumes du Haut Moyen-Age au couronnement de Boleslas 1er le Vaillant qui prit le titre de roi en 1025, la Pologne n'a cessé depuis de mener des luttes incessantes contre des voisins de toutes sortes : Germains, Russes, Ukrainiens, Suédois, Turcs, etc. pour assurer son intégrité territoriale et politique.

Luttes d'abord contre la tutelle germanique et les fréquentes incursions des Chevaliers teutoniques encourageant l'installation des colons allemands. Le pays va se disloquer en une multitude de petits duchés plus ou moins vassalisés et c'est en 1300 seulement que Ladislas 1er va reprendre le flambeau de l'unité.

La Pologne fut réunifiée sous Casimir III le Grand à l'exception de la Silésie et de la Poméranie. Casimir III s'empara de la Galicie de la Volhynie et fonda l'Univer-

sité de Cracovie en 1364 ; mais les Polonais seront refoulés à l'Est par les Russes et la Lithuanie sous le même sceptre, la couronne passa pour un temps éphémère entre les mains de la Maison d'Anjou à Henri de Valois, le futur Henri III, Roi de France. La Pologne dut à nouveau mener des luttes contre les Russes, les Suédois, la Sublime Porte. Une révolte des Cosaques

Ukrainiens, appuyés par les Russes et les Suédois, mit le pays à feu et à sang ; elle faillit sombrer quand elle fut sauvée à Chocim en 1673 par la victoire de Jean Sobieski.

La Pologne retomba à nouveau dans l'anarchie et fut l'objet des convoitises de toutes les Puissances de l'époque avec des guerres incessantes (guerre du Nord, 1721). Guerre de Succession de Pologne (1733-1738) : la France et la Suède appuyèrent le candidat Stanislas Leszczynski (1794-1709) futur beau-père de Louis XV, contre les

Napoléon au traité de Tilsitt (1807) et sous l'influence de Marie Waleska, accorda l'indépendance à une partie de la Pologne qui sera érigée en Grand Duché de Varsovie et confiée à Frédéric Auguste, roi de Saxe.

La chute de Napoléon 1er et les traités de 1815, consacrèrent à nouveau de démembrement de la Pologne. Les Russes devinrent maîtres du pays. Une révolte éclate en 1830, durement réprimée par l'armée russe.

Les Oukases de 1831 enlevèrent toute velléité d'indépendance aux Polonais ; les Prussiens de leur côté, commencèrent une politique de germanisation du Duché de Posen (Posnanie). Une nouvelle insurrection en 1863 fut à nouveau réprimée.

Lors de la Première Guerre Mondiale, les Allemands envahirent la Pologne. Le traité de Versailles (1918) consacra la réunification de la Pologne.

Mais les Polonais durent faire face à l'est à des difficultés de frontières et durent contenir l'avance de l'armée rouge (1920-1921). Le pays va subir la dictature du Maréchal Pilsulski (1926-1935) puis celle des colonels (1935-1939).

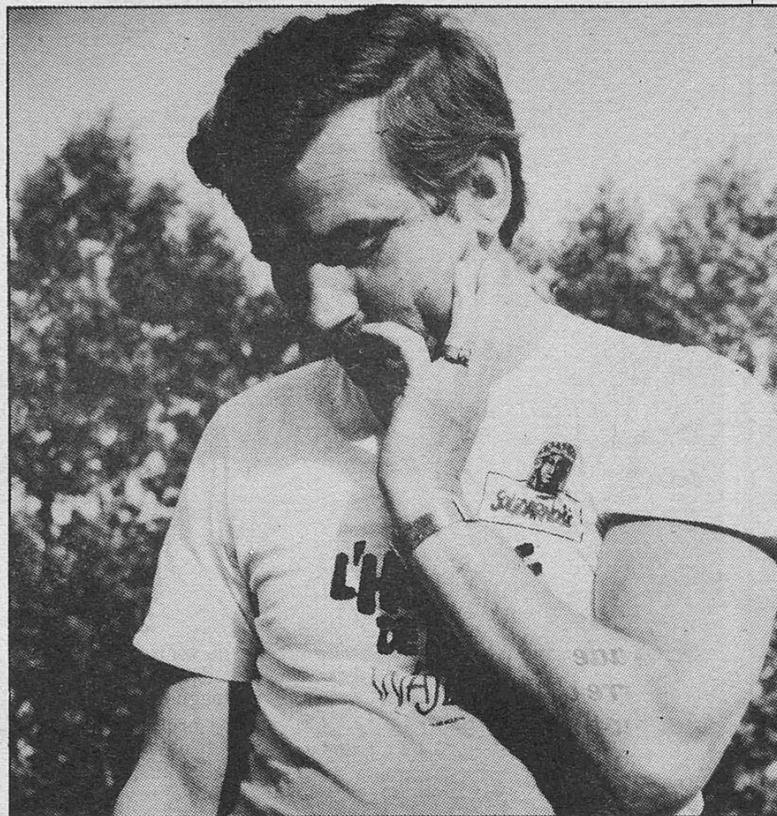
L'annexion du couloir de Dantzig (Gdansk) et l'invasion de la Pologne par les armées nazies précipitèrent l'Angleterre et la France dans la 2^e Guerre Mondiale. La Pologne fut écrasée et dut subir une dure occupation allemande. En 1944, Varsovie se soulève ; les armées russes qui étaient à un kilomètre de la ville se retirèrent brusquement du front et laissèrent les Allemands mater l'insurrection. La ville fut entièrement rasée.

A la libération, un gouvernement d'union nationale (Comité de Lublin) fut formé qui sera remplacé en 1945 par une coalition socialo-communiste. Désormais, la Pologne subira la chappe de plomb soviétique.

La Constitution fut révisée en 1952. A la suite des graves événements de 1956, Gomulka vint au pouvoir.

En 1970, il sera remplacé par Gierek après les sanglantes émeutes ouvrières des chantiers de la Baltique. Après 10 ans de gestion socialiste boiteuse, un renouveau démocratique souffle sur la Pologne (naissance du syndicat Solidarité).

Macodou Ndiaye



Il est encore temps

La nuit du samedi à dimanche 13 décembre, l'armée Polonaise avec Jaruzelsky en tête, prend le pouvoir en formant un Conseil Militaire : l'état de siège est déclaré, et l'ensemble des dirigeants du Syndicat Libre et Indépendant « Solidarité », est arrêté. Les chars occupent les rues, et dans la journée du dimanche de la loi martiale est déclarée : les militaires occupent les moyens de communication, la radio, la télévision, les journaux, ensuite la production et les institutions. Tout système économique, politique et social culturel est dans la main des militaires : le premier syndicat dans l'histoire du mouvement ouvrier mondial, englobant l'ensemble de la population du pays, est écrasé.

En effet, la Pologne fait mal, très mal. Qu'on l'avoue ou pas et de la gauche à la droite. Elle est trop proche. L'enjeu ne peut en être que l'affrontement des deux grandes puissances, sur le territoire européen. Tout le monde le sait, russes, américains, européens. Ceux, du Tiers-Monde se sont déjà bien aperçu de cela, depuis l'Afghanistan, ou de l'Amérique Centrale.

Les remords des uns et des autres remontent soudain, tout en assistant à l'écrasement de la démocratie ouvrière-paysanne-intellectuelle, de l'ensemble du peuple polonais, créée comme une sorte de double pouvoir, face à celui du Parti et de ses institutions. Ces sentiments de culpabilité remontent, et pas seulement chez les polonais. Ici, en France, nous pourrions poser la même question, que ceux de la Pologne la posent, très certainement : où en est notre erreur, qu'avons nous manqué ?

Le processus démocratique de « Solidarité », tentait de changer les bases mêmes de la structure économique, politique, sociale et culturelle de la dictature de la Bureaucratie Stalinienne, qui a complètement paralysé la vie économique en même temps que la vie sociale. La disparition de « Solidarité » nous choque comme si c'était la mort d'un proche aimé.

Certes. Le pouvoir ouvrier, même institutionnel du contre-pouvoir, a été une réalité dans la Pologne depuis août 1980, depuis la création de « Solidarité ».

Mais, rappelons-nous de la visite de la délégation polonaise et de WALESA, il y a tout juste trois mois, à Paris. Rappelons-nous, que WALESA nous a répété inlassablement, qu'il préfère faire la pêche et être entouré de sa femme et de ses enfants plutôt que de s'asseoir dans un fauteuil, bien vêtu et cravaté. Rappelons-nous, que Jaruzelsky a été nommé à la tête du gouvernement justement à la fin de la visite de la délégation « Solidarité » en France, au milieu de septembre, et que WALESA nous a répondu « nous résisterons, jusqu'au bout ». Mais en ce temps-là, il était question d'intervention soviétique et la possibilité d'une guerre civile en Pologne.

Depuis lors, la situation a changé, et comme Léonid Plioutche a si bien dit dans une interview, accordé à « Radio Paris », lors de la manifestation spontanée du dimanche 13 décembre ; « Si les organisations politiques et les syndicats occidentaux ne vont pas soutenir la lutte du peuple polonais, ceci signifierait le commencement d'une guerre mondiale ». A quoi il a ajouté, que le Gouvernement français devrait boycotter économiquement le Conseil Militaire Polonais.

Ceci-dit, il ne s'agit pas encore d'une guerre civile en Pologne, bien que ce ne soit pas l'armée étrangère mais polonaise qui ait pris le pouvoir.

Dans la Pologne de Walesa, un syndicat indépendant et puissant a été écrasé. « Solidarité » était-il un faux espoir ? Non. C'était simplement une expérience de plus, qui nous a montré le chemin du possible.

La prise de conscience ne viendra pas d'un peuple seulement, mais elle devra être celle de toute l'humanité. A l'Est, à l'Ouest de l'Europe aussi bien qu'au Tiers-Monde. Il est encore temps...

Margit - Rita Kiss



sité de Cracovie en 1364 ; mais les Polonais seront refoulés à l'Est par les Russes et la Lithuanie sous le même sceptre, la couronne passa pour un temps éphémère entre les mains de la Maison d'Anjou à Henri de Valois, le futur Henri III, Roi de France. La Pologne dut à nouveau mener des luttes contre les Russes, les Suédois, la Sublime Porte. Une révolte des Cosaques

prétendants austro-russes. Les Russes occupèrent le pays. La formation de la Confédération de Bar (1768-1772) servit de prétexte au premier partage de la Pologne entre la Prusse, l'Autriche et la Russie.

Une intervention russe amena un deuxième partage en 1793. C'est alors qu'un vaste mouvement patriotique déferla sur la Pologne. A l'appel de Tadeusz Kosciuszko (1795) les Polonais prirent les armes mais seront écrasés en 1795 à la bataille de Maciejowice.

racisme



Français et Immigrés

IMPOSER LA FRATERNITE

Après-midi du samedi 17 octobre 1981. Il y a vingt ans, plusieurs centaines d'Algériens étaient assassinés par la police à Paris, avec la complicité de nombreux Parisiens. J'entre avec un camarade de Nanterre au « Carnot », un café de Saint-Fons, la ville où je suis prêtre.

A peine sommes-nous attablés qu'un homme d'une trentaine d'années se met à vociférer bruyamment : « Moi, je vais faire la grève de la faim pour que ce pédé de curé soit expulsé en Algérie, puisqu'il aime tant se faire enfiler par les bougnoules ! Je vais lui faire avaler sa soutane à cet enculé ! Ah ! il ne fait pas la grève de la faim pour que ses petits copains arrêtent de brûler nos voitures ! » et cela durera un quart d'heure, le temps que mon camarade et moi buvions notre bière, faisant mine de ne pas entendre les propos de plus en plus violents de l'homme de plus en plus excité et cherchant - heureusement en vain - à dresser contre moi les autres consommateurs, pour la plupart des retraités occupés à jouer aux cartes et ne voulant pas avoir d'histoires.

Je cite ce fait, certes parce qu'il m'a marqué, mais aussi et surtout parce qu'il me paraît caractéristique d'un climat de violence xénophobe qui se développe de nouveau depuis quelques mois dans l'agglomération lyonnaise... et probablement ailleurs hélas.

Notre grève de la faim d'avril 1981 a permis à tout un courant de solidarité français-immigrés de s'exprimer massivement. Du fait de cette action, des dizaines de milliers de personnes se sont mises à réfléchir sur l'accueil nécessaire de « l'étranger », et des « conversions », sans doute, se sont opérées. Malheureusement, beaucoup de cet acquis a été, depuis, remis en cause, et cela pour deux raisons.

La première, c'est que tout cet été, et ces semaines encore, de nombreux incidents ont eu lieu dans l'agglomération lyonnaise, du fait de jeunes de souche étrangère, et que la presse locale d'abord, la presse nationale ensuite, en ont beaucoup parlé pour s'en scandaliser, contribuant à l'établissement d'une « psychose de peur ».

La deuxième, c'est que la situation économique, et particulièrement la situation de l'emploi, ne s'améliore pas, bien au contraire, et que le réflexe primaire qui tend à chercher un « bouc émissaire » joue à nouveau contre

les immigrés, bien que ce réflexe ne soit plus, comme par le passé, encouragé par le pouvoir.

ON A LA HAINE

On connaît la nature des « événements » de l'agglomération lyonnaise : en quatre-vingt-cinq mois, quelques cent cinquante voitures ont été incendiées sur Villeurbanne, Vénissieux, Vaulx-en-Velin, Bron, Givors et Lyon. Plusieurs de ces voitures étaient volées et ont été brûlées au terme de « rodéos » automobiles. Mais la plupart étaient des épaves abandonnées dans les quartiers populaires, voire il s'agissait de véhicules amenés là pour obtenir des indemnités de la part des compagnies d'assurances.

Ces voitures brûlées sont le fruit du désœuvrement et aussi de toute une haine accumulée contre la police aux comportements racistes d'abord, contre une société qui exclut ensuite. Car les voitures, de luxe de préférence (BMW, Golf, GTI, Porshes...) qui sont volées et incendiées, le sont souvent pour amener la police à intervenir... et à être ridiculisée voire agressée par les bandes de jeunes.

« On a la haine » répètent les jeunes de 12 à 30 ans. « Que ce soit avec Giscard ou avec Mitterand, les « tèques » (flics, diminutif de métèques) nous matraquent toujours autant. Ils nous emmerdent, alors on les emmerde. » Mais même si quelques policiers ont reçu des coups ; si certaines de leurs voitures ont été abîmées, les jeunes restent les grands perdants. Leurs quartiers sont de plus en plus quadrillés par diverses unités de police, et une cinquantaine de jeunes, dont plusieurs mineurs, ont déjà été incarcérés.

Les « rodéos » et les incendies de voitures ne datent pas de cet été, et ils ne sont pas l'apanage des jeunes des banlieues lyonnaises. Mais le phénomène nouveau, c'est l'ampleur, la dramatisation que leur ont donné très vite les organes de presse... comme s'ils y avaient été invités particulièrement par certains jeunes acquis par le mouvement d'avril 81 ; pour montrer que, sous le gouvernement socialiste, la sécurité n'était pas assurée ; pour faire pression sur le Parlement appelé à voter une nouvelle réglementation de l'immigration... on ne pouvait pas rêver mieux que ces événements. Et, de fait, à cause d'eux, on s'est mis à reparler par certains responsables (Charles Hernu, maire de Villeurbanne et ministre de la défense en tête) ; de nouveau des pratiques de mise en surveillance

permanente des communautés immigrées sont instituées. Et surtout, dans les quartiers populaires, le climat se dégrade de jour en jour entre les jeunes « bronzés », pour la plupart désœuvrés et sans espoir, et les « fromages » (les français).

LES IDEES GENEREUSES MISES A MAL

Dès son installation, le pouvoir socialiste a affirmé sa volonté de rompre avec la politique anti-immigrés du régime giscardien : arrêt des expulsions provisoires de tous les « sans-papiers »... Mais très vite, les idées généreuses ont été mises à mal par les dures réalités : incidents de l'agglomération lyonnaise, protestation des syndicats autonomes de police et d'une partie

le séjour des étrangers et demanda aux députés de ne pas le voter. De Lyon, le M.A.N. fit de même, notamment en écrivant à tous les députés et en achetant une demi-page publicitaire dans le Monde daté du 30 septembre. Et puis, surtout, plusieurs députés socialistes particulièrement sensibles aux droits des immigrés (notamment Bernard Derosier, Véronique Neiertz, Marie-Jo Sublet et le rapporteur Michel Suchod), menèrent campagne au sein du Parti et dans les couloirs de l'Assemblée et des Ministères pour que les dispositions gouvernementales soient sérieusement corrigées. Tous ces efforts portèrent leurs fruits, puisqu'on assista à ce que la presse a appelé « la fronde des députés

Les tèques nous matraquent, toujours autant. Ils nous emmerdent. Alors on les emmerdent

de l'opinion contre une soi-disant politique de « laissez faire les délinquants étrangers », apparition massive de « clandestins » alors que la situation de l'emploi reste des plus problématiques...

Fin septembre, le gouvernement présentait alors au vote des parlementaires, en urgence et presque en catimini, trois projets de loi, dont l'un surtout, celui portant sur « l'entrée et le séjour des étrangers en France », reprenait plusieurs dispositions de la politique passée combattue hier par les responsables et les militants socialistes : reprise des mêmes conditions imposées à l'entrée des étrangers ; risque d'une systématisation de l'emprisonnement pour les étrangers en situation irrégulière ; expulsion prononçable à la suite d'une condamnation de la « deuxième génération » ; maintien, et même extension de l'internement administratif...

Preuve de cette volonté de « faire vite » : les projets passèrent en première lecture au Sénat, avant d'aller à l'Assemblée. Preuve de cette volonté de ne pas occasionner « trop de bruit » : les députés eurent les projets en main une dizaine de jours seulement avant leur discussion, et très peu d'organisations purent les obtenir pour les travailler et les critiquer. Malgré cela, une « résistance » parvint à se manifester. A Paris, S.O.S. -Refoulement, soutenu par plusieurs autres organisations, condamna le projet sur l'entrée et

socialistes contre Gaston Defferre », et d'importantes modifications ont été apportées à ce qui est devenu loi. Aussi, les étrangers peuvent-ils se constituer en associations absolument de la même façon que les français. Ainsi, une grande partie des immigrés est quasiment à l'abri des expulsions, et de sérieux verrous ont été mis au pouvoir du Ministre de l'Intérieur en ce domaine. Ainsi, l'internement administratif est pratiquement réduit à une garde-à-vue de 24 heures. Mais un contrôle très sévère est maintenu aux frontières, risque d'être souvent inquisitorial. Est prévu, également, une possibilité de refoulement, avec interdiction de séjour, de tous les clandestins quels qu'ils soient... La loi sur l'entrée et le séjour, de tous les étrangers est uniquement un outil de réglementation pour faire face à court terme à une situation difficilement maîtrisable. Elle n'est en rien une loi garantissant les droits des immigrés en France... laquelle nous est promise pour « plus tard ».

Le pire a cependant été évité. Et la leçon de tout cela, c'est qu'en tout domaine il ne faut pas se démobiliser. Le pouvoir socialiste subit d'énormes pressions ; il est lui-même sujet à bien des contradictions et bien des débats internes, et si nous ne savons pas continuer à faire entendre notre voix, nous serons inévitablement floués bien des fois.

L'ORGANISATION DES IMMIGRES EST URGENTE

Mais avec notre voix, doit se faire entendre aussi la voix des immigrés et notamment celle des jeunes. Une fois de plus, le débat sur la réglementation de l'immigration est passé « au dessus des têtes » des principaux intéressés. Une fois de plus, ils ont été peu nombreux à se manifester...

Or si les immigrés ne s'organisent pas, ils ne pourront pas obtenir satisfaction. La gauche, maintenant qu'elle est au pouvoir, n'est plus là pour faire pression comme avant en leur faveur ! Sujet à des pressions multiples, le gouvernement

socialiste monnaiera ses idées généreuses avec les forces en présence. Si les immigrés ne s'organisent pas, ceux qui leur sont diversement hostiles sauront leur nuire.

Ainsi, quelque quatre cent mille étrangers, parfois en France depuis plusieurs années, ne peuvent pas prétendre à la régularisation de leur situation dans l'état actuel des exigences administratives (donner la preuve que l'on a travaillé en France avant janvier-1981, et fournir un certificat d'embauche). Ainsi, les familles immigrées ne trouvent souvent plus la possibilité de se loger, particulièrement dans l'agglomération lyonnaise, du fait de l'application de « quotas ».

Ainsi, le droit de vote aux élections municipales est devenu une promesse socialiste irréalisable... Divers groupes de français peuvent bien protester ; ils ne font pas « le poids » devant les forces opposées, et ils ne le feront pas tant que les immigrés ne se regrouperont pas en associations (la loi le leur permet à présent) et tant que ceux-ci ne descendront pas davantage dans la rue.

Dans bien des quartiers populaires, les relations se dégradent entre familles de travailleurs français et familles de travailleurs immigrés. Cela restera vrai, et deviendra de pire en pire, si ces familles ne disent pas : prenons les problèmes à bras le corps ensemble ». Et peut-être est-ce aujourd'hui aux familles immigrées de faire le premier pas, afin de démentir l'affirmation trop répandue qu'elles sont la cause des problèmes. Peut-être est-ce à elles aujourd'hui d'imposer la fraternité qu'elles veulent !

Les jeunes d'origine immigrée sont coincés entre leurs problèmes d'identité, la mauvaise scolarisation, le chômage, le racisme, l'encercllement policier.



KENYA JR

SEIGNEUR, IL ME PARAÎT CARACTÉRISTIQUE D'UN CLIMAT DE VIOLENCE XÉNOPHOBE QUI SE DÉVELOPPE DE NOUVEAU DEPUIS QUELQUES MOIS...

Certains répondent, de façon très inorganisée et spontanée, en brûlant des voitures et en voulant « casser du flic », ce qui ne fait qu'aggraver leur situation. Mais ces jeunes sont capables de bien d'autres choses. Ils sont capables de dire leur vérité et de la faire comprendre aux familles françaises. Ils sont capables de s'organiser calmement et efficacement pour leur défense. Il faut seulement qu'ils y croient, et peut-être pouvons-nous leur être de bon conseil à ce niveau.

Plusieurs fois, j'ai entendu que l'on me surnommait « Martin Luther King ». Les jeunes qui me faisaient ce trop grand honneur ont vu une série d'émissions télévisées sur le leader noir, et il faut croire qu'ils s'y sont retrouvés. Alors je me dis aussi que nous avons peut-être une information à fournir aux jeunes maghrébins de France, sur les combats non violents des noirs américains et des immigrés mexicains aux Etats-Unis...

Christian Delorme



Pour la deuxième fois en quelques semaines, la police est intervenue contre des algériens à la Cour d'Assises de Créteil. Nous avons été frappés car nous protestions contre une justice si clémente envers ceux qui tuent les algériens et si dure lorsqu'il s'agit de l'un de nous. Le procès dont je vais vous parler était banal. Il n'a pas eu droit aux honneurs de la presse.

Lettre à M. Badinter.

NOUS AVONS ENCORE ESPOIR EN LA JUSTICE

Mais tout cela doit être dit. Oui, Maître Badinter, il faut que vous sachiez comment fonctionne votre justice. Et vous, tous les autres, il faut que vous ne soyez pas, comme nous, complètement désarmés quand cela vous arrivera.

Il sont quatre jeunes garçons d'origine algérienne, actuellement en prison à Fleury Mérois. Ils y sont déjà depuis 3 ans, presque jour pour jour.

Ighmer Moustapha, Meglaoui Kamel, Ferhat Saddejo et Hamdane Moustapha sont inculpés de vol à main armée. Le 27 novembre, un hold up a lieu dans une succursale du crédit Lyonnais de Vitry, près de Paris. Ighmer Moustapha est resté dehors. Lui, il garde les mobylettes. Il a à peine 18 ans, et pas d'arme.

A l'intérieur, ses trois camarades (ils ont aussi 18 ou 19 ans) tentent de se faire remettre le contenu de la caisse. Pour impressionner, ils se sont munis d'un pistolet à plomb non chargé, d'un fusil à canon scié non chargé, d'une 22 long rifle. La cartouchière, on l'a retrouvée au fond d'un sac. Pas prête à servir. Tout cela a été prouvé lors du procès. Il n'y a eu aucune violence. Le caissier et une cliente en ont témoigné.

Une fois qu'ils ont l'argent, ils prennent la fuite. A quatre sur deux motos. L'une d'elle tombe en panne 150 mètres plus loin.

De vrais professionnels quoi ? ...

Ils sont arrêtés et ils se laissent faire sans aucune résistance. Seul Hamdane Moustapha s'enfuit. Il sera à son tour arrêté 18 mois plus tard.

Leur procès a lieu devant les Assises de Créteil les 9 et 10 novembre derniers. Ils ont passé 3 ans en préventive. De 18 à 21 ans ... Les faits sont clairs. Ils les ont reconnus, mais l'instruction a pris 3 ans ... Trois longues années, celles qu'on dit les plus belles de la vie, dans une cellule, avant d'être jugés. Et pourtant, ils ne désespèrent pas tout à fait. Ighmer Moustapha était coiffeur. A Fleury, il exerce son métier. Meglaoui Kamel et Ferhat Saddejo étaient chômeurs. En prison, ils passent des diplômes d'électricien. Tous les trois arrivent, avec l'aide de leur famille, à trouver des contrats d'embauche pour le moment de leur sortie.

« J'ai fait une connerie, il faut que je paie, mais je veux me réinsérer correctement » dit Ighmer Moustapha.

Et voilà : trois ans après, ils sont enfin devant un juge. L'Avocat Général réclame 5 ans de prison pour Ighmer, celui dont on n'a presque pas parlé pendant le procès, puisqu'il était dehors, qu'il n'est même pas rentré dans la banque, qu'il attendait ses copains ; 6 ans pour Meglaoui et 8 pour Ferhat et Hamdane.

Nous, la famille, et eux aussi ont été satisfaits. Nous ne nous attendions pas à moins, il fallait qu'ils soient punis. Et puis, avec 5 ans, Ighmer sortait, par le jeu des amnisties. Pour lui, c'était fini. « Je ne sais même pas comment j'ai fait ça » explique-t-il. Les psychiatres ont affirmé qu'il était incapable de prendre une décision tout seul.

Le jury « populaire », comme on dit, a délibéré trois heures. Voici le verdict : 7 ans pour Ighmer, 8 pour Meglaoui, 10 pour Hamdane et Ferhat. Ils ne leur ont donné aucune chance de se racheter.



Eux qui, en prison et malgré la prison, avaient préparé leur réinsertion. Une fois de plus la justice a penché du mauvais côté, malgré les propos de maître Badinter, sur les jeunes délinquants et leur réinsertion.

C'est à l'école du crime qu'on les envoie, eux qui avant, n'avaient jamais rien eu à faire avec la justice.

Et c'est cette même cour d'Assises de Créteil, qui, quelques semaines auparavant, avait donné 5 ans de prison avec sursis à un gardien d'immeuble qui avait abattu un jeune algérien de 15 ans.

C'est absurde, absurde et injustifié. Il ne doit pas y avoir une justice spéciale pour les algériens. Nous, nous subissons tous les affronts, on nous tue à petit feu. Ne voient-ils pas le mal qu'ils font à nos familles ?

Alors, à l'énoncé du verdict, on



n'a pas pu se retenir. La famille, les amis, tout le monde était venu. Nous avons hurlé à l'injustice. Ce qui avait été jugé, ce n'était pas l'acte qu'ils avaient commis, c'était ce qu'ils sont, des algériens.

On nous a fait sortir de la salle d'audience à coups de matraques et de menottes. Absurde encore car nous n'avions que nos mains nues avec lesquelles nous nous sommes protégés. Trois personnes, dont deux femmes, ont dû être transportées à l'hôpital.

J'espère que ma voix fera écho. Nous avons confiance, c'est pourquoi nous étions là. Ils sont tombés dans un piège et nous aussi. Probablement de la naïveté qui nous faisait croire que la justice était un plateau bien droit. Des parents et des enfants ont été trahis.

A. Hanifa

Fable : Le chômeur et l'artisan

Panique à bord chez les petits patrons et artisans : avec les régularisations, c'est un peu des bonnes manières qui foutent le camp. On réagit comme on peut ; lorsqu'on ne dispose ni de milice privée, ni d'amis barraqués, on en est réduit à agir soi-même, à employer la force, l'histoire d'Abdelkader, ou comment se faire casser la tête pour une semaine de salaire.

Moumoud Abdelkader, algérien, électricien qualifié au chômage depuis plus d'un an, se voit convoqué par l'ANPE du vingtième arrondissement le 27 octobre dernier, et présenté à monsieur Sadok, d'origine polonaise et entrepreneur en bâtiment, qui l'embauche sans plus de formalités. Moumoud Abdelkader sera employé sur un chantier de Vincennes ou des immeubles sont en construction. Plutôt bizarre, ce chantier : des locataires habitent déjà certains appartements, alors que, les fils n'étant pas raccordés, l'électricité ne fonctionne pas. Sans trop se poser de questions, Abdelkader fait sa semaine, à la fin de laquelle il demande un acompte. « Pas aujourd'hui », répond Sakok, reviens lundi ». Mais le lundi, comme le mardi, l'acompte est reporté. Bon bougre, mais têtue, Abdelkader revient à la charge le mercredi, expliquant qu'étant au chômage depuis plus d'un an, il se trouve à court d'argent. « Ah oui, répond l'artisan, eh bien, si t'es pas content, tu prends ta caisse et tu fous le camp. » Et le lendemain, lorsque Moumoud Abdelkader vient enfilier son bleu de travail, il se fait jeter : « Prends ta caisse et fous le camp, t'as pas compris ? » Très bien, se dit Abdelkader, assez peu au courant de la législation du travail, mais je veux ma paye de la semaine. Et pendant près de deux mois, obstinément, l'électricien fera sa visite quotidienne à l'artisan, qui répondra tout aussi obstinément : « Reviens demain ».

Le 10 décembre, tout de même, lorsque Sadok fait mine de ne

même pas reconnaître son ancien employé, celui-ci craque : « je ne bouge pas d'ici avant d'avoir ma paye » dit-il. « Tu vas voir si tu ne bouges pas », répond l'entrepreneur, qui aussi sec saisit une barre de fer et assène un coup violent sur la tête d'Abdelkader, qui s'écroule devant trois employés à qui il n'en faut pas plus pour détalier. Un moment plus tard, Abdelkader se réveille le visage en sang, et se traîne jusqu'à un immeuble voisin ou une locataire le recueille et appelle la police, qui accourt. Confrontation : « il m'a attaqué à coup de scie », clame Sadok, exhibant pour preuve une égratignure au doigt. Abdelkader, en sang et dans le cirage tente de rétorquer et d'expliquer la situation aux policiers qui... lui demandent ses papiers et le fouillent. Devant la gravité de son état, on se décide tout de même à appeler une ambulance, qui l'emmène au service des urgences de l'hôpital Rotchild où Abdelkader ne verra pas un médecin.

Les internes et infirmières, après lui avoir passé une radio, constaté une ouverture à la tête de dix à douze centimètres, posé une vingtaine de points de sutures, le feront sortir le soir-même, sans bulletin de sortie, alors que le temps minimum d'hospitalisation en cas de choc à la tête est de vingt-quatre heures, et malgré l'insistance d'Abdelkader à être hospitalisé.

Aux dernières nouvelles, Abdelkader aurait décidé de porter plainte et de prendre un avocat.

Marc Weitzmann

18ème : Santé menacée

Les infirmières du centre de soins des Abesses 9 rue Yvonne le Tac Paris 18^e qui assurent les soins à domicile sur tout l'arrondissement et plus particulièrement dans le quartier des Abesses, ont constaté, après le départ de plusieurs infirmières non remplacées, une aggravation de leurs conditions de travail. Ce centre de soins, dépend du bureau d'aide sociale parisien, et est géré par un conseil d'administration dont le président est monsieur Chirac et le directeur, M. La Fouge. Les infirmières du centre ont déjà adressé une lettre sur la dégradation des services de soins dans le 18^e arrondissement. Cette lettre a été envoyée le 29 septembre et le 25 novembre, un refus catégorique d'embauche a été signifié au personnel infirmier du bureau d'aide sociale. Jusqu'à ce jour, il reste six infirmières sur douze ; les trois non remplacées depuis le mois de juillet, trois autres sont en congé de maladie.

Le personnel du centre a donc, face à l'inertie de la Mairie de

Paris, décidé un mot d'ordre de grève de dix jours réductible à partir du mardi 8 décembre.

Rappelons que c'est depuis mars 77 que le bureau d'aide sociale dépend directement de la Mairie de Paris. M. Chirac semble s'être très vite aperçu de l'outil électoral qu'il représente. En effet, il n'y a aucune comparaison entre l'aide apportée aux personnes âgées en plus de l'allocation Ville de Paris, et l'attitude restrictive face aux autres demandes, surtout si elles émanent d'habitants du 18^e arrondissement qui pour leur majorité et parce qu'ils constituent le ghetto arabo-nègre ne sont pas appelés à voter.

En conclusion, nous dirons que la politique de M. Chirac, Maire de Paris, est de faire de la capitale française, en s'alliant les personnes âgées par exemple et en contrecarrant la nouvelle politique sociale du gouvernement, un état dans l'état.

F.B.

Les jeunes de St-Dizier :

« ENFIN NOUS AVONS LA PAROLE »

L'élargissement des droits des immigrés inauguré par le gouvernement socialiste (droit d'association, etc...) commencerait-il à trouver son champ d'application chez les jeunes ? Les « nouvelles perspectives de luttes » dont on parle beaucoup en ce moment semblent se dessiner plus précisément avec des initiatives comme celles des jeunes de la banlieue de Saint-Dizier, qui déclarent : « Maintenant, c'est notre affaire à nous, étrangers. Enfin nous avons la parole... »

Le 25 novembre, une soixantaine de jeunes de la banlieue de Saint-Dizier, dont une majorité de chômeurs, se réunit à l'initiative de Mohamed Chabanne Aït, respon-

sable de l'ASTI de la ville. Leur but : réhabiliter les bâtiments du quar-

Avec le matériel fourni par la municipalité (communiste) par l'office des H.L.M. et par l'ABAPSE, la seconde et même la troisième génération immigrée entreprend le nettoyage du premier bâtiment, le 36 ter, à commencer par les caves-dépotaires, qui ne nécessiteront pas moins de trois voyages du camion municipal.

« Il faut savoir, expliquent les jeunes, que dans nos bâtiments, il n'y a pas d'électricité commune. Dans les escaliers ou les sous-sols, pas d'ampoules, de globes ou d'interrupteurs. Quant aux murs, la peinture y est depuis longtemps inexistante. Nous sommes prêts à

tout faire si on nous en donne les moyens ».

Et c'est bien le problème. Pour Mohamed, responsable de l'ASTI de Saint-Dizier, « ce n'est pas facile de se présenter comme responsable d'une association française devant les autorités. Certains flics, même, veulent à tout prix nous avoir ».

L'est Républicain quant à lui, titrant : « une heureuse initiative, les jeunes au travail » met l'accent sur l'aspect boy-scout de la chose, développant dans l'article une morale « d'oncle Tom » à résonnance raciste : « (les jeunes)... vont montrer que les enfants d'immigrés veulent vivre dans la propreté », délaissant le phénomène associatif, de loin le plus important, puisque la réhabilitation des bâtiments ne constitue que la première étape d'une démarche socio-culturelle, dont la seconde devrait être la création d'un local d'animation, d'un espace de jeu pour les enfants.

Toute l'originalité de la démarche vient du fait que l'initiative appartient aux jeunes eux-mêmes, et non pas à un animateur de quartier.

« Maintenant, dit Mohamed, les jeunes étrangers veulent avoir un projet, prouver qu'ils sont capables de faire quelque chose de valable, de ne pas vivre comme des hommes de deuxième catégorie. Nous sommes prêts à faire quelque chose. Les autorités locales ne sont pas toutes prêtes à nous faciliter la tâche, mais si nous, les jeunes, savons nous unir et nous regrouper, il faudra bien que les portes s'ouvrent... »

M.W.



Après la manifestation des « Sans-Papiers »

NOUVELLES PERSPECTIVES ?

Samedi douze décembre, en début d'après-midi, les quelques quatre mille personnes qui avaient répondu, de Paris comme de la Province, à l'appel de la MTI pour former le cortège de la manifestation nationale des sans-papiers, s'ébranlaient en direction de la Bastille. Très vite devait apparaître comme évidente l'absence de soutien français...

Samedi après-midi, à Barbès, sous la température hivernale, le cortège formé de quatre mille personnes environ, venues de la capitale comme de la province (du sud en particulier), s'ébranle au rythme des premiers slogans. En tête, la MTI guide la manifestation aux cris de « travailleurs oui, clandestins non ! » suivie par les femmes de ménages (« Avec ou sans contrats nos papiers on les aura ! ») et les organisations de soutien à la manifestation. On notait au passage la présence de la section CFDT de la confection, malgré le refus de l'URP de participer au défilé : « si nous avons poussé nos responsables à la participation, m'expliquait un militant, c'est parce que nous estimons que les luttes actuelles des sans-papiers entrent dans le cadre plus général des luttes de la classe ouvrière ».

Lors de sa conférence de presse, la MTI avait estimé qu'« à partir de cinq mille personnes, on pourrait considérer la manifestation comme un succès, l'idéal se situant aux alentours des dix mille ». Force est de constater que le chiffre n'a pas été atteint. Si l'on ne peut pas parler d'échec - contrairement à la télévision qui estime à mille personnes la par-

ticipation -, on ne peut en revanche parler de réussite.

Il faut peut-être voir dans cet accueil mitigé de la base, la conséquence d'une trop grande schématisation des luttes et des slogans, qui, voulant rappeler l'époque des grandes grèves de 73, sont assésés comme si rien, depuis le 10 mai, n'avait changé. Peut-être aussi cette semi-désaffection tient-elle aux objectifs même de la manifestation, (à savoir la régularisation sans condition) qui ne correspond peut-être pas exactement ni à une analyse exacte de la situation, ni à la réalité des revendications.

D'où problème posé par la manifestation : l'absence quasi-totale, à l'exception de la traditionnelle LCR, de soutien français, puisque ni la CFDT, ni la FASTI, ni d'autres n'avaient jugé bon de soutenir l'action de samedi. Les toutes dernières déclarations de la MTI qui, tirant le bilan de la manifestation semble revenir sur les déclarations « dures » de la conférence de presse vont peut-être prises par le gouvernement ont piquant que les dernières mesures prises par le gouvernement ont considérablement amélioré le sort des « sans papiers », et qu'il fallait à présent axer les revendications sur la résolution des problèmes des marchands ambulants et saisonniers, la MTI parlait de « nouvelles perspectives de luttes ».

Verra-t-on le débat, jusqu'à présent confiné dans les sphères restreintes se démocratiser et toucher l'opinion, tant française qu'immigrée ?

M.W.



Marseille : « Immigration après le 10 Mai »

PREPARER LES LUTTES A VENIR

Pour préparer cet après-midi d'information, de réflexion et d'action l'A.S.T.I. Marseille Nord a invité la plupart des associations, groupes qui ont participé au collectif qui s'était constitué au début de l'année, pendant la grève de la faim de Lyon. Seule « S.O.S. femmes battues » a répondu à l'invitation, en insistant sur le problème des femmes seules et du logement.

Pour l'A.S.T.I., l'objectif était de faire un point un peu global sur la situation de l'immigration et de ne pas se laisser enfermer dans les problèmes de régularisation pour essayer de limiter la casse. A partir de là, on pouvait essayer de remobiliser les gens pour préparer les luttes à venir.

Parlons chiffres : Entre 14h et 19 h, entre 150 et 200 personnes sont passées au Chêne de Mambré où se déroulait notre action. Environ 60 personnes ont participé aux trois commissions que nous proposons : « Régularisation », Regroupement familial et logement », et enfin « loi sur l'entrée et le séjour ».

Pour terminer avec les chiffres, il faut noter les 30 ou 40 « sans papiers » qui sont venus avec des cas précis. Rappelons que pour les sans papiers, une permanence est tenue tous les après-midi à la CIMADE, 26 bd des Dames, 5°

étage, 13002 Marseille, tél. 90 49 70.

Débat général

1- On a constaté que la régularisation donnait l'impression d'un manque de préparation et ce pour plusieurs raisons :

La date limite de dépôt des dossiers est fixée au 31 décembre, alors que les circulaires sont datées du 11 août et du 30 novembre avec en plus de nouvelles instructions, la plus récente datant du début du mois de décembre. Quand on sait le temps que les fonctionnaires mettent pour appliquer les circulaires, il y a tout lieu de s'inquiéter ! Dans la semaine du 30 novembre au 4 décembre, au moment où nous diffusons les tracts à la Maison de l'étranger, les dossiers des saisonniers n'étaient même pas pris.

2- Logement et regroupement familial.

Le scandale de la discrimination dans le droit au logement concernant les immigrés (notamment les maghrébins) mais aussi des français non blancs ou ayant des noms à consonnance étrangère, a été soulevé.

A ce propos, on va peut-être tenter de faire appliquer la loi anti-raciste de 1972 aux H.L.M. et agences immobilières, comme cela a été le cas pour des bars interdits

aux Maghrébins à Aix (French café, Belle Epoque).

- Le scandale du logement en cache un autre : à Marseille, la plupart des dossiers de regroupement familial d'Algériens sont bloqués, si le domicile se trouve dans les quartiers à forte densité d'étrangers : 1°, 2°, 3°, 13°, 14°, 15° arrondissements.

Le fameux seuil de tolérance a la vie dure.

3- Loi sur entrée et séjour.

Une meilleure protection judiciaire dans ses rapports avec la police et l'administration n'enlève rien au danger de la loi en ce qui concerne les atteintes à la liberté de circulation.

Sur ce point, la préparation et le débat ont montré une démobilisation des associations qui n'exigent plus d'un gouvernement socialiste ce qu'elles demandaient à celui de Giscard.

L'A.S.T.I. est moins optimiste sur l'avenir et beaucoup d'immigrés rencontrés pendant la diffusion ne voyaient qu'un « tout petit mieux » et encore !

Nous proposons de lancer une tribune libre dans les pages de ce journal sur la libre circulation, l'ouverture des frontières et donc sur le thème « non aux expulsions ».

A.S.T.I. Marseille Nord



JEUNES

Lorsque Fatima est arrivée, je n'en croyais pas mes yeux. Voilà une fille qui décrochait son téléphone lors d'une émission sur le racisme en voyant Jimmy, pour dire que les racistes se sont aussi les arabes, et qui, aussi sec, faisait 600 km pour s'assurer que ce n'était pas vrai. Et pour rencontrer Jimmy.

Elle était forte d'une histoire qui l'avait laminée, épuisée et qui lui laissait deux ans après un changement de situation, des bouffées de peur qui la saisissaient, et pas seulement la nuit. Elle était forte d'une histoire qui l'avait mise au pied du mur et qui l'obligeait à un isolement qu'elle ne voulait pas. Cette histoire-là, elle tenait à la dire et à ce qu'elle soit entendue. Pas question de la taxer d'illégitime ni de faire croire à Fatima qu'elle s'était fait monter la tête par les féministes du coin. Pas question non plus d'en faire une histoire secondaire, mineure ou intimiste de la Grande Histoire de l'Immigration.

Fatima affirme qu'elle tient à choisir et que par ses choix elle décide de son avenir.



« Mais qu'est-ce qui te manque ? tu as tout, tu manges, tu dors, tu te chauffes... »

FATIMA FAIT SA VALISE

Je suis arrivée dans le Nord avec ma famille dans un petit village à la campagne. On était les seuls algériens. Ma mère et mes frères voulaient me donner une éducation traditionnelle. C'est normal, ma mère n'avait pas revu l'Algérie depuis 25 ans. Elle n'a pas vu le changement. En plus, ici, ma mère voyait des arabes mais elles étaient toutes rangées. Aux mariages, c'étaient des petites filles modèles. Elles se tenaient à côté de leurs mères, elles portaient le haïk et se cachaient le visage. Elles avaient 17, 18, 20 ans. Peut-être qu'elles allaient en boîte mais on ne le savait pas. On n'a jamais vu arriver une fille avec les cheveux courts, ou maquillée. J'ai eu les cheveux longs jusqu'à ce que je me casse. Mes frères et soeurs aînés se sont mariés à l'arabe.

C'est ma mère qui a choisi leurs femmes et leurs maris. Quand mon frère s'est marié avec une française, ma mère ne l'a appris que deux ans plus tard, parce qu'ils avaient eu un enfant. Alors elle a pleuré. Ma mère n'acceptait pas le mariage d'une française avec un arabe, tous les exemples qu'elle avait connus se sont cassés la gueule. Elle n'avait jamais vu un mariage mixte aboutir. Moi non plus d'ailleurs. Et mon frère lui-même exigeait de sa femme qu'elle ne fume plus, ne boive plus d'alcool, qu'elle porte le haïk et la longue robe aux mariages. Comme si c'était une arabe. Et la fille ne supportait plus. Il faut dire que la plupart des arabes qui se mariaient avec des françaises, c'est parce qu'elles sont enceintes. Remarque, il y en a qui le font, d'autres non.

Chez moi, les français étaient rejetés. On vivait en France mais ils ne voulaient pas de français chez eux. Ils voulaient avoir tous les

avantages mais refusaient que les français se mêlent de leur vie. Le seul français à pénétrer dans la maison, c'était l'ami de mon frère. Nous nous sommes très vite bien entendus. Pour se voir on n'allait pas dans un café, nulle part. ON était dans la nature, cachés. Sinon, même quand on allait dans les cafés vraiment paumés, je me sentais traquée. Et parfois, en ville, quand je fumais une cigarette, toujours je me sentais mal à l'aise par rapport aux arabes. Je pensais toujours qu'ils allaient me sauter dessus. C'est con, mais j'avais peur de leurs réactions. Notre relation a duré un an avant d'être découverte. Quand



ils l'ont su, P. a été interdit de séjour chez moi. C'était début juillet. Le soir-même, mon frère est rentré, il a commencé l'interrogatoire : des claques dans la gueule, des coups de pieds. Heureusement, j'avais caché les lettres de P. Ma mère était complice. D'ailleurs elle s'est intéressée sinon il m'aurait tuée. Il ne voulait même me foutre dans une

bassine d'eau froide, ligotée, en bas dans la cave. C'était la punition. Ma mère avait de l'autorité mais en même temps, elle n'en avait pas. Veuve à 36 ans, elle devait être ferme avec ses enfants. Il lui arrivait de balancer une claquette à mon frère quand il lui manquait de respect ; en même temps elle avait peur qu'il me tue. Je suis sûre qu'elle savait que je fumais mais elle ne l'aurait jamais dit.

A la maison, je ne sortais pas sauf pour aller au lycée où j'étais la seule arabe. Mais là, l'école était finie, l'extérieur m'était interdit. Savoir que du 31 Juin au 15 septembre j'étais cloîtrée me

déprimait complètement. Mon frangin me disait : « je vais t'apprendre à vivre, ça va changer, tu es la pire des putes ». C'est simple, toutes les vacances scolaires je les ai passées au lit en me nourrissant de piqûres et de sérum. J'ai fait une dépression mais ma mère refusait de m'envoyer dans une maison de repos. Elle préférait me savoir auprès d'elle pendant deux mois et

demie. J'étais très faible. Elle me demandait : « mais qu'est-ce qui te manque ? Tu as tout, tu manges, tu dors, tu te chauffes... » Pour elle la dépression, ce n'était rien, elle ne savait pas ce que c'était. J'ai perdu 15 Kilos.

J'AVAIS PEUR DE TOUT

Enfin, je suis retourné au lycée. Je n'en pouvais plus et c'était pareil pour P. ON s'est revu et on a continué en ayant terriblement peur. Tous les soirs en rentrant je me demandais : « Est-ce que mon frère m'a vu ? Est-ce que j'ai reçu un billet d'absence ? Qu'est-ce qui va se passer ce soir ? »

En plus, à la maison mes frères me rendaient la vie impossible. L'un d'eux était du genre à rentrer et à me tabasser, parce qu'il avait cru voir que je le regardais à la travers ou que j'avais fait une réflexion. Quand je regardais à la télé une émission intéressante, il éteignait, je rallumais. Souvent je recevais des claques parce qu'il disait : « fais le café » et que je refusais. Et je me ramassais un coup en pleine gueule. J'avais peur de tout, même de ma soeur qui était une garce. Pourtant elle était du même bord que moi. Après le lycée, elle aussi allait au café alors qu'on n'avait pas le droit. Mais elle ne m'aidait pas. Une fois elle a sorti ma plaquette de pilules que j'avais bien planquée et l'a foutue sur la table. Heureusement ma mère ne sait pas ce que c'est. Je l'ai vite cachée. Si mon frère l'avait vue, ça aurait été atroce. Il n'y avait vraiment personne pour m'aider, je ne pouvais rien dire. Le seul lieu où j'ouvrais ma gueule, où j'existais c'était le lycée. J'étais la nana super-fonceuse, dans les débats, je leur rentrais dedans aux profs. Seulement je ne racontais rien sur

ma vraie vie. Pour eux ce n'était pas possible, ça n'existait pas. Ils auraient pensé : « elle veut se créer des problèmes ». En plus des françaises connaissaient mon frère. Il leur disait que je pouvais sortir quand je voulais. Tout ça paraissait contradictoire, c'est vrai.

En tout, ça a duré deux ans. On ne savait pas encore qu'on allait vivre ensemble. Il fallait se casser, il n'y avait pas d'autres solutions. Il n'était plus question pour P. de rentrer chez moi. Quand mon frère avait découvert notre relation, il lui avait dit : « maintenant, chacun de son côté ». On n'avait plus aucune possibilité de rétablir la situation ou d'en parler. C'était fini, c'était cassé.

ON DECIDE DE PARTIR

Un été, un autre de mes frères m'embauche pour un mois à Paris. P. était venu passer quelques jours chez un copain. On se voyait mais vite fait, entre deux métros. Paris est grand, mais le monde est petit. La seule solution pour nous était de partir, très loin.

Pour moi, ça voulait dire tout quitter et me casser. A Paris, on logeait chez ma soeur, qui était gardienne d'immeubles : elle était en vacances, ma mère a pris sa place. J'en ai profité pour venir chez mon frère. Je savais que je retournerais dans mon village. Alors, ou je me barrais quand j'en avais encore la possibilité ou je me résignais à rentrer chez moi, ou je me flinguais. Ce n'était vraiment plus possible. ON décide enfin le 15 août, de partir. Le 16, P. emprunte de l'argent et achète une voiture d'occasion et l'assure. Le 18, on part. Le matin j'allais au travail et personne ne pouvait s'apercevoir de mon départ avant 20h30. On est parti dès 9 heures du matin. Peut-être qu'on a pris trop de

FATIMA ...

précautions, mais il ne fallait pas se faire voir. Quant tu flippes, tu as peur, tu es persécutée. Très loin de Paris, on s'est arrêté dans un bistrot. Et là pour la première fois, je prenais mon paquet de gauloises, je fumais une cigarette sans avoir peur. J'étais libre. Je revivais, je découvrais tout. J'avais 21 ans.

Je voulais couper avec mes parents, mais sans être obligée de partir à 1000 kms. J'aurais pu être là, à 50 kms de chez eux, aller les revoir de temps en temps et être avec P. C'est quand même dommage d'être obligée de se barrer à 1 000 kms pour faire ce que tu veux, quand tu en as envie. Tout ça pour sauver ta peau.

FRÈRES DALTON, ET MÈRE AU TELEPHONE

Quand je me suis barrée, c'était des menaces de mort, mon grand-frère allait voir la mère de P., il lui demandait où on était, il disait : « Si je les retrouve, je leur fous l'arme à gauche ». Il a réussi à se procurer l'adresse d'une amie où j'étais censée être. Et, pour moi, mes trois frères sont venus, ils se sont déplacés, ils ont fait 1 000 kms dans la nuit du samedi au dimanche. Les frères « Dalton » voilà comment je les ai surnommés. Heureusement, un de mes frères qui connaissait la situation et qui était avec nous, nous avait prévenu par un coup de fil : on s'est planqué pendant une semaine.

Mon frère est retourné voir la mère de P. Il s'adressait toujours à sa mère, jamais à son père. Mais le père de P. est intervenu, il a tenu un discours réac et je crois que c'était le seul truc qui pouvait remettre mon frère à sa place.

Mais je suis persuadée que s'il me voyait, il serait très violent. C'est pour ça que j'ai très peur de retourner dans le Nord : quand j'y vais, je ne suis pas tranquille et je bien sûr il n'est pas question que je revienne mon village.

Il y a un an ma mère m'a téléphoné. Elle m'a dit : « je viens te voir ». Je lui ai dit « très bien, viens me voir, je te paye l'avion ». Elle m'a retéléphoné pour me dire qu'elle ne pouvait pas venir et on s'est donné rendez-vous à Paris, chez une de mes soeurs, qui elle-même est divorcée. Ma mère n'a donc pas de compte à rendre à son beau-fils. Je débarque et ma mère arrive le soir : elle était très tendue parce qu'elle n'avait pas dit à mon frère qu'elle venait à Paris. On se voit, ça se passe bien mais elle n'arrête pas de pleurer. Elle m'a demandé de revenir. Je lui dis : « non, je ne reviendrai jamais ». Elle me dit : « mais je ne te manque pas, tes frères non plus ? ». Je dis « non, -seule, toi me manques », et c'est vrai, on s'entendait bien, c'était la seule à comprendre, la seule qui aurait pu, à la limite, accepter. Elle me dit : « tu es

fatiguée ». Je lui dis : « non, je ne suis pas fatiguée ».

Elle : « si, tu n'as pas l'air heureuse ».

Moi : « si, je suis heureuse ».

Je lui parle de P. Elle ne répond pas. Je lui fais un chantage : « si tu veux me revoir, tu me revois avec P. Elle veut que je retourne en Algérie toute seule. Je veux qu'elle sache que je suis heureuse alors qu'elle est persuadée du contraire. Dans sa tête un français et une arabe ça ne peut pas s'entendre ; moi je voudrais lui prouver le contraire.

Quand on se retéléphone, elle ne me dit plus de rentrer en Algérie, elle doit savoir que je suis bien. On en est là.

EN FAMILLE, ON SE RETROUVE SEULE

FATIMA : « Je ne suis pas prête à affronter ma famille. Je ne pourrai pas me battre à nouveau. Je ne sais pas comment je serais, si je me retrouvais face à mes frères. Ils ne lâcheront pas. Je suis persuadée que ma mère lâcherait, je suis sa fille. Mais mes frères n'ont pas accepté de recevoir cette claque. Mon frère n'était pas fier, il se sentait petit, merdeux, lui qui nous avait tous eu sous sa coupe. J'étais la première. Je sais que ma plus jeune sœur est viscée. D'un autre côté, bien fait pour sa gueule. Tout ce qu'elle attend c'est un arabe pour se marier, et mener une vie cool. C'est la petite fille soumise ».

FARIDA : Toi aussi, tu l'as été, soumise, jusqu'au moment de ton départ. Ça peut arriver à ta sœur ; quel âge a-t-elle ?

FATIMA : 20 ans. Moi, je ne le disais pas ouvertement, mais ma

faient pas particulièrement à la mode. Leur fréquentation, c'était des vieilles. D'ailleurs à la cité on les appelait les vieilles. Elles tenaient le même langage qu'elles. Maintenant elles ont un peu changé, elles s'arrangent.

La majorité des filles de cette première « 2^e génération » avaient, elles aussi, râté leurs études et se retrouvaient en transition dans un C.E.S. A l'école, elles se permettaient de se maquiller, de mettre du rouge aux lèvres et parfois de changer de vêtements. Elles pouvaient sortir sans que les parents le sachent. Elles faisaient tout en cachette c'était des minettes et les gens voyaient plus ou moins ce qui se passait. Avec cette deuxième « 2^e génération » de filles dont je fais partie, certaines petites choses sont peu à peu rentrées dans les mœurs. Mais, de toute manière, lorsqu'on se retrouvait face à la famille, aux frères et parfois aux soeurs aînées, on se retrouvait seule. La grande majorité des garçons n'aidaient pas leurs soeurs, n'acceptaient absolument pas qu'elles sortent. A l'extérieur, il y avait la ville, les copines, les copains qui possédaient des voitures. On pouvait enfreindre les règles de la communauté, en dehors du quartier et de la maison.

Mais quand on devait affronter la famille, dire « non » à certaines choses, dire « j'en ai marre » on était seule. Même si tu veux aider ta copine, tu ne peux pas pénétrer dans ce lieu privé qu'est la famille.

FATIMA : Moi, c'était tout à fait ça.

FARIDA : Ça ne dépend donc pas seulement du lieu où tu vis. Toi, tu

Pour mes frères, toutes les filles sont des putes.

mère savait. Je sais qu'elle savait que je fumais. »

FARIDA : Dans ta famille, à aucun moment tu as dit non ?

FATIMA : Parce que je me sentais isolée. Dans les grandes villes, tu as les filles aux cheveux coupés. A Lyon, j'ai vu aujourd'hui une fille prendre une cigarette. Elle était avec sa mère. C'est la première fois que je vois des filles arabes - - pourtant j'ai 24 ans - comme ça et des frères arabes l'accepter. Par contre moi, j'étais toute seule, la seule arabe. La seule fille qui faisait ce qu'elle voulait était une cousine. C'était à la limite le mauvais exemple, parce que mon frère disait : « Cette pute s'est encore envoyée en l'air avec un tel ». Donc si on me laissait sortir, moi et ma sœur, on allait devenir des putes. Pour eux toutes les filles sont des putes. »

FARIDA : Dans ma cité, il y'avait des filles-modèles. En général elles avaient échoué dans leurs études, et se retrouvaient à la maison. Elles ne se maquillaient pas du tout, ne s'épilaient pas et ne se coif-

étais dans un village où il n'y avait que des filles rangées. Il n'y avait pas d'autre modèle. Mais, même dans une cité où il y a plusieurs modèles : la pute, la fille-modèle, celle qui cache son jeu, ça ne change pas le problème.

J'AVAIS UNE DOUBLE VIE

FATIMA : En famille, question de poser un acte, je le faisais. D'emblée par exemple, je refusais d'être avec mes tantes. Ma mère me disait « Viens ». Je disais « non, je n'ai pas envie d'être avec ces gens ». Ou encore, une autre fois : on regardait la télé. Mon frère a eu envie de frites et m'a demandé d'en faire. Je lui ai dit « non » et il m'a dérouillée.

FARIDA : Cette situation de double-vie est importante. C'est tout un état d'esprit qui se forme dans la tête des filles. Elles deviennent malignes. Elles rusent pour se maquiller, pour fumer une cigarette ; elles rusent sans arrêt, elles trichent. Si les filles font le projet de sortir un soir, elles travaillaient leur mère durant une semaine. Elles calculent le moindre geste, la moindre parole. Elles sont obligées de mentir tout le temps. Et c'est encore plus flagrant en Algérie, quand c'est par rapport à toute une société que tu dois te cacher ».

FATIMA : C'est atroce, ça je l'ai mal vécu.

FARIDA : Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles les filles ont marre. Et ça s'exprime par des « j'ai envie de me respecter moi-même », des aspirations de ce genre. Elles pensent à cette hypocrisie qu'elles ont trébuché pendant des années. Elles ont envie de respirer, en parlant, en disant ce qu'elles pensent et font réellement, tout simplement. A mon avis, tu ne te révoltes pas seulement contre un emprisonnement physique mais aussi contre



un emprisonnement moral.

FATIMA : Ça m'a tuée d'être constamment dans le mensonge. J'avais une double vie. En rentrant chez moi, chaque fois je mettais un masque, comme si de rien n'était, tranquille. Je n'étais moi-même qu'avec P. Pendant le ramadan, tout le monde savait que je ne le faisais pas, ma mère aussi. Je ne mangeais pas mais, au lycée, je fumais. D'ailleurs, on ne m'a jamais rien appris sur la religion. « T'es musulmane, tu crois en Dieu ». C'était les seules réponses à mes questions. Ça m'emmerdait de le faire alors que je n'y croyais pas. Le seul maintenant qui montre

ZAYA : Non, je n'ai qu'un frère. Je m'en fous, il ne vit pas à la maison. Quand il vient, je le sers comme un roi. Je le fais car je ne le vois qu'une heure ou deux. Chez moi, je fais ce que je veux. Je sors comme j'ai envie, même si je sais que je vais recevoir une dérouillée en rentrant. Tant pis, je serai sortie... Quand je suis chez moi, je joue le jeu, je fais exprès d'être près de ma mère et d'avoir sa mentalité. Mais actuellement je ne peux pas juger car je suis encore dedans, je n'ai pas de distance.

FARIDA : Tu sens bien que ta mère ne te laisse pas libre. Une fille « modèle » trouverait ça normal. Donc c'est déjà une petite distance. Bien sûr, après si tu pars de chez toi, il vaut mieux éviter de louer un appartement en face de chez tes parents. C'est alors que la distance géographique est importante.

Les filles qui sont parties de cette manière-là n'ont pas seulement coupé avec leur famille : elles ont changé de mode de vie. J'ai imposé beaucoup de choses à ma mère mais je savais qu'il y avait des choses impossibles à faire à la maison. Ce n'était pas possible de ramener mon mec, ou même des copains à la maison quand je savais que mes parents étaient complètement fermés à ça. Je l'ai compris et je suis partie. Ce n'est pas possible de négocier ta vie et ta façon de vivre dans de telles limites. Ça, je l'ai compris et je suis partie.

ZAYA : Moi, si je voulais partir, je prendrais un appartement à Lyon ; je n'irais pas à Nancy ou à Paris.

FATIMA : C'était pas possible pour moi. Si ma mère m'avait laissé continuer mes études, je serais allée en Fac. Au début, je serais venue tous les week-ends puis j'aurais espacé. Je me serais imposée lentement, et serais devenue indépendante. Mais ma mère refusait la fac, et surtout, de ne pas me voir chaque soir. Mais j'ai l'impression que ça va changer, du moins chez moi. Dans ma famille, même si c'est vraiment le clan, avec la respectabilité et tout... Ma nièce, qui a 13 ans c'est une tête brûlée. Elle sort et rentre toujours tard. Quand sa mère lui demande « où étais-tu ? » elle répond « j'étais avec un copain ». La mère « tu vas voir ton père ». A son père elle dit : « je suis allée voir mon copain, je l'aime bien. C'est un copain, je n'ai rien fait de mal ».

Plus tard, son père recommence : « où étais-tu ? » Elle : « je suis allée voir mon copain. Tu veux que je temente ? Non, ça ne m'intéresse pas. Je préfère dire la vérité. »

Je crois que les filles de son âge vont foncer. Elles ont raison. C'est déjà une nouvelle génération.

Propos recueillis par Alain Battégay



Projetée à l'avant-scène internationale par la victoire des Sandinistes au Nicaragua, l'Amérique Centrale est devenu le centre de conflits d'une importance vitale pour l'ensemble de l'Amérique. Un enjeu qui n'échappe pas à la tentation systématique de certains d'en faire, avant tout, un autre affrontement entre superpuissances. Le Salvador est le plus petit de ces pays. En France, c'est Roberto Aruijo, écrivain et professeur universitaire qui assure la représentation du FDR-FMLN. Il a accepté de parler avec nous de la situation actuelle du pays ainsi que de la préoccupation principale de la résistance salvadorienne en ce moment : la recherche de négociations pour arriver à une solution politique.



POUR LES AMÉRICAINS, NOS PAYS SONT DES COLONIES...

SANS FRONTIÈRE : Quelle importance attribuez-vous à ces négociations ?

ROBERTO ARUIJO : Pendant longtemps, les Etats-Unis ont déployé une énorme campagne de désinformation à l'échelle mondiale. Quel était son but ? D'une part, présenter le peuple salvadorien comme victime de deux extrémismes : celui de l'extrême droite et celui de la guérilla. Au milieu de tout cela un gouvernement progressiste ne réalisait-il pas la réforme agraire ?- qui tentait, avec des très grandes difficultés, de stopper le chaos. Un gouvernement qu'il fallait donc soutenir dans ses efforts de paix et de progrès. Cette amalgame a très bien marché pendant longtemps et la France ne fut pas exclue de ses effets.

C'est la raison pour laquelle notre stratégie pour la Solidarité et pour le travail politico-diplomatique s'orienta dès le départ à rétablir la vérité. Le travail a été long et difficile mais l'action des représentations du FDR en Europe, Asie, Afrique et Amérique Latine a commencé à porter ses fruits. L'impérialisme ne peut plus prétendre nous présenter comme des « polpotiens », terroristes, intransigeants.

La vérité a été progressivement rétablie et les progrès de la lutte ont fini par nous créer aussi un espace politico-diplomatique dont la déclaration franco-mexicaine constitue un point fort.

La junte et ses maîtres à penser impérialistes refusant

systématiquement de reconnaître le FDR ne font que se placer là où ils avaient essayé de nous mettre.

Ce sont eux les véritables aveugles, les véritables intangibles, et, surtout, les véritables terroristes.

SF : L'organisation des Etats Américains vient de

voter une résolution qui soutient le processus électoral engagé par la junte. Quelle est votre position là-dessus ?

R.A. : Nous avons dit clairement que ce processus n'est qu'une farce destinée à « blanchir » la Junte et sa politique. Nous n'avons pas une

position de principe contre les élections mais nous considérons qu'elles ne sont qu'un élément de la solution de la crise de notre pays. Un élément qui ne jouera un rôle positif que dans un contexte différent qui ne pourra être créé que par des négociations (voir encadré 2).

SF : Quelles ont été les réactions produites par votre proposition de négociations ?

R.A. : La position de la Junte et des Etats-Unis, reste d'une intranquillité totale. Haig a clairement dit : « Nous avons « perdu » le Nicaragua, nous ne pouvons pas nous permettre la même chose au Salvador ». Et de menacer de bombarder et d'intervenir massivement s'il le fallait. Pour eux nos pays ne sont que des colonies ou des provinces américaines. Ils n'ont pas d'autre réponse qu'une attitude apolaptyque, toujours au bord de l'abîme, irrationnellement anti-communiste.

Mais par ailleurs, les progrès sont sensibles et la résolution adoptée récemment par la Commission des Affaires Sociales et Economiques de l'ONU est d'une extraordinaire importance.

Elle reprend l'esprit de la déclaration franco-mexicaine surtout en ce qui concerne la recherche d'une solution qui incorpore vraiment toutes les parties concernées. Un document comme celui-ci soutenu par des nations qui ont le prestige international de l'Allemagne, la Hollande, l'Irlande, le Danemark, l'Algérie, la Yougoslavie et bien d'autres, constitue une grande victoire de notre peuple. Imaginez-vous que même le

gouvernement démocrate-chrétien italien a soutenu cette résolution qui dément tout ce qu'a prétendu le démocrate-chrétien Duarte ! C'est dire si enfin la vérité commence à s'imposer.

SF : Les Etats-Unis prétendent que vous cherchez à négocier parce que vous êtes faibles et ceci ne serait qu'une tactique hypocrite destinée à gagner du temps pour frapper plus fort par la suite. Qu'en pensez-vous ?

R.A. : Encore un amalgame ! On dit d'une part. Le FMLN est faible, il cherche donc une issue politique. Avec cette affirmation on veut l'isoler de la population qui nous soutient malgré le véritable génocide auquel elle est soumise par la Junte. Ils n'ont pas réussi à sortir le poisson de l'eau malgré l'émigration forcée de plus de 300 000 salvadoriens, malgré les assassinats macabres. Savez-vous que l'on paye toutes les semaines 1 000 dollars (plus de cinq mille francs !) à celui qui aura réalisé le crime le plus macabre ?

D'autre part on dit : vu qu'ils sont faibles, ils ont besoin de s'arrêter un peu. Ceci cherche à démobiliser les gens leur faisant croire que nous nous sommes mis en veilleuse.

Ce que nous cherchons avec ces négociations c'est à arrêter les souffrances de notre peuple. Il y a des secteurs qui se sentent mêlés à un conflit qu'ils ne comprennent pas, qui les dépasse. Il y a de la fatigue chez beaucoup des gens de l'église et même de la bourgeoisie qui ne veulent plus de violence. Même dans l'armée où il existe des gens qui voient que les soldats sont

Le peuple est toujours absent

Avec ses 20.000 Km carrés de superficie et ses 4 millions 300 mille habitants le Salvador atteint une densité de population seulement comparable à celle d'un pays européen. Soumis à la domination des Etats-Unis et d'une oligarchie plus que complaisante, le peuple salvadorien n'a jamais connu des longues périodes démocratiques et encore moins la justice sociale. Sa résistance ne date pas d'aujourd'hui. Déjà en 1932 une insurrection paysanne était sauvagement réprimée par le gouvernement du général Hernandez Martinez, dit « El Brujo » (le sorcier). Bilan de la tuerie : 30.000 morts. Le règne de ce malheureux sorcier durera jusqu'en 1944 date à laquelle il est renversé par le premier d'une série de coups d'état où le peuple était absent. C'est

Marti de Libération Nationale FMLN et le Front Démocratique Révolutionnaire (FDR) qui organisent le mouvement de libération qui remporte aujourd'hui des victoires significatives aussi bien sur le plan militaire que sur le plan politique et diplomatique. La Solidarité Internationale, déjà mobilisée lors du triomphe des Sandinistes, est aujourd'hui braquée sur le Salvador. La déclaration Franco-Mexicaine qui reconnaît le FDR-FMLN comme représentant légitime du peuple salvadorien, a ouvert une période nouvelle qui est l'aboutissement des longs efforts des Salvadoriens qui partout dans le monde, ont

soutenu les combats pour faire passer, à travers les tissus de mensonges leur vérité. Parmi elles, la volonté des révolutionnaires salvadoriens de chercher une solution politique au conflit.

ce peuple là et ses organisations révolutionnaires, le Front Farabundo

INTERVIEW

devenus des ennemis du peuple qu'ils étaient censés défendre.

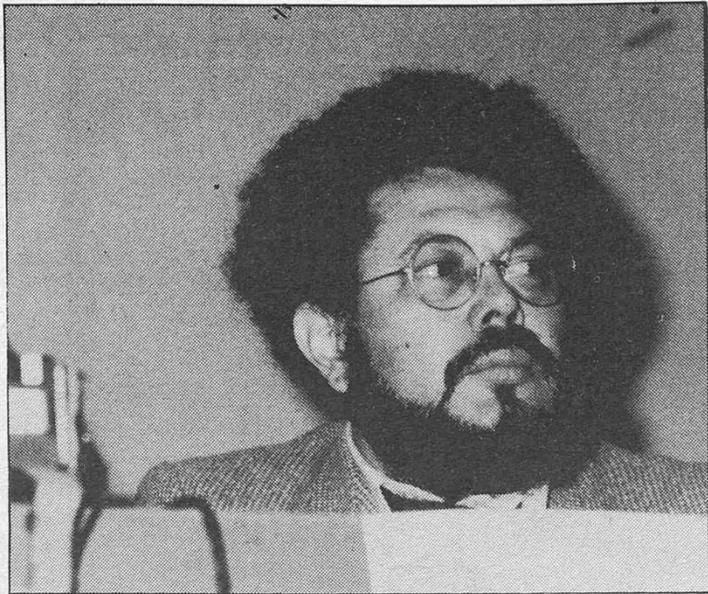
Mais arrêter unilatéralement les combats, sans que la Junte ait engagé de négociations sur certains points essentiels, ce serait tout simplement une folie, un suicide collectif.

SF : Le destin de l'armée est-il l'un de ces points essentiels ?

R.A. : Sans aucun doute. Nous savons bien que tous les militaires ne sont pas des fascistes. L'exemple du Colonel Majano (ancien membre de la Junte qui a rejoint l'opposition) est là pour le prouver. Mais il y en a beaucoup, qui sont des instruments de l'oligarchie et de l'impérialisme. Tout particulièrement, les services de sécurité responsables des plus grands crimes. Ce sont eux qui ont tué Monseigneur Romero, qui ont assassiné six de nos principaux responsables, qui massacrent impunément des paysans anonymes. Comment peut-on prétendre créer un climat d'élections libres si ces mercenaires restent dans les forces armées et de sécurité. Qu'est ce qu'ils pourraient garantir ?

SF : Les gouvernements d'Amérique Latine semblent tous bien alignés sur la position américaine et vous en avez accusé quelques uns d'aller même jusqu'à soutenir matériellement le régime militaire ...

R.A. : Effectivement, nous avons accusé l'Argentine, le Chili, l'Uruguay de soutenir directement l'activité répressive par des conseillers qui opèrent au sein des forces de sécurité. Les liens entre la Junte salvadorienne et le gouvernement Pinochet sont on ne peut plus étroits. Pinochet a envoyé comme ambassadeur un général qui s'est rendu tristement célèbre



par les massacres d'indiens « mapuches » après le coup d'état. Le gouvernement salvadorien a envoyé pour sa part, une haute personnalité en visite en Uruguay et au Chili où il est allé décorer le général Pinochet. Ce ne sont pas des relations très étonnantes mais il est triste de voir dans quel état se trouve notre Amérique Latine.

Il en va tout à fait autrement du côté des peuples. Même en Argentine, il y a eu des manifestations de soutien. Au Brésil, nous avons même installé une représentation officielle du FDR. Au Pérou, et en Equateur, il y a des Comités très importants. Au Venezuela, il est certain que le démocrate-chrétien Herrera Campins ne gagnera pas les prochaines élections à cause de son soutien à la Junte salvadorienne et à son camarade Duarte. Au Panama et au Mexique, la solidarité est extraordinaire, même chez les gouvernements respectifs. ET, chose très importante, aux Etats-Unis même, des secteurs de plus en plus larges commencent à dénoncer la politique de Reagan en Amérique Centrale.

SF : Les pays d'Afrique

n'ont pas soutenu votre position à l'ONU, sauf quelques exceptions. Comment expliquez-vous cela ?

R.A. : Tout d'abord, par l'énorme campagne d'intoxication de la presse proaméricaine, mais aussi parce que les faibles moyens sur lesquels peut compter, au départ, la lutte d'un petit pays comme le nôtre, nous ont empêché de dédier plus tôt les efforts que nous aurions dû faire vers l'Afrique. Beaucoup de pays qui ont nos mêmes problèmes, se sont donc abstenus ou, pire encore, prononcés contre nous. Ces derniers temps, nous amorçons une nouvelle phase. Nous avons installé en Algérie un représentant pour l'Afrique et l'Asie. Nous avons une représentation à Tripoli, en Angola, Ethiopie, Mozambique et Madagascar. Ce sont des premiers pas que nous espérons faire progresser dans les mois qui viennent.

SF : Devenu pour certains une partie du conflit est-ouest, le conflit salvadorien serait même, de l'avis de certains, « le »

lieu où se joue aujourd'hui, la paix du monde. Il y en a qui vont jusqu'à dire que la menace américaine de déclencher une guerre nucléaire limitée en Europe ne serait qu'un rideau de fumée destiné à détourner l'attention des Européens de ce qui se passe en Amérique Centrale. Quel est votre sentiment sur cette question ?

R.A. : Reagan est certainement très préoccupé par la vague de solidarité avec le FDR qui existe aujourd'hui en Europe. Surtout après la déclaration franco-mexicaine ! Ils essaient d'arrêter le soutien dont nous avons besoin, ils veulent nous couper les vivres !

De là à dire que la menace de guerre nucléaire limitée en Europe vise seulement le mouvement de solidarité avec notre peuple, il y a un pas que je n'oserais pas franchir. Malheureusement, ce genre de menaces est tout à fait naturel dans le schéma stratégique que Reagan veut appliquer. Les dirigeants américains actuels sont les types les plus égoïstes du monde. Bien sûr, qu'ils seraient capables de sacrifier l'Europe pour que la guerre n'arrive pas jusqu'à leur territoire ! Mais c'est une vision stupide. De nos jours la guerre n'a pas de frontières.

Ce qui est pourtant vrai, c'est que le conflit salvadorien pourrait, si les Etats-Unis interviennent massivement, déclencher un conflit régional qui engagerait le Nicaragua et Cuba suite à quoi les soviétiques interviendraient à coup sûr, car ils sont toujours affirmés leur décision de le faire si Cuba était agressée.

Il ne faut pas oublier que nous vivons dans un monde où les actes les plus internes à un pays peuvent avoir quand même des conséquences internationales imprévisibles.

SF : Croyez-vous que les Etats-Unis sont parvenus à intimider les européens ?

R.A. : Si l'on regarde le résultat du vote aux Nations-Unies, il est clair qu'ils ont échoué. Reagan aurait bien voulu pouvoir compter sur une Europe qui tournerait le dos aux pauvres et aux affamés. Heureusement, ça ne se passe pas tout à fait comme ça. Notre lutte a atteint un soutien très large qui est souvent le fruit des erreurs de l'oligarchie et de la Junte. Pourquoi avoir, par exemple assassiné Monseigneur Romero, le seul homme qui pouvait au Salvador, établir un lien entre le gouvernement et le FDR. Pourquoi avoir assassiné les 4 religieuses américaines. Robert White, lui-même a affirmé que « l'armée salvadorienne était intégrée par les hommes les plus violents et les plus sanguinaires du monde ». Lorsque ces criminels assassinent des vieillards et des enfants pour ensuite éparpiller leur cadavre et semer la terreur, ils ne peuvent avoir dans l'opinion publique qu'un sentiment d'horreur et d'in-

La direction de la révolution Salvadorienne.

C'est le 14 janvier 1981 que l'ensemble des organisations démocratiques et révolutionnaires du Salvador se sont donné une organisation unitaire : la commission politico-diplomatique FMLN-FDR. C'était le point culminant d'un vaste processus de rassemblement qui a fait de la résistance salvadorienne un mouvement très large et représentatif.

Le FDR, Front Démocratique Révolutionnaire, est un groupement d'organisations politiques et des masses. Il fut créé le 18 avril 1980, sur la base de la Coordination Révolutionnaire de Masses (CRM) et le Front Démocratique Salvadorien (FDS). Ces organisations regroupent sous des formes très diverses, des travailleurs, des étudiants, des paysans, des enseignants, des habitants de bidonvilles, etc. Le Président du FDR est Guillermo Ungo.

- le Front Farabundo Marti de Libération Nationale est la direction politico-militaire du processus. Il a été créé sur la base de :

- Les Forces Populaires de Libération Farabundo Marti, nées en 1970 et composées de communistes, d'ouvriers et de paysans et dont l'objectif est la guerre prolongée.

- Armée Révolutionnaire du Peuple (ERP), née en 1970, composée en majorité de chrétiens.

Forces Armées de la Résistance Nationale, créées en 1974.

- Parti Communiste Salvadorien né en 1930. IL cherche, jusqu'en 1977 à arriver au pouvoir par la voie électorale. Il s'intègre au combat en 1980.

Les forces populaires sont organisées des trois façons suivantes : a) l'armée, composée de combattants à plein temps. b) les unités de guerrilla : combattants réguliers, actions ponctuelles. c) la milice : structure d'autodéfense ouverte à tous.

Certaines zones sont administrées par les forces populaires et sont appelées zones libres. Elles sont administrées sur des principes de démocratie directe.

dignation. Même Monseigneur Aparicio, qui est pourtant un inconditionnel de l'oligarchie, a protesté. Aux Etats-Unis, l'opinion publique a été bouleversée par le images de massacre du Mont Carmelo où l'on tua à coups de « machete » 25 jeunes. Un caméraman de la TV américaine a pu filmer et montrer cela à ses compatriotes.

Notre lutte est déjà très longue et c'est la lutte d'un petit peuple contre la puissance la plus puissante de la terre. C'est David contre Goliath. Mais nous avons beaucoup progressé et le géant commence à avoir les mains liées. Nous finirons par le vaincre.

Propos recueillis par Eduardo Olivares.

LES PROPOSITIONS DU FMLN-FDR

C'était le 7 octobre dernier. Daniel Ortega, Coordinateur de la Junte de Reconstruction Nationale du Nicaragua, lit devant l'Assemblée Générale des Nations Unies, une déclaration des révolutionnaires salvadoriens contenant leurs propositions pour une solution politique de la crise de leur pays. A cette occasion, Guillermo Ungo, président du FDR, faisait partie de la délégation nicaraguayenne à l'Assemblée Générale. Voici les aspects les plus marquants de cette proposition : « Si aujourd'hui notre peuple, dirigé par ses organisations FMLN et FDR, est en lutte armée, c'est parce que les régimes d'oppression et de répression ont barré toutes les voies pacifiques au changement ... Notre guerre est donc une guerre juste et nécessaire pour construire la paix et rétablir l'égalité entre tous les salvadoriens. Cependant, nous désirons la paix et c'est pour l'obtenir que nous proposons une solution pacifique ...

LES CONDITIONS DES NEGOCIATIONS

1- Elles auront lieu entre des délégués nommés par le FMLN-FDR et des représentants de la Junte de Gouvernement.

2- Elles se dérouleront en présence de gouvernements qui, en qualité de témoins, contribuent à la résolution du conflit.

3- Elles devront avoir un caractère global.

4- Le peuple Salvadorien devra être totalement informé de leur déroulement.

5- Elles débiteront sans condition préalable d'aucune des deux parties.

LEUR CONTENU

A- Définition d'un nouvel ordre politique économique et juridique qui permette et incite à une pleine participation démocratique les divers secteurs et forces politiques, sociales et économiques, particulièrement celles qui ont été marginalisées. Les élections seront un élément important en tant que moyen de représentation et de participation du peuple.

B- La restructuration des forces armées sur la base des officiers et des soldats de l'armée actuelle qui ne sont pas responsables des crimes et de génocides et l'intégration des chefs et des soldats provenant du FMLN.

Nos fronts considèrent les élections comme un instrument valable et nécessaire d'expression de la volonté populaire si, et seulement si, existent les conditions et le climat qui permettent aux citoyens d'exprimer librement leur volonté. A l'heure actuelle au Salvador, le processus électoral ne remplit pas ces conditions puisque reste intact l'appareil répressif du régime qui assassine les dirigeants et les militants syndicaux et politiques, poursuit ses persécutions contre les secteurs progressistes de l'église et est responsable de l'élimination physique quotidienne de dizaines de citoyens ; de même le régime maintient en vigueur l'état de siège, la loi martiale, la censure de la presse et aggrave la guerre contre le peuple avec les armes et les conseillers envoyés par le gouvernement des USA.

La proposition se termine par cet appel :

« Au nom des morts, au nom des torturés, au nom des analphabètes, au nom des affamés, au nom des exploités, que cette initiative ne soit pas vaine, que triomphent une fois encore sur les forces obscurantistes, les forces de la raison et de l'amour, les forces de la paix ».



Centre hospitalier de Cayenne : une lutte ouverte.

Les syndicalistes demandent le renvoi de M. Jaccoulet, directeur du C.H. de Cayenne.

La négociation s'engagera qu'à deux conditions : que M. Jaccoulet mette fin à l'embauche de ses compatriotes en priorité au détriment des frères et sœurs guyanais, notamment la cessation des brimades classiques contre les défenseurs des travailleurs. Les membres du bureau syndical déclarent en dépit de leur situation bloquée pour devenir cadre aujourd'hui elle n'empêcherait pas de repousser tout acte démagogique venant de l'administration.

A propos de la création d'un troisième hôpital, il serait fictif, ils souhaitent la reconstruction d'une unité active du C.H. Au lendemain du 10 mai, M. Ralite, ministre de la Santé avait créé 20 emplois alors qu'il en faut 783, l'U.T.G. du C.H. de Cayenne réplique « c'est une régularisation de situation de certains emplois ».

Le Pouvoir annonce la création de 15 emplois pour 1982 a-t-il fait un examen particulier du C.H.

Déjà le précédent régime avait accordé des « crédits » fabuleux à la totalité des colons européens et leur versait d'importantes subventions en Guyane, par contre on peut comptabiliser les modiques sommes concédées aux petits gagne-pains.

Cette fois, le Pouvoir de Mitterrand décide d'assainir un système de prêts et de subventions. C'est pourquoi la SATEC serait remplacée prochainement par le SOFIDEG, société financière de la Guyane, -une façon de légitimer la remise d'un capital aux principes d'un vase communicant.

Si des socio-professionnels s'inquiètent d'une main-mise sur le changement de statut par d'indécrottables valets du Pouvoir lesquels souhaitent l'application d'une espèce de décentralisation dans le courant de 1982. M. Noviello, président de la chambre des métiers et artisans craint pour l'avenir de cette chambre, explique-t-il à Raymond Charlotte, il faudrait que les socio-professionnels deviennent des politiciens ...

R. Charlotte

Union des travailleurs Guyanais Réélection de Mr Radamonthe

M. Turenne Radamonthe a été réélu dans ses fonctions de secrétaire général lors du 4^e congrès à son siège Cayenne.

Ce congrès prévu initialement les 4, 5, 6 septembre 1981, finalement s'est déroulé les 24, 28, 29 novembre courant. Etaient présentes vingt-trois sections. Une grande fraction du bureau a été renouvelée.

On sait que les congressistes ont étudié la situation confuse du pays, notamment celle des femmes travailleuses.

L'U.T.G. réitère l'idée d'une certaine indépendance pour la Guyane, et elle réclame la création d'un parti ouvrier par voie de conséquence, un parti qui prend parti dans le système politique. Lors des mouvements sociaux de cette année, l'U.T.G. fut privée du soutien des auxiliaires du Pouvoir.

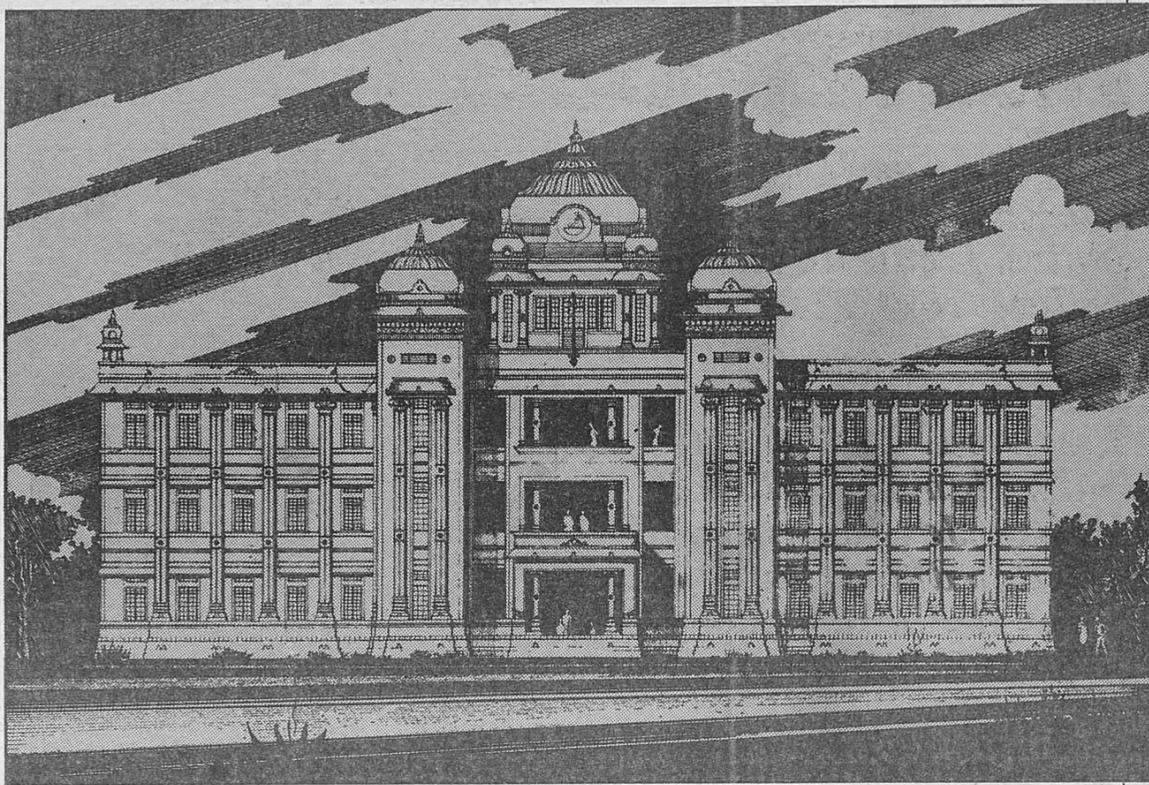
Les congressistes ont condamné l'aéropage d'élus, plus précisément, le secrétaire général Turenne Radamonthe a déclaré que le parti socialiste guyanais et élus dits de gauche « leur foutaient le coup de pied ».

R.C.

La destruction de la bibliothèque publique de Jaffna :

UN CRIME CULTUREL

Le Maire de Jaffna a lancé un appel à l'aide mondiale pour la reconstruction de la plus grande Bibliothèque de l'Asie du Sud-Est. Elle avait été brûlée et pillée en juin dernier. Il s'agit là de plus qu'un crime contre les Tamouls et contre l'humanité...



En juin dernier quand la ville de Jaffna avait été incendiée par les forces de l'ordre, la Bibliothèque Publique de Jaffna la plus grande de l'Asie du Sud-Est, avait été entièrement brûlée. L'armée et la police avaient agi dans l'intention (des informations le confirment) d'anéantir un des plus importants bâtiments historiques et centre culturel tamoul. Sa destruction a été la plus importante parmi celles commises au centre-ville de Jaffna en juin dernier. Les collections précieuses de 97.000 livres et de rares manuscrits furent transformés en cendres. Le feu n'a laissé que les murs noircis d'un bâtiment qui était le plus important monument historique d'architecture dravidienne dans le nord du Ceyland.

Rappelons qu'au Ceylan la communauté tamoule habitant le nord et l'est de l'île demande son indépendance et lutte pour un état séparé. Elle éprouve une discrimination sur tous les niveaux de la vie, dans l'éducation, l'emploi, la distribution des terres, le développement des régions, etc.

Les événements éclataient le 1er juin à l'occasion des élections pour les conseils régionaux de développement (District Development Councils) qui avaient lieu le 4 juin. Le gouvernement de Jeyawardene, dans un effort pour gagner des sièges dans le district de Jaffna, y avait envoyé tous ses ministres pour y faire le porte à porte (« canvassing ») de la campagne électorale. Y étaient envoyées d'impressionnantes forces armées sous prétexte de garantir la sécurité ; mais en fait (les événements l'ont prouvé) pour perturber les élections, intimider les électeurs tamouls et les dissuader de donner leurs voix au Tamil United Liberation Front, parti de l'opposition.

Un incident suffisait -un policier fut tué par balle- pour que la ville de Jaffna fût mise à feu. Furent incendiés l'ancien marché, de grands

magasins, nombreuses maisons, celle du député et celle de la centrale de T.U.L.F. ainsi que la bibliothèque et la presse de l'opposition, le journal du T.U.L.F.

Le quotidien « Eelanadu », seul journal publié en dehors de Colombo, fut incendié le lendemain et au moment même où il mettait sous presse l'information sur les destructions commises la veille. A partir du siège de ce journal, la police se dirigeait directement vers le Bibliothèque Publique de Jaffna arrosant d'essence les étagères de livres et y mettant le feu. Notons que l'inspecteur général de la police de Sri Lanka, le secrétaire du ministère de la défense ainsi que deux ministres



singhalais du cabinet se trouvaient à Jaffna au même moment. ET que la bibliothèque ne se trouve qu'à 300 mètres de la fameuse station centrale de police de Jaffna.

Le secrétaire de la mairie de Jaffna ayant appris que la bibliothèque brûlait avait donné l'ordre aux employés municipaux et aux pompiers d'éteindre le feu. Ils ont été em-

pêchés de le faire par la police. Le secrétaire de la mairie de Jaffna, M. K. Sivagnanam, a témoigné de ces faits, alors qu'il est fonctionnaire d'état.

Les tamouls ont donné priorité aux études et à l'éducation. La Bibliothèque Publique de Jaffna était un vrai centre culturel d'éducation, d'études et de recherche. Ouverte depuis 1959, elle s'est développée rapidement et a intégré de fameuses collections comme celles de Ananda K. Coomaraswamy et la bibliothèque Isaak Thambiah.

Elargie et modernisée elle était une bibliothèque moderne, ouverte au large public, procurant les salles et les services d'une bibliothèque

Le mouvement pour une bibliothèque publique libre dans la ville de Jaffna remonte au réveil du droit de vote universel (« Universal Franchise », 1931). Un an après l'indépendance (1848), Jaffna avait obtenu son statut municipal. Son premier maire, Sam A. Sabapathy, obtint l'accord du conseil municipal pour construire la bibliothèque. Le fameux architecte indien, Narasimha Rao, en a dessiné le plan en style dravidien.

Ce centre de culture tamoule devenu populaire et très fréquenté était visé par les forces de l'ordre. Et sa destruction voulue et préméditée fut un acte barbare d'assassinat culturel. Sur la plaque apposée à la bibliothèque était gravée la phrase : « Une bibliothèque est le fondement du Développement ». de cela, ne sont restés intacts, que les fondements du sous-sol.

Quand la délégation d'Amnesty International a visité les lieux le 18 novembre, elle a pu rencontrer le maire de Jaffna qui lui a parlé de l'aide financière qu'il faudrait pour la reconstruction de la bibliothèque. La délégation lui a fait la remarque : « quelle garantie avez-vous qu'elle ne brûlera pas à nouveau ? » Le maire a répondu : « Dès que nous aurons notre indépendance, nous pourrions protéger nos centres culturels et nos édifices matériels et spirituels ».

Le Maire de Jaffna, M. Raja Visuvanathan, a lancé un appel au monde entier pour l'aide à la reconstruction de la Bibliothèque et la réacquisition des livres. Les frais seront d'environ 13 millions (vers 3 600 000 Fr).

Krishnan

Pour toute information : l'Association des Tamouls de France, 10 rue des Martyrs, Paris 9^e

Pour tout versement : Jaffna Public Library Trust Fund Account : n° 2893, Bank of Ceylan, Jaffna

Haïti : fin de la grève de la faim.

LE PROBLEME DES BOAT-PEOPLE RESTE POSE.

« Je n'ai pas de nom, je ne cherche aucun titre de gloire, je suis un Haïtien en lutte contre la dictature qui, depuis près de 24 ans, ravage mon pays. Je suis l'un des 1.500.000 exilés qui réclament justice et liberté. Je suis le premier maillon d'une chaîne qui sera celle de la mort ou celle de la liberté ».



C'est en ces termes que le premier maillon de la chaîne commençait le mercredi 2 décembre une grève de la faim à l'Eglise St-Merry.

Appuyé par une fraction de l'opposition Haïtienne : le Colis, le gréviste revendiquait :

- La libération des prisonniers politiques en Haïti.

- Une intervention du gouvernement français auprès des Etats-Unis violateurs des Traités qui prévoient la libre circulation dans les eaux internationales : il faut que cessent les actes de pirateries du destroyer Hamilton chargé de donner la chasse aux boats-people Haïtiens qui fuient l'enfer Duvaliériste et dont les cadavres sont découverts par dizaines sur les côtes de Floride.

- La libre circulation des Haïtiens sur le territoire français

- La libération des boat-people enfermés dans les camps de concentration de Miami ou de Puerto Rico.

Ces revendications, qui visaient en partie à rompre le mur du silence qui entoure la réalité Haïtienne, n'ont fait que renforcer la fermeté du gouvernement Haïtien sur ces « sujets tabous ».

Au bout de 10 jours de grève, l'Ambassade Haïtienne rompait toute négociation avec les grévistes.

Le même jour, le second maillon de la chaîne entamait sa grève de la faim tandis que le premier cessait de boire de l'eau, ne se laissant ainsi que deux ou trois jours à vivre. Devant l'urgence de la situation, les conférences de presse se

multiplient et Antenne 2 consacre quelques minutes d'Antenne à ce problème : On y entend M. Estimé, ambassadeur d'Haïti à Paris nier les informations du Colis concernant la réalité des boat-people. Filmé en direct de l'Eglise St-Merry, le gréviste avait en effet dénoncé avec virulence-chiffres du Département de l'immigration américaine à l'appui - une situation qui ne valorisait en rien le régime duvaliériste et l'attitude du gouvernement américain à cet égard.

Le dialogue était rompu. Seules les conférences de presse poursuivaient la lutte en tentant d'informer, de faire couler de l'encre... Mais il n'en ressortait que de vagues informations qui ne pouvaient satisfaire ni les journalistes, ni les représentants d'Amnesty, ni ceux des Droits de l'Homme présents, qui pour agir efficacement avaient besoin d'informations et de déclarations rigoureuses et précises. Celles-ci restaient en effet souvent dans le vague, le contradictoire ou pire... l'Utopique. La vie d'un homme était en danger et les membres du Colis se laissaient encore ronger par le mal qui fractionne de plus en plus l'opposition Haïtienne : la division interne.

11ème jour de grève, 10heures du soir : après avoir reçu l'assurance du gouvernement français qu'il agirait en leur faveur, les grévistes cessent leur action.

Une impression de flou règne chez les journalistes et chez tous ceux qui ont suivi ce mouvement de près. La grève s'arrête sur une simple déclaration du gouvernement français dont le contenu et la véritable portée restent obscurs. Mais où sont passées les autres revendications ?

Tout le problème des boat-people Haïtiens reste posé car en ce moment même des centaines d'Haïtiens s'embarquent sur des bateaux de fortune cherchant une terre d'accueil et ne trouvant que le destroyer Hamilton, les camps de concentration de la Floride ou la mort.

D.P.

Les enfants au travail

Le Bureau international du Travail (B.I.T.) a communiqué récemment ses dernières estimations concernant le travail des enfants de par le monde. Selon lui, le nombre en est passé de 56 millions en 1976 à 75 Millions pour le moins aujourd'hui. Et 97 % de ces enfants au travail proviennent du Tiers-Monde.

Rappelons qu'actuellement l'âge minimum pour le travail des enfants est fixé à 15 ans par l'Organisation des Nations Unies (O.N.U.). Il est toutefois prévu pour les pays dont l'économie et les structures scolaires ne seraient pas assez développées, la possibilité de le ramener à 14 ans. Le chiffre de 75 millions avancé par le B.I.T. concerne les enfants âgés de huit à quinze ans. Le B.I.T. précise que cette évaluation se situe certainement très en-dessous de la réalité, en raison notamment de la difficulté à recenser le travail effectué par les enfants dans le cadre familial (parallèlement, ou même au lieu d'une scolarité normale), qui commence parfois dès l'âge de cinq ans en milieu rural. Par ailleurs, il est souvent difficile d'établir des statistiques pour nombre d'activités marginales et/ou illégales.

Le B.I.T. a divisé les divers types de travail effectués par ces enfants en cinq grandes catégories :

1 - « Les travaux domestiques » concernent surtout les enfants des villes : au Bangladesh, par exemple, les filles âgées de dix à douze ans passent plus de 38 heures par semaine à cette tâche.

2 - Dans cette catégorie entrent toutes les activités familiales non rémunérées. Il s'agit le plus souvent d'activités agricoles ou artisanales.

3 - « L'esclavage en paiement des dettes familiales »

Touche les enfants des zones où les paysans et ouvriers agricoles, endettés vis-à-vis des propriétaires terriens ou des usuriers, sont obligés de leur remettre en gage leurs enfants.

Ceux-ci sont alors mis au travail sans aucune rémunération. En Inde, par exemple, ce type d'esclavage échappe à toute statistique.

4 - « Le travail légalement salarié » permet de faire accomplir par des enfants des tâches difficiles ou dangereuses par des enfants, tout en les rémunérant moins que les adultes dont ils prennent la place. « Légalement salarié » pourrait aussi bien être remplacé par « sous-payé ».

5 - « Les activités marginales » regroupent les activités allant de la mendicité à la prostitution, en passant par les « petits métiers » (colportage, vendeur d'eau, etc).

« Les trottoirs de Manille » ont fait suffisamment parlé d'eux, ces derniers jours, pour qu'il ne soit pas nécessaire de parler longuement de la prostitution des enfants. Deux faits simplement : dans certains pays sud-américains, les prostituées les plus appréciées ont de 10 à 14 ans, et elles rapportent par mois dix fois plus que le salaire d'un ouvrier adulte ; à Bangkok, un magasin spécialisé vend plus de vingt mille enfants.



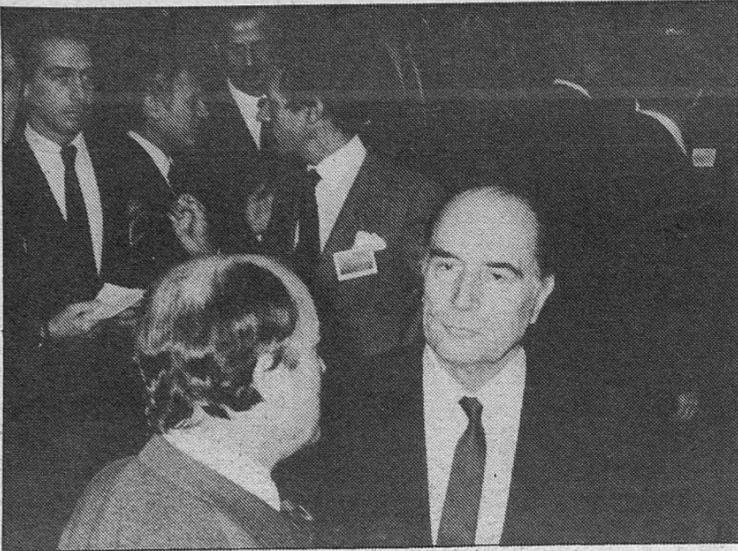
Les conséquences de ce travail des enfants sont aussi néfastes que nombreuses. Pour l'enfant lui-même, qui doit en plus de la malnutrition et souvent la maladie, supporter les effets de ce surmenage supplémentaire : si il est difficile d'en déterminer les conséquences psychologiques à long terme, il a été établi (par l'O.N.U.) « une différence moyenne de 4 centimètres de taille entre les petits qui ont travaillé avant l'âge de 14 ans et ceux qui ont travaillé après 18 ans ».

Conséquences néfastes pour la famille aussi, qui s'auto-détruit en étant complice ou forcée de faire travailler ses enfants : quel rôle peut-elle assumer auprès d'un gamin qui fournit parfois le quart (Inde) du revenu familial, et qui, adulte avant d'y avoir été préparé, ne finit par voir en elle qu'une charge ? Sur le plan de la société elle-même enfin, comment ne pas noter qu'exploitation des enfants et chômage des adultes vont le plus souvent de pair, pour des raisons évidentes de rentabilité.



Alors, que faire ? Le B.I.T. pense qu'il n'est pas possible de faire disparaître le travail des enfants par la simple promulgation de réglementations internationales, puis nationales : « Là où la pauvreté règne, en dépit des meilleurs efforts des gouvernements, les enfants doivent travailler ». En d'autres termes, il est impossible de supprimer cette exploitation tant que les conditions économiques et sociales des pays concernés le rendront nécessaire à la survie de la communauté. On pourrait bien sûr d'abord abattre les profiteurs qui en tirent des bénéfices énormes ; mais, ils seraient vite remplacés par d'autres. Ce n'est pas par hasard que les enfants au travail sont presque tous du Tiers-Monde : il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas changé les modes de production et de distribution qui sont issus de la division internationale du travail actuel, et qui rendent leur existence indispensable.

Antitrust



Mitterrand à Lisbonne :

SOUTIEN A LA DEMOCRATIE

La principale signification de la visite que le président François Mitterrand a fait les 11 et 12 derniers à Lisbonne semble être un soutien au régime démocratique instauré après la Révolution des œillets, bien qu'une partie des entretiens avec le président de la République, le Général Eanes, n'ait pas été divulguée.

François Mitterrand s'est rendu à Lisbonne accompagné des ministres Claude Cheysson, André Chandernagor, et de Ivette Roudy, sur invitation du président Eanes, et les grands thèmes des entretiens ont été les relations bilatérales, l'entrée au Portugal dans le Marché Commun et les rapports Nord-Sud et Est-Ouest.

Certains observateurs voyaient dans cette visite un rapprochement politique entre les deux pays, motivé par des opportunités stratégiques. La France s'apprêterait à jouer un rôle dans les pays africains de langue portugaise et compterait pour cela avec la collaboration du Portugal.

Parmi ces pays, l'Angola et la Mozambique, d'un côté, vivent dans une insécurité constante provoquée par les raids et le soutien aux opposants des forces Sud-Africaines. D'un autre côté, ces jeunes pays cherchent des modalités de développement, et peut-être à se libérer de la lourde emprise des soviétiques et des cubains.

Cette situation serait propice à la création d'un type de collaboration triangulaire (Paris-Lisbonne-Afrique), dans la base du respect des intérêts de tous les peuples, que Lisbonne, manquant de fond et de technologie, ambitionne particulièrement. Cependant, M. Mitterrand a déclaré à ce propos qu'il n'y avait pas engagement mutuel.

M. Mitterrand aurait rassuré les portugais sur son soutien à l'entrée du pays dans la CEE avant et séparemment de celle de l'Espagne, dont le dossier est le plus chargé. Mais il n'a accepté aucun compromis sur la date (les portugais demandent début 1984), ni sur les conditions. Les autorités portugaises se battent pour que ces importantes exportations de textile vers la CEE ne soient pas limitées par des contingentements, en se basant sur le fait qu'ils seraient contraignants au traité de Rome.

Les dépêches des agences de presse font aussi savoir que Mitterrand aurait donné d'autres assurances aux gouvernants portugais en ce qui concerne l'immigration, notamment la non op-

position du gouvernement Mauroy au libre transfert de devises des travailleurs portugais, ce qui, préoccupait les autorités de Lisbonne... Une dizaine de jours auparavant, M. Autain, secrétaire d'état français à l'immigration, s'était déplacé aux bords du Tage, dans le cadre des réunions de la Commission franco-portugaise chargée de revoir les accords de l'émigration tous les deux ans. Toutefois, cette commission est loin de donner suite aux revendications des travailleurs portugais émigrés contenues dans un cahier revendicatif, bien que pour la première fois, à travers des structures du Conseil des communautés, des représentants de la Communauté portugaise aient participé à ses travaux. Les actuelles autorités gouvernementales portugaises voient plus d'intérêt à utiliser les émigrés comme monnaie de négociation des grandes options stratégiques qu'à défendre leurs droits et intérêts en tant que victimes de la division internationale du travail, en tant que population condamnée à la pénible situation d'un violent dépaysement. Ces longues négociations diplomatiques finissent généralement par l'accord dans la création de quelques postes d'enseignement de la langue d'origine, dont la moitié à peine devient effective.

Rien n'est changé sur la Terre. Aujourd'hui comme hier, plutôt que de mettre leurs efforts à améliorer les conditions de vie de tous les jours des plus défavorisés, les gouvernants optent pour les discussions abstraites autour de grands axes et des buts stratégiques, d'un jour à l'autre mis à l'écart. Il reste à espérer que la visite du président Mitterrand au Portugal, malgré les soupçons de Mario Soares de ne servir qu'à fortifier la position du général Eanes, ait concrétisé un minimum de positions capables de convaincre le centre-droite actuellement à la tête du pouvoir de l'isolement qui l'entoure quant à sa politique atlantiste et monétaire, copiée de Reagan et de Thatcher.

La gerbe déposée par François Mitterrand sur le tombeau du poète Camões est un geste culturel qui paraît caractériser sa démarche et nous a laissé l'espoir d'une capacité de dépassement du politique.]

Aujourd'hui que l'immigration s'est stabilisée, plus que jamais, elle a besoin d'une compréhension en profondeur de ses problèmes en tant que minorités ethniques et culturelles.

D. Lacerda

Marathon Nord-Sud à l'Onu

LE SECRETARIAT GENERAL REVIENT AU TIERS-MONDE

C'est par des acclamations, que le projet de résolution nommant M. Javier Perez Secrétaire Général de l'ONU a été approuvé mardi 15 décembre par l'Assemblée Générale des Nations Unies. M. Ismat Kittani président de l'Assemblée, lui a fait prêter serment en présence des présidents du Conseil de Sécurité qui étaient venus former une haie d'honneur devant la tribune.

Il aura fallu un mois et demi et une vingtaine de tours de scrutins pour que le Conseil de Sécurité des Nations Unies trouve un successeur au secrétaire général actuel. Après les candidatures malheureuses de M. K. Waldheim, dont le mandat expire à la fin de l'Année, et de M. S.A. Salim, ministre tanzanien des Affaires étrangères (cf SF n° 38 et 40), c'est finalement le péruvien Javier Perez de Cuellar qui a été choisi.

Devant la volonté inexorable de la Chine et des Etats-Unis de ne pas retirer le veto qu'ils leur opposaient, M. K. Waldheim (dont d'aucuns disent qu'un troisième mandat lui aurait permis de se présenter ensuite aux élections présidentielles autrichiennes en bonne position) et M. S.A. Salim

fonds des Nations Unies pour les activités en matière de population), M. Radha Krishna Ramphul (représentant permanent de l'Ile Maurice à l'ONU), M. Carlos Juio Arosmena-Monroy (ancien président de l'Equateur) et M. Santiago Quijano-Caballero (colombien, ancien directeur de l'office des affaires inter-agences du bureau des Nations-Unies à Genève).

Le 11 décembre, M. Olara Otunnu (le président du Conseil de Sécurité), qui avait annoncé son intention ferme de régler la succession de M. K. Waldheim le plus rapidement possible, faisait habilement procéder à un « vote blanc », ce qui permettait de définir les chances réelles de chacun des candidats sans courir le risque d'un

ambassadeur de son pays à Paris, à Londres, à Brasilia, en Bolivie, en Suisse et enfin en U.R.S.S. (où il fut le premier ambassadeur péruvien). En 1971, il devint le représentant permanent du Pérou à l'ONU.

Il y présida le Conseil de Sécurité (2 fois), le Groupe latino-américain ainsi que le Groupe des 77 (pays en développement).

Enfin, (après avoir été d'octobre 1975 à décembre 1979, le représentant spécial de M. K. Waldheim à Chypre), il fut sous-secrétaire général des Nations-Unies pour les affaires de politique spéciale, et eut notamment, alors à s'occuper de tentatives de médiation après l'intervention soviétique en Afghanistan.

Tout le monde semble satisfait de l'élection de ce latino-américain au secrétariat général. Les pays du Tiers-Monde d'abord : il est le second secrétaire général à venir du Tiers-Monde (seul avant lui le birman U Thant avait accédé à ce poste), et il a clairement, après son élection, affirmé qu'il « prêterait une attention spéciale aux intérêts du Tiers-Monde ». Mais les grandes puissances ne sont pas mécontentes non plus : la Chine et les U.S.A. ont réussi chacun à éliminer le candidat leur déplaisant ; l'U.R.S.S. aurait sans doute préféré conserver le secrétaire actuel, mais elle a réussi à ne pas opposer son veto à un candidat du Tiers-Monde comme le voulait la Chine (*Sans Frontière* n° 40), et au bout du compte, le nouveau secrétaire général n'est-il pas un collaborateur proche de l'ancien, et dont on peut attendre la même ligne politique générale ? Bien qu'appartenant au Tiers-Monde, M. J.P. de Cuellar montrera sans doute dans l'exercice de sa tâche toute la prudence et la modération d'un diplomate formé à l'école occidentale.

Jibé

Va-t-il suivre la même ligne que Waldheim ?

(qui était le candidat officiel de l'Organisation de l'Unité Africaine et du Mouvement des non-alignés) avaient retiré leur candidature, respectivement le 3 et le 8 décembre. Tout en disant qu'ils restaient « disponibles » le cas échéant, ils faisaient ainsi un geste destiné à débloquer la situation.

Dès le 8 au soir, cinq autres candidats se sont fait connaître : M. Ortiz de Rosas (ambassadeur d'Argentine à Londres), M. Sadruddin Agha Khan (ancien haut-commissaire aux réfugiés), M. Jorge Illueca (ministre des Affaires étrangères de Panama), M. Javier Perrez de Cuellar (ancien sous-secrétaire général des Nations-Unies pour les affaires de politique spéciale) et M. Shridath Rampal (guyanais, secrétaire général du Commonwealth). Le 9 décembre, quatre nouvelles candidatures étaient déposées : M. Rafael Salas (philippin, directeur exécutif du

autre échec. A l'issue de ce vote fictif, (et du retrait de MM. R.K. Ramphul et J. Illueca), il apparut que deux candidats seulement (le prince Sadruddin Agha Khan et M.J.P. de Cuellar) pouvaient recueillir le nombre de voix nécessaire, et qu'un seul d'entre eux (le péruvien) ne se heurtait à aucun veto. On procédait alors au vote officiel, et dès le premier tour, M. Javier Perez Cuellar était désigné par le Conseil de Sécurité à l'unanimité moins une abstention (celle de l'U.R.S.S.).

M. J.P. de Cuellar sera donc pour cinq ans, à partir du 1er janvier 1982, le secrétaire général des Nations-Unies.

C'est déjà un « habitué de la maison ». Jurisconsulte en droit international de renommée mondiale, diplomate de carrière, M. J.P. de Cuellar a commencé sa carrière au Ministère des Affaires étrangères à Lima, avant d'être

Coupe d'Afrique des Clubs Champions.

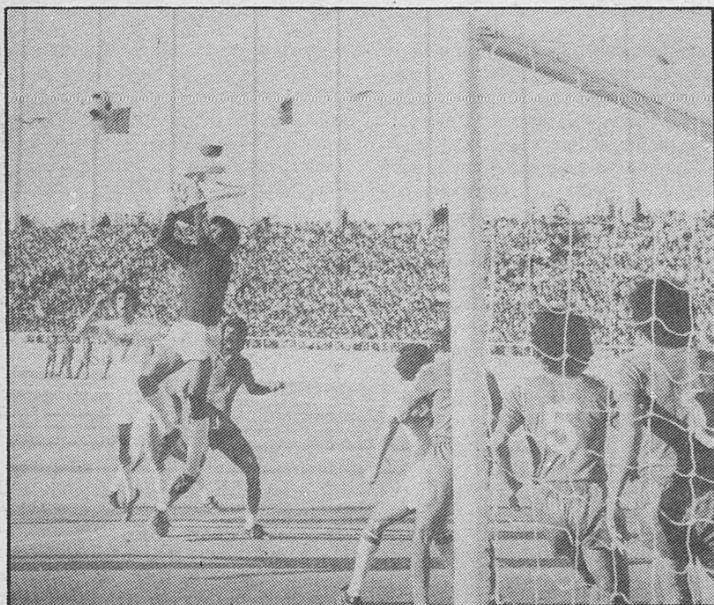
LA J.E.T. REMPORTE LA COUPE

Dimanche dernier à Kinshasa, la J.E. Tizi-Ouzou retrouvait l'A.S. Vita Club pour le compte du match retour de la finale de la Coupe d'Afrique des Clubs Champions. Malgré le résultat du match aller, qui a eu lieu à Tizi-Ouzou et qui a vu le Club local l'emporter sur un score sans appel de quatre buts à zéro, les supporters Zaïrois gardaient toujours l'espoir de voir leur équipe l'emporter.

A Tizi-Ouzou, rappelons-le, la J.E.T. a dominé le match de bout en bout, devant 40 000 supporters enthousiastes. Deux fois par Bahqbouh à la 18^e et à la 40^e minute en première mi-temps et deux autres fois dans la seconde mi-temps par Belahcène 54^e minute et Larbès 60^e minute, la J.E.T. a trouvé le chemin des filets. Pratiquant un jeu très collectif et une occupation rationnelle du

voulaient répondre aux vœux du public a eu finalement l'effet contraire... ».

Preuve que ces leçons ont été bien assimilées, la J.E.T. aurait pu marquer d'autres buts à Tizi-Ouzou si ses joueurs avaient continué le pressing, mais la prudence les a conduits à tempérer leurs élans et à se contenter de quatre buts d'avance.



terrain, les joueurs algériens, d'où ont émergés quelques individualités comme Fergani, Bahbouh et le jeune Adhigh qui fut la grande révélation, ont fait preuve d'une grande maîtrise du jeu, signe de leur progression et de leur maturité. Il y a quatre ans de cela, en 1978, les deux équipes s'étaient déjà rencontrées dans le cadre de cette compétition africaine. Menant trois buts à zéro, l'équipe algérienne avait encaissé deux buts à la fin du match et ruinait ainsi ses chances de succès. Au retour, malgré tous leurs efforts, les joueurs de Khalef, cueillis à froid par un but dès le début du match, ne purent renverser la situation.

De ce match, les responsables de l'équipe de la J.E.T. ont tiré de nombreux enseignements. Commentant la défaite de 1978, Khalef dans une interview à El Moudjahid déclarait que « le manque d'expérience, à ce niveau de compétition, a été certain et a pesé lourd dans la balance. Des erreurs, il y en eut aussi, comme le fait par exemple de vouloir encore marquer des buts supplémentaires alors qu'à trois à zéro on devait surtout jouer le résultat en gelant le jeu. L'enthousiasme des joueurs qui

Si près du sacre, la J.E.T. débarquait à Kinshasa comme si le résultat du match aller n'était pas en soi suffisant et que de nouveau, il fallait repartir à zéro. Pour cela, l'équipe algérienne a suivi une préparation minutieuse pour être prête le jour du match, d'autant plus que les responsables de l'A.S. Vita Club annonçaient un grand sursaut de leur équipe, ce que les médias ont repris avec force et insistance. Après un séjour en Belgique où ils ont effectué une préparation intense, et disputé quelques matchs tests, les Dauphins noirs allaient-ils confirmer les déclarations optimistes de leurs dirigeants ?

Le stade du 20 mai de Kinshasa était archi-comble au moment où les deux équipes firent leur apparition sur le terrain. Encouragée par ses nombreux supporters, on s'attendait à un pressing de l'A.S. Vita sur l'équipe de la J.E.T. qui s'était justement préparée à cette situation. Et à la surprise générale on s'aperçut très vite que l'équipe zaïroise n'était pas dans son jour pour remplir une telle tâche et menacer sérieusement le gardien de but adverse Amara.

Les premières actions de l'équipe locale ne furent qu'un feu de paille. Rapidement, les joueurs algériens sont arrivés à calmer les débats pour ensuite dominer le jeu grâce à leur expérience tactique et technique. Le match était loin de passionner la foule, il fut juste moyen et sombra par moments dans la monotonie. Devant des joueurs de Vita-Club, brouillons et incapables d'inquiéter ou de porter le danger d'une façon constante dans la défense de Tizi-Ouzou, les joueurs de cette dernière s'assuraient le monopole du ballon quand ils le pouvaient ou opéraient par contre attaques dont certaines ont failli faire mouche comme à la 34^e minute, sur une tête d'Aouïs, ou encore à la 44^e minute sur une action de l'attaque algérienne.

Dès la reprise de la seconde mi-temps, la J.E.T. assomma complètement son adversaire qui il faut le dire, n'y croyait plus. On jouait depuis 3 minutes que Belahcène marquait pour l'équipe de Tizi-Ouzou à la grande stupeur des supporters locaux qui à vrai dire redoutaient cette éventualité.

A 5 buts à zéro, le sort de cette finale était définitivement scellé, il restait celui du match. Dans la monotonie qui régnait dans le stade, les deux équipes jusqu'au coup de sifflet final ont tenté quelques actions de buts mais sans succès. Pour la J.E.T. à la 62^e minute sur action de JAouïs mais Tabilundi sauvait et pour l'A.S. Vita club à la 60^e minute, à la 61^e mn et surtout à la 75^e mn quand une balle de N'Goma filait le long du but d'Amara mais aucun attaquant zaïrois n'était là pour la reprendre.

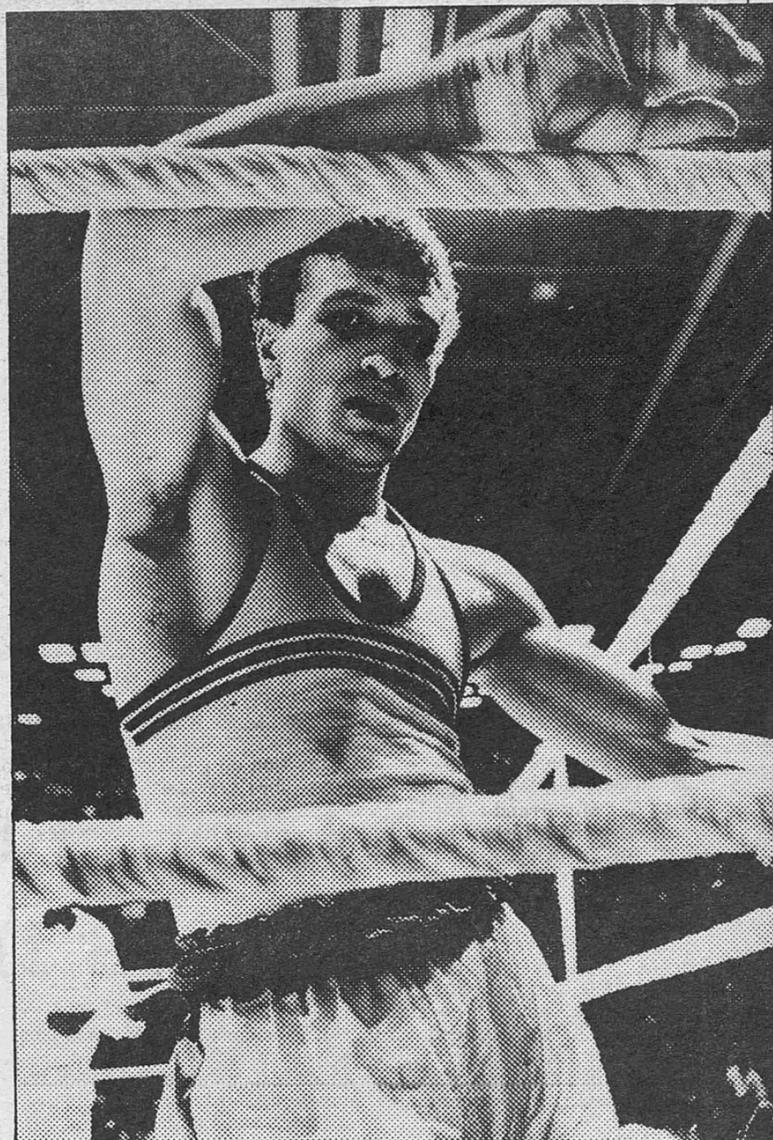
Ainsi, le trio d'arbitres sénégalais sifflait la fin du match sur le score inchangé d'un but à zéro, qui a permis à la J.E.T. de confirmer le résultat du match aller et remporter pour la première fois de sa jeune carrière, le trophée le plus convoité par les clubs africains. Quant à l'A.S. Vita Club, qui est loin de rappeler l'équipe de 1978, au sein de laquelle évoluaient le grand ailier gauche Maygenga et l'intraitable Nobilo pour ne citer que ceux-là, il faut dire que l'essentiel de ses joueurs sont jeunes et certains portent pour la première année le maillot de cette équipe.

Ali Haddad

Brasil...

Nette victoire dans la coupe intercontinentale des clubs champions du Flamengo (Brésil) sur Liverpool (Angleterre) par 3-0.*

Flamenco a tout gagné cette année : le championnat de Rio, la coupe Libertadores, et le titre mondial des clubs. Une belle saison pour ZICO, et ses camarades, sans oublier que le Brésil est qualifié pour la phase finale du Mondial 1982 en Espagne et qu'il risque d'y faire un malheur. Est-ce le grand réveil du football brésilien qui sommeillait depuis Mexico en... 1970.



HAMANI «MAZAL»

Faire taire ses détracteurs, et rassurer ses supporters, telle était la devise de Loucif Hamani avant de pénétrer sur le ring de la porte de Pantin ce lundi 14 décembre.

En effet, dix-huit mois après sa dernière apparition, Hamani a réussi un convaincant come-back, en battant largement aux poings l'Américain O'Dell Léonard.

A 32 ans, Loucif reste un athlète remarquable et un boxeur d'une adresse diabolique, se jouant de Léonard, le renvoyant souvent au rôle de punching-ball. Pourtant l'Américain n'était pas le premier venu, puisqu'il a épinglé à son palmarès des poids moyens de niveau mondial. Léonard n'avait pas effectué le déplacement pour jouer les seconds rôles et servir de sparring-partner. Avec sa carrure impressionnante, ses crochets courts des deux mains, dont un du gauche à la première reprise qui fit vaciller Hamani, l'américain voulait démontrer qu'il pouvait faire très mal. Mais Hamani entama dès le début de la rencontre, un véritable festival d'esquives, de frappe, de feintes et de déplacements qui firent hurler de joie les deux mille spectateurs présents.

Mais au fil des rounds, l'allure endiablée jusque là ralentit. Hamani ne pouvait certes plus maintenir le rythme imposé au début de match, pourtant le plus clairvoyant et le plus précis pour frapper. Mais il restait toujours à la

merci d'un contre de l'américain, et sa fragilité légendaire aurait pu ressurgir. Témoin ce huitième round, où Léonard lança un crochet meurtrier, et se retrouva ventre à terre après une esquive de l'algérien.

Devant ce robot de la boxe qu'est Léonard, Loucif en a profité pour faire étalage de ses prouesses techniques, faire admirer ses gestes nobles et son style altier que le public connaisseur applaudissait.

Domage que Hamani ne soit pas un puncheur car personne hier soir n'aurait donné cher de Léonard tant il se fit malmener. Durant les deux dernières reprises de la rencontre, l'américain fut submergé de coups, et c'est au bord du naufrage qu'il accueillit le son du gong final.

Ce succès de Loucif ne souffrait donc d'aucune discussion. Il fut même total et superbe, Hamani s'adjuant pratiquement tous les rounds.

Hier, nous avons retrouvé le boxeur talentueux de jadis. Il ne nous reste plus qu'à patienter afin de le revoir au plus tôt, tant Loucif a réévalué le noble art et refait provision d'estime.

Un tel régal, le public en redemande.

Hocine



vus par Peira Cava

« La chèvre »

De Francis Veber avec Pierre Richard et Gérard Depardieu.

Voilà un bon film. Un spectacle divertissant ou l'on pardonne volontiers au metteur en scène de nous avoir collé cobra et chimpanzé au Mexique, et nous préférons penser que ces deux bestioles s'étaient échappées du zoo voisin.

On lui pardonne également d'avoir tourné son film à l'envers, j'entends chronologiquement, ce qui nous permet de voir ses deux comédiens halés comme pas deux (c'est le cas de ne pas le dire) au départ de Paris, et blanc comme des cachets d'aspirine sous le cagnard mexicain.

Ceci dit, Pierre Richard et Gérard Depardieu, contrairement à leur habitude, n'en font pas trop, et sonnent juste. Ils se donnent même gentiment la réplique dans une atmosphère détendue et bon enfant.

L'idée générale est originale quoique vieille comme le monde, et peut se résumer par le principe de physique qu'à même cause on obtient les mêmes effets : une fada à qui toutes les catastrophes arrivent ayant disparue, elle ne peut être retrouvée que par son homologue aussi fada et aussi malchanceux qu'elle. D'où le titre du film.

Mais de nos jours ce titre risque d'être mal compris, ne serait-ce que par le fait que cet usage est entrain de tomber en désuétude ; en effet on attache de moins en moins de chèvres à des piquets afin de tirer sur les lions ou autres grosses bêtes venant pour les manger. Les derniers utilisateurs de chèvres à des fins non conventionnelles resteront ces légionnaires qui leur mettaient des bas noirs, mais c'est là une autre histoire.

Pour en revenir à notre film, je dirai que l'intrigue est fort bien menée et pense que c'est là un excellent spectacle pour vos enfants en cette fin d'année à condition, bien sûr, qu'ils l'aient mérité, à savoir qu'ils ne vous aient pas fait chevrer.

« La soupe aux choux »

De Jean Girault avec Louis de Funès, Jean Carmet, et Jacques Villeret.

Pitoyable.



Sembene Ousmane : Je ne vais pas provoquer l'arrivée du socialisme en faisant des films.



Trois continents pour le Festival de Nantes.

Les cinéastes du Tiers-Monde, griots modernes

Le cinéma du Tiers-Monde existe-t-il ? A l'évidence, les films présentés à cette 3^e édition du Festival des Trois Continents, à Nantes, démontrent, s'il en était besoin, la diversité, la disparité des cinémas du Tiers-Monde.

Quel dénominateur commun, entre le cinéma africain, en pleine genèse, et une certaine production asiatique qui cherche sa mutation vers des formes moins racoleuses que la production ambiante, qui ne vise que l'amusement et les profits ? Si le cinéma vietnamien est encore en plein réalisme socialiste, tout entier tourné vers son rôle d'« éducation », quoi de commun avec la situation aux Philippines, submergées par les rebuts d'Hollywood et des Kung-fu chinois, la production intérieure ne laissant que peu de place aux films d'auteurs voulant échapper au mélo grand spectacle ? A l'heure où la télévision française vient de passer « les trottoirs de Manille », reportage sur la prostitution des enfants, le réalisateur Philippin Lino Brocka, présente au Festival des Trois Continents, souligne l'importance de telles images : « Un tel sujet ne pouvait pas être traité par un réalisateur local, philippin. La Censure interdit tout ce qui est susceptible de ternir l'image des Philippines qui se doit d'être idyllique... ces images appartiennent à ce que j'aime au cinéma, les films qui dérangent, qui posent des questions sur l'économie, et la pauvreté. Le rôle du cinéma n'est pas uniquement de distraire, de faire oublier le présent, de boucher les yeux, il faut qu'il éveille, questionne, témoigne, dans un style à la portée de tous. Et pour cela, il est nécessaire de rompre résolument avec la tradition de la comédie hollywoodienne ».

Pour rejoindre un public populaire, tout en tentant de délivrer un message moins rassurant, Lino Brocka est obligé de ruser : pour parler, dans son film « Bona » du fanatisme religieux et de l'amour-passion au coeur des bidonvilles, il utilise le

nom, la présence de l'actrice la plus prestigieuse du cinéma philippin, Nora Aunor. Mais il reconnaît qu'à cause des conditions de production, il est très difficile, si ce n'est impossible de faire un bon film aux Philippines : l'industrie cinématographique est la plus taxée du monde, alors que les prix d'entrée aux salles y sont les plus bas. La concurrence étrangère handicape durement les films locaux, alors que la censure dirigée par les militaires du Président Marcos s'exerce sélectivement : les idées subversives sont toujours sévèrement censurées mais le sexe et la violence ne sont condamnés que pour les films locaux. Deux poids deux mesures, épargnant les films chinois et américains. Enfin l'attitude des professionnels du 7^e art encourage la facilité : pas de risque, la demande du marché est le seul critère ; alors pourquoi s'embarasser d'intentions culturelles, voire plitiques ? Le film

les copies sont ainsi usées jusqu'à être rendues inutilisables, sans qu'aucune mémoire ne soit jamais gardée.

La mémoire, c'est pourtant une des taches du cinéma. C'est cette mémoire que le réalisateur sénégalais, Ousmane Sembene essaie de restituer, de l'occupation coloniale au néo-colonialisme, du rêve de la métropole aux angoisses des bourgeoisies locales. Même si l'oeuvre d'Ousmane Sembene hésite parfois, entre la copie des formes occidentales et un prolongement de la tradition orale, véritable « oralité filmée », cette rétrospective présentée par le Festival mérite qu'on s'y arrête : le cinéaste africain est-il ce griot moderne, continuité du conteur traditionnel ? Pour l'oeil occidental, l'image est alors presque de trop, redite du discours. Mais, le rythme d'une narration, n'est-ce pas ce tempo calqué sur le matraquage des médias, radio, télé, publicité et

c'est important que les films ne fournissent pas la confortable sensation de faire la révolution par procuration. Je conçois mes films comme des introductions à un univers que nous pouvons transformer ».

Propos qui rejoint le travail du réalisateur palestinien Michel Kleifi, auteur de « la mémoire fertile ». Un film d'une émotion grave sur la Palestine occupée, restitué au travers de deux femmes toute la sensibilité d'un peuple, ses doutes comme ses espoirs. La contradiction y est aussi présente, au coeur même du quotidien : l'oppression subie par les palestiniens existe aussi à l'encontre de leurs propres femmes. Ni manichéisme, ni facilité, « La mémoire fertile » est tout à la fois document, chronique de la quotidienneté et plaidoyer pour la liberté. L'image interview le geste quotidien, la main qui brasse les pois chiches, le regard usé et lucide. Michel Khleifi parle avec simplicité de l'oppression quotidienne et pour la première fois un film sur la Palestine montre des femmes pendant 100 minutes. « Ce film, explique le réalisateur, je l'ai fait pour que la condition de la femme palestinienne sous l'occupation soit mise en relief aussi bien comme mémoire que comme relation au présent. J'ai voulu essayer d'habituer les gens à s'intéresser aux palestiniens autrement qu'à travers les bombes et la lutte armée, secrète ». Le film a été vu en Israël, c'est d'ailleurs la seule fois où la projection a été rentable, mais il a aussi été acheté par l'OLP et présenté avec succès dans des pays arabes (Primé au Festival de Carthage).

Ce cinéma, acte d'amour autant que traduction de la richesse, la complexité, voire des contradictions d'un peuple, ouvre peut-être la voie à une autre manière de regarder le Tiers-Monde : ni curiosité pour un exotisme banalisé, en mal de pittoresque et de couleur locale, ni cette condescendance des nantis, bonne conscience du regard contenti.

Nicolas de la Casinière

Une autre façon de regarder : sans exotisme, sans condescendance

est avant tout un bien de consommation de masse (près de 2000 films produits chaque année en Asie, plus que le reste de la production mondiale réunie). Le cinéma, s'interroge un réalisateur vietnamien, peut-il devenir « un aliment de l'esprit » ?

Cette attitude générale par rapport au cinéma, pose aussi le problème de la préservation du patrimoine, même pour les films récents. Dans le Sud Est asiatique, si des laboratoires et certaines maisons de production conservent des copies, c'est très partiel et uniquement pour vendre aux stations de télévision. Le plus souvent les négatifs sont détruits et beaucoup de films sont maintenant disparus. Le Cinéma y est une valeur d'usage, instantanée, éphémère. L'indice d'intérêt c'est la classement au Box Office. Les plus passés n'ont pas d'importance puisqu'ils ont déjà joué leur rôle. Et

plus largement le mode de vie productiviste. Il faut juger d'une autre manière, reconnaître dans l'usage du temps une réalité de la parole, orale ou cinématographique. Comment en effet, juger de formes de communication sans parler des conditions de production « On mégote », dit Ousmane Sembene, on dépense 5 fois moins en Afrique qu'en Europe, 10 fois moins qu'aux Etats-Unis. Quand le tournage se fait à Dakar et que les rush sont visionnés à Paris, impossible de retourner prendre un plan qui manque, un coucher de soleil ou une scène à reprendre (...): il existe une nouvelle culture dans les capitales africaines, synthèse de la culture classique, traditionnelle et celle véhiculée par les médias modernes. Ça, c'est la réalité présente de l'Afrique... De toutes manières, je ne vais pas provoquer l'arrivée du Socialisme en faisant des films,

« Francisca »

Du cinéma portugais de qualité



Il n'est pas fréquent de rencontrer du cinéma portugais sur les scènes françaises. Manuel de Oliveira, réalisateur de « Francisca » (en exhibition à l'Olympic et Action-République) a toutefois vaincu les préjugés français envers le cinéma des pays moins développés, ayant déjà bénéficié d'une enthousiaste réception à Cannes lors de la présentation de cette oeuvre romantique, inspirée d'une histoire vraie vécue en 1850. Oliveira a en effet la côte haute en France par la qualité de son travail

« Francisca » a été conçu à partir du roman « Fanny Owen » de Agustina Bessa Luis. Cette grande romancière contemporaine, au et ses préoccupations de recherche esthétique, dernièrement tournées vers la reconstitution historique (« amour de Perdicion ») et l'illustration d'histoires d'amour fou, impossible ou pervers.

même goût aristocratique, a recréé une passion triangulaire vécue par un autre écrivain renommé, Camilo Castelo Branco. Des amours contrariés qui se transmutent en

pensées et dégénèrent en égoïsme et cynisme. Au-delà de la trame amoureuse, ce n'est pas la moindre réussite que la reconstitution de l'atmosphère où l'écrivain romantique se produit. Cela avec les références précises des lieux et des manières de la haute société portugaise de l'époque semble nous apporter plus d'éléments à notre identification, dirions-nous, que le comportement intellectuel, cynique des héros.

Ce repli dans la cérébralité perverse de toute une jeunesse serait entraîné par l'échec des mouvements révolutionnaires du début des années 20, nous averti une légende. Cette référence sociale nous conduit inévitablement au parallélisme historique -les portugais vivent aujourd'hui une autre période post-révolutionnaire. Le détour annulé, en tant que portrait de la société actuelle, le témoignage est percutant. La stylisation extrême de la représentation, le placement de la scène face au spectateur et d'autres éléments du style de M. de Oliveira déchargent le film de l'illusion de réalité, mais apportent à chaque plan un pouvoir insoupçonnable de communication. Film beau, extrêmement froid qui fait appel à la réflexion.

D. Lacerda



Documentaires Antillais : Des qualités appréciées...

Voici quelques temps avait lieu une journée nationale antillaise qui fut pour beaucoup l'occasion de se rencontrer dans une atmosphère de fête et aussi de débattre des problèmes inhérents à la communauté. L'après midi fut consacré en partie à la projection de plusieurs films. Daniel Boukman nous donne ici ces impressions sur deux d'entre eux. Le cinéma antillais s'il est timide est surtout inconnu du public, comme mis dans l'ombre. Les spectateurs présents ce jour là en avaient conscience, puisque à la fin de la projection, un projet de ciné-club dans le 12ème arrondissement prenait naissance.

K arudera Papillon Caraïbe (!!!) ; ce documentaire d'une durée de 25 minutes (16, couleur) donne surtout à voir une GUADELOUPE aux paysages bien léchés en une suite de cartes postales ayant comme résultat final d'occulter les problèmes fondamentaux de ce « département colonial » français. Et pourtant les occasions d'aborder sérieusement voire d'esquisser ces derniers étaient offertes puisque ce film traite (ou plutôt cherche à faire croire qu'il traite) de l'agriculture, de l'énergie, des traditions culturelles et même de l'histoire guadeloupéennes. Mais tout cela est montré de telle façon que l'image et le son fonctionnent comme autant de caches travestissant les réalités essentielles. Rien en effet, lors du panorama historique, sur les luttes des esclaves d'autrefois ; rien sur la structure coloniale de l'économie, en particulier, sur l'envahissement du marché local par les produits étrangers (de France et de la CEE) ni sur la stagnation qui en découle, de la production guadeloupéenne ; silence absolu sur le chômage et sur l'émigration des forces vives vers la « métropole »... Quant aux mouvements sociaux et politiques actuels (le film vient pourtant d'être réalisé) et la montée du nationalisme, ils n'ont, au vue de ce documentaire, jamais existé. Par contre, tout est audio-visuellement combiné pour illusionner et présenter aux spectateurs une île en pleine santé économique, une terre paradisiaque où il fait bon vivre...

Il est d'ailleurs symptomatique que le commentaire sous-tendant les images, ait été conçu et réalisé comme une histoire que l'on raconte à des enfants. Mais les émigrés antillais et guyanais présents lors de la projection, loin de réagir

comme tels, par les critiques qu'ils ont formulées lors du débat, n'ont guère succombé au charme exotique de ce film commandité (et c'est sans doute là une clé pour mieux en comprendre le pourquoi) par la très officielle officine gouvernementale, le CREDIT AGRICOLE de Guadeloupe.

L'autre documentaire, *Entre rivière et gens fonds libre*, qui suivit, a permis de mieux cerner les carences du premier. Réalisé par la section ciné du Service Municipal d'Action Culturelle (SERMAC) de fort de France (Martinique), ce film intéresse à plus d'un titre. D'abord, parce que son auteur, en ayant limité son propos à l'exposé d'un seul sujet (la présentation d'une exploitation agricole du Sud de l'île) a su, dans un laps de temps restreint (une vingtaine de minutes) faire le tour de la question ; parce qu'aussi la description n'est pas cantonnée à la surface des choses : les difficultés naturelles (problème de l'eau), politiques (entre autres, l'absence de barrières douanières pour protéger le marché local) clairement sont signalées de même qu'on nous fait voir, dès les premières séquences, en des images et des sons significatifs et beaux, la grande désolation des terres et usines à sucre abandonnées... Bref, « *entre rivière et gens fonds libre* », malgré ses insuffisances (on aimerait par exemple en savoir plus sur les apports de production régissant cette entreprise), a davantage convaincu. Les prises de vue, le montage, le « jeu » (se caractérisant en l'occurrence par une absence de jeu) des individus filmés... autant d'éléments conférant à ce documentaire (16, en couleurs, tourné en 1977) des qualités et une crédibilité qui furent appréciées.

Daniel Boukman.

Hommage à Franz Fanon

Il y a vingt ans, Frantz Fanon s'éteignait dans un hôpital aux Etats-Unis, atteint par le cancer, un certain 6 décembre 1961.

Sans Frontière, en hommage à l'homme et au militant du Tiers-Monde, publiera à la fin du mois de décembre un Spécial Fanon. Cinq thèmes figureront dans ce dossier.

Le premier traitera du militant, avec des témoignages personnalités qui l'ont connu à cette époque et en particulier des militants du FLN Algérien.

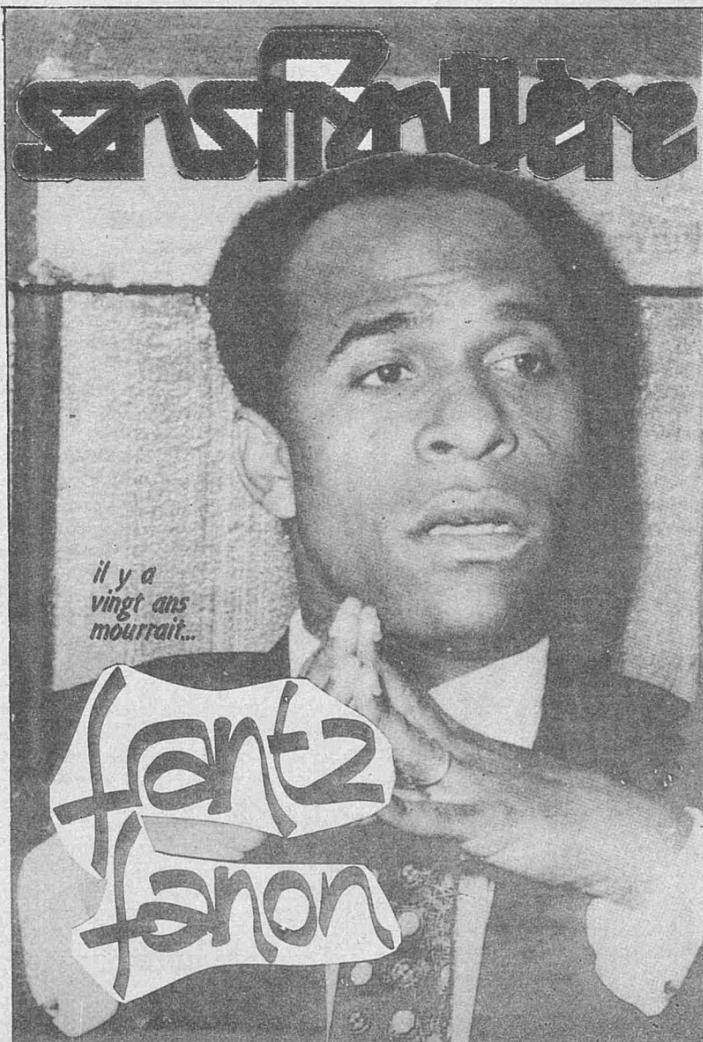
Une série de témoignages sur l'homme nous permettront de mieux appréhender la personnalité de Fanon.

Le troisième thème se situera autour des Antilles, et comment les Antillais ont vécu Frantz Fanon, un des leurs...

On parlera bien évidemment de Fanon et de la gauche Française, tant ce problème a été occulté, et il n'est qu'à remarquer qu'aucun organe de presse en France, de gauche ou de droite n'a rappelé le vingtième anniversaire de sa mort (jusqu'à présent).

Dans le dernier thème de ce dossier, nous aborderons l'oeuvre de Fanon et son apport à la psychanalyse.

Sans-Frontière



Sheherazade ou l'amour et l'abnégation

Shéhérazade de Tewfik El Hakim est un spectacle qui vient d'être repris au Lurcenaire Forum, dans une version raccourcie et mise en scène par le comédien égyptien Gamil Ratib qui joue merveilleusement le rôle du roi Shariar. Un roi « féroce et sanguinaire », incapable de sentiments humains, mais qui, par « enchantement » désarme devant l'amour, subjugué par la beauté, l'audace et surtout l'intelligence « féminine » de Shéhérazade qui parvient ainsi à « sauver sa tête » (chaque vierge possédée par le roi avait la tête tranchée).

Shéhérazade, est un spectacle de une heure et quinze minutes, centré essentiellement autour de trois thèmes : l'amitié, l'amour et la jalousie.

L'amitié entre Amar (Claude Cernay) et le roi Shariar (Gamil Ratib) est quelque peu bouleversée par l'amour que voue les deux hommes à Shéhérazade (Luce Berthommé).

Shéhérazade, corps et esprit, séduit l'esclave noir (Jacques Martial) pour provoquer le roi Shariar et mesurer la dimension de cet amour que le roi ne parvient pas à avouer.

Amar, est ébranlé, parce que « foncièrement arabe », du moins pour l'époque où les Arabes se livraient à l'esclavage des Noirs. Amar est offensé dans son amour pour Shéhérazade, et se suicide. Quant à Shariar, l'inébranlable et le sanguinaire, il désarme totalement. Son amour pour Shéhérazade se révèle total, jusqu'à l'abnégation. Shéhérazade est épargnée ainsi que l'esclave qui est même affranchi.

S'il fut un temps où la beauté, la grâce et l'intelligence de Shéhérazade fascinèrent, voire même envoûtèrent certains, je dois reconnaître, avec une certaine déception, que cette « Shéhérazade », interprétée par Luce Berthommé laisse quelque peu froid et indifférent. Shéhérazade manque parfois de crédibilité. En aucun cas, elle n'émeut le spectateur, parce que trop rigide dans son jeu et souvent glaciale. Par contre, toute la sympathie va vers ce roi interprété par Gamil Ratib que je voyais sur scène pour la première fois. Il a la grâce et la majesté que lui confère son rôle. Sa voix est chaude et profonde. Il parvient à nous convaincre, voire même à nous émouvoir, parce que sincère et authentique.

Était-ce délibéré de la part de l'auteur de faire apparaître l'homme, le roi Shariar, dans toute sa dimension humaine, son impuissance devant son destin, et cela au détriment de la femme, Shéhérazade, qui contrairement à ce que l'on connaît du conte des mille et une nuits, s'efface totalement dans cette pièce ?

Gamil Ratib mérite que l'on se précipite au Lurcenaire Forum. Mais que ne donnerais-je pour le voir dans une interprétation shakespearienne. Déjà en 1947, il débutait dans « Beaucoup de bruit pour rien » de Shakespeare et jouait par la suite plus d'une soixantaine de pièces, dont « le marchand de Venise », « La nuit des Rois » et « Othello » ...

« Shéhérazade » de Tewfik el Hakim au Lurcenaire Forum, du 25 Novembre au 26 décembre 1981, à 18h30.

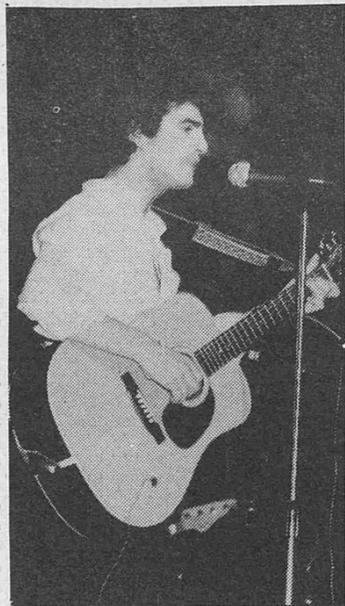
Lila Benbelaïd

La musique venue d'ailleurs

Du mont Djurdjura à Récife

Ait-Menguelet, Idir, Djamel Allam, les Djurdjura, vous connaissez, mais il existe une multitude de formations qui plaident à merveille la cause berbère. L'arrivée de nombreux jeunes dans la chanson kabyle ne cesse d'enrichir les traditions populaires de l'Algérie. J'ai rencontré deux jeunes chanteurs, Meksa qui a quitté un petit village situé entre l'azur de la mer et l'ocre de la montagne : Mira, pour nous chanter les traditions berbères en France. Meddour, 13 ans de galère dans « Paname » nous chante l'exil ...

Meksa, enfant de Mira, grandit à Blida, venu à la chanson en Algérie, où il passe une partie de sa jeunesse à la RTA dont il connaît tous les recoins. Avant de se lancer dans l'aventure de la chanson, il fut comédien pendant deux ans. En 1975, il enregistre deux 45 tours et l'année suivante, il débarque à Paris pour réaliser un 33 tours. Une émission de télévision à Mosaïque, une émission sur France Inter, des galas, font qu'il décide de rester en France, sans pour cela négliger l'Algérie. « Je retourne deux ou trois fois par an au pays car mon vrai public est Algérien »



Meksa :

me dit-il lors de notre rencontre dans un bistrot parisien. Étonné, j'apprends que Meksa a appris la musique à Blida chez le prêtre Gilbert Guy, le fameux « prêtre chez les loubards » ... Et là, il apprend à jouer de la guitare, de la batterie. Il forme un groupe, joue du folk song ... Meksa s'éloigne de l'imitation de la musique anglo-saxonne pour replonger dans ses racines berbères.

La guitare en bandouillère, Meksa perpétue les traditions mélodiques chantées jadis par les bergers, avec leurs flûtes en roseau. Il chante les louanges de sa terre natale, l'Algérie. Il s'inspire de la mythologie berbère, voyage à travers le temps, fait appel à l'histoire en évoquant le souvenir d'un des plus grands souverains de la Berbérie : Massinissa. Comme son aîné Idir, Meksa a mis en musique les contes et légendes qui



Meddour

se racontent dans les villages kabyles ; tel que les amours malheureux de la princesse Zelgoum. « Ma musique est un mélange de musique traditionnelle et d'instruments modernes, mais tout en préservant l'authenticité, il ne faut pas oublier que la musique berbère a évolué avec l'apport de ces instruments » me dit-il. Meksa en est à son deuxième 33 tours, il en prépare un troisième. Il est toujours décidé à rester en France « c'est pour me perfectionner dans la musique. Je l'ai dans le sang, chaque goutte de mon sang est une note de musique ».

Dans le dernier 33 tours, on embarque pour un pays de vibrante lumière, de majestueuses cérémonies, de paradis en offrande, de vergers, de chants d'amour, de quiétude mais aussi de colère terrible et douloureuse. Ces textes disent la mémoire d'un peuple qui se souvient que son horizon est fait de mer, de montagnes et d'un sahara majestueux, en somme un pays où a régné de tous temps la pureté de l'aube, la grandeur de cimes enneigées, le courage du Fellah. Un 33 tours où les mots, sont dépourvus de leur silence, une musique et une poésie qui sont les reflets d'une quête de soleil et de justice.

Nous reviendrons sur la musique, et les chansons de Meksa lors de son prochain passage à la tanière. Un nouveau lieu qui accueille des chanteurs kabyles et dès la deuxième semaine du mois de janvier 82, on écouterà Meddour. Hors

des chemins traditionnels tel que le conservatoire de musique, Meddour s'est initié dès l'âge de douze ans par le « Chaâbi », musique populaire Algérienne. Arrivé en France, il y a de cela 13 ans, il forme successivement trois groupes de chants traditionnels et folkloriques kabyles dont le plus connu est Imesdurar, formé en 78, et dissous en 80. Le « vivant », l'« éternel » tel est la signification de son nom, auteur-compositeur-interprète, Meddour fait son chemin seul. Il nous chante l'exil, le vécu des immigrés, sans oublier les réalités quotidiennes de sa Kabylie.

Sa musique, des rythmes sauvages mais souvent doux où se confondent modernité et tradition que nous retrouverons sur un album 30 cm qui sortira chez Naga diffusion. Nous le verrons en spectacle dès le 6 janvier 82 à la Tanière ... A suivre donc ...

Paris au rythme de la Samba

La musique populaire du Brésil envahit Paris, Nazaré Peireira à Bobino, « Brasil Tropical » à l'opéra comique, et de multitudes formations qui jouent dans des lieux tels Beaubourg, les Halles, et même dans des galeries de peintures tel que le groupe instrumental Matita Péré.

C'est du Nord-est du Brésil, région très riche en formes et expressions musicales, que nous viennent des rythmes variés qui ont pour nom Baião, Frevo, Maxixe, Maracatu, Chachados, Xotes. Le travail dans les champs, les élevages, les chants, les bruits de la nature sont les racines de cette musique simple, fraîche, vivante ...

Les deux formes musicales les plus connues sont le Choro : musique très populaire à l'origine instrumentale, le choro est joué dès le début du siècle à Rio de Janeiro. Des compositeurs tels que Pixinguinha, Ernesto Nazareth, Chiquinha Gonzaga ont écrit des choros d'une grande beauté mélodique, souvent virtuose et parfois mélancolique.

La Bossa Nova et la Samba mondialement connues, commercialisées, utilisées et jouées « à toutes les sauces », demandant une grande prudence à l'approche. Il

n'en reste pas moins que des compositeurs tels que Tom Carlos Jobim, Joao Gilberto, Roberto Menescal, Vinicius de Moraes, Toquinho et bien d'autres encore, ont écrit dans ces deux styles dont on ne se lasse pas ... Trêves de bavardages, je vous invite à découvrir une métisse d'indienne de l'Amazonie et d'italien émigré : cheveux en cascades de boucles qu'elle pique volontiers de fleurs rouges ou de fleurs de magnolia : Nazaré Peireira. Belle, vivante, regards de velours sombre, elle vient de commencer son show à Bobino, jusqu'au 8 janvier.



Nazaré est née à Xapouri, au bord du fleuve Amazone. Institutrice pendant deux ans, puis le conservatoire à Rio, arrive à Nancy pour suivre des cours de recherche dramatique dirigés par Jack Lang. Elle se fixe à Paris, fonde une école de danse brésilienne au centre américain, parallèlement elle débute au cabaret puis au café-théâtre comme chanteuse ...

A Bobino, c'est le Nordeste de son pays, les Baiões mais aussi les sambas du sud qui seront à l'honneur. Autour d'elle six musiciens qui jouent des instruments accordés à part le bassiste, accordéon, guitares et surtout un défilé de percussions. Vous allez vibrer sur les pulsions de la musique Brésilienne.

Le 15, 17, 18, 19 décembre, la galerie « peinture fraîche » sera noyé de couleur, de soleil, de musique populaire brésilienne du groupe Matita Péré composé de Marie-Claude Bovay d'origine suisse et de trois brésiliens, Celso Santos musillo Alencaret Ozias Goncalves, donc, nous aurons l'occasion de revenir sur eux ...

Mohamed Nemmiche



Un si beau vizir ...

Sans que rien dans l'histoire familiale la prépare à le faire, Catherine Hermary-Vieille, choisit d'étudier l'arabe. Rien, sauf peut-être l'intolérance du milieu social à tout ce qui est différent et par là inférieur.

Donc, assez tard, la vocation de l'Orient arabe vient à C.H.V., et elle se lance à corps perdu dans cette recherche qui la ravit car elle va de découverte en découverte, de merveille en merveille... Les Arabes sont civilisés, ils ont eu un siècle d'or fabuleux, raffiné quand les Français eux étaient encore des sauvages... Ces renversement des rôles l'éblouit et elle s'installe en bibliothèque dans l'époque grandiose de Harun-Al-Rachid au 9^e siècle à Bagdad. Elle n'a pas besoin de faire le voyage en Orient. La Bagdad du 9^e siècle n'existe plus que dans les livres, et à travers l'histoire que raconte le fidèle serviteur du grand Vizir de Harun, le beau Djafar Al-Barmaki, un persan, mort de mort violente pour avoir fait deux fils à la soeur du Calife. La tête de Djafar sèche sur une pique fichée à l'une des portes de Bagdad et le vieux serviteur-conteur, dix soirs durant, fait revivre pour ses auditeurs inconnus la singulière histoire d'amour qui lia le Calife au Grand Vizir. Une histoire de pouvoir aussi, sensuelle et cruelle, car le Calife raffiné est

un despote. De fêtes en banquets, de chasses au faucon en guerres de conquêtes, Harun et Djafar s'aiment et se haïssent dans le décor des mille et une nuits que décrit et répète C.H.V. et c'est peut-être là que le lieu oriental devient un Orient de carte postale. Par ailleurs, c'était peut-être vrai à cette époque-là, puisque l'intrigue est réelle et que les preuves historiques ne manquent pas, les femmes dans ce roman sont un peu trop fantomatiques sinon fantoches. Toujours soumises au désir de l'homme, dépourvues elles-mêmes de la moindre envie de liberté, elles sont passives, recluses, obéissantes, un peu trop « femmes de harem » telles que les fantasmes de l'Occident les a peintes en livres et tableaux. Jusqu'à la soeur du Calife qui se laisse subjugué par Djafar qui n'aime que lui-même et peut-être le Calife... C'est que, comme le disait C.H.V., elle est tombée trop vite amoureuse de Djafar...

Ce serait encore l'histoire d'amour d'une française et d'un Arabe ?... Mais cette fois loin avant dans l'histoire, il y a dix siècles.

Leïla Sebbar

« Le Grand Vizir de la nuit », de Catherine Hermary-Leville Gallimard.

Plaidoyer pour un continent blessé

Réflexion pour une rupture

L'histoire de ces 15 dernières années du continent « Latino américain » a été marquée par une violence quotidienne qui n'a pas laissé trop d'espace pour la réflexion ou la critique.

Il y a eu des mythes...

Il y a eu des idéologies...

Il y a eu, aussi, au nom de la « Révolution » et de la prise de pouvoir immédiate, une génération qui a combattu, les armes à la main dans la plupart des CAS, jusqu'à son propre holocauste.

C'est pour cette génération et pour ce continent colonisé, qui s'impose aujourd'hui une analyse décharnée, sans concession, sans nostalgie...

Une analyse qui nous mène, peut-être, vers la véritable recherche de notre identité politique, au dessus des schémas européens marxistes-léninistes qui n'ont jamais tenu compte de notre spécificité et de nos luttes... De notre passé et de nos indépendances.

Au dessus des schémas qui se sont toujours encadrés dans des appareils rigides du pouvoir, qui ont analysé la réalité à travers l'optique du Parti, unique et seul représentant du peuple et de la classe ouvrière (dans des pays où, comme dans la Bolivie ou le Guatemala, il n'y a que 5 % d'ouvriers (1)).

Qui ont nié tout ce qui ne s'encadrerait pas dans le manichéisme économique-social du bon-prolétaire, mauvais bourgeois.

La réalité de notre continent américain est bien plus riche et bien plus compliquée pour pouvoir la saisir à partir d'une logique économiste où le seul modèle à suivre serait « le grand frère soviétique » ou Cuba - après le départ de Guevara... Ce « grand frère soviétique », qui, comme explique François Geze dans son excellent article, joue le jeu du principal allié commercial de l'Argentine d'aujourd'hui.

Le 22 août 1979, le commandant en chef des Forces Armées Argentines, le général Viola, décorait la 1ère délégation soviétique de passage par l'Argentine.

A son tour, le général Ivan J. Braiko, représentant de ladite délégation et du gouvernement « socialiste » de l'U.R.S.S. répondra :

« Durant nos 2 jours de visite nous avons pu apprécier la cordialité du courageux peuple argentin. Nous recevons ces décorations comme un symbole de profond respect que nous éprouvons pour ce peuple et ses forces armées ».

L'Union Soviétique « tend à développer ses relations économiques principalement avec les pays du Tiers-Monde dirigés par des gouvernements réactionnaires et répressifs (l'Argentine, l'Indonésie, le Maroc). Ceux-ci offrent en effet, aux yeux du Kremlin, l'intérêt de la stabilité et surtout d'éviter d'avoir à supporter, comme à Cuba, le soutien onéreux « d'un développement à la Soviétique » dont la faillite est

désormais avérée...

Voilà l'hypothèse que soutient François Gere, au long de son article.

Pourtant, la gauche Latino-Américaine de ces 15 dernières années, « Plus léniniste que marxiste, opposant volontiers le socialisme à la démocratie » comme lit Carlos Ominami, n'a pas encore osé se décoloniser de la pensée soviétique.

Car... « la rupture des guérilleros, proclamée par rapport aux partis communistes traditionnels, accusés de réformistes, n'était pas autre chose que l'affirmation gauchiste et militariste (avec différentes connotations) du modèle autoritaire de révolution »... (2)

Car, nous n'avons pas pu, ou nous n'avons pas su nous opposer idéologiquement à la structure de Parti, Institution, Etat, et nous avons reproduit, à l'intérieur de nos nouvelles organisations de gauche, les mêmes mécanismes politiques.

A l'intérieur de ce qu'on appelait « la gauche traditionnelle », le Parti

passé-récent, en font la critique et en tirent les enseignements pour l'avenir »...

Ce sont les femmes qui parlent... Ces femmes qui, comme le dit Elizabeth Burgos, luttent et se révoltent, et prennent en charge leurs vies de femmes et de combattants. Les femmes des mines boliviennes, les mouvements de femmes mexicaines, les groupes naissant des femmes dans le Chili de Pinochet.

Ce sont les indiens qui crient leur droit à l'existence, dans ce continent conquis d'abord par l'Espagnol, après par le Yankee... où ils ont été opprimés depuis les siècles et où ils continuent à lutter pour leurs véritables indépendances.

Au Brésil, des mouvements « écologistes » de défense de l'Amazonie naissent, nous dit Jean Eglin ; aux Antilles on parle d'Indépendance...

Il y a « quelque chose » qui se passe aujourd'hui dans notre continent.

La lutte passe au delà des anciens schémas...



était le « représentant » du peuple et l'avant-garde-idéologique de la classe ouvrière ; dans les organisations guérilleros, c'était « le foco », ou le noyau politico-militaire qui agissait « au nom » des masses-révolutionnaires : il devenait alors l'avant-garde-politico-militaire...

C'est pas par hasard, d'ailleurs qu'aujourd'hui, une grande quantité de militants de l'extrême gauche Latino-Américaine se retrouvent à l'intérieur des P.C.

J'ai été agréablement surpris de constater, dans « Tricontinental II », un fil conducteur dans les différents articles : l'appel à la critique, la reconnaissance de nouvelles formes de lutte, un possible renouveau...

Ici, dans le Cône Sud, ce sont les « vaincus » qui parlent - comme le dit Miguel Benassayag - mais « les vaincus ne sont pas des pierres fossilisées dont il s'agit de tirer quelques fragments d'histoire, ils ne chantent pas leurs mélancoliques couplets de guerriers vaincus en rêvant d'une libération messianique. Ils analysent leur

Le quotidien existe hors des appareils rigides structurés de toujours, pour crier sa révolte.

On n'attend plus le Messie... (ou le Parti d'avant-garde).

Le Nicaragua pluraliste a vu le jour, et « des aspirations nouvelles apparaissent sur les ruines de vieille mythologie ».

Au moment où les idéologies s'essoufflent et s'avèrent incapables de donner une réponse à notre trop complexe réalité américaine, il nous reste la responsabilité de repenser notre histoire ; de décoloniser nos esprits, d'écouter la voix de l'indien, la lutte des femmes, de comprendre nos différences.

Et de nous laisser guider, encore une autre fois, pour nos espoirs.

Mais cette fois-ci, nous avons avec nous, nos expériences.

Ana Maria Aranjo

« Tricontinentale » edit: Maspéro

(1) - Alain Labrousse - « L'Amérique qui n'est pas Latine ».

(2) - Joge Beinstein - « Une génération sacrifiée ».

Une réponse à notre siècle ...

Au moment même où sortait le livre de Naipaul, « Le Crépuscule de l'Islam », à grand renfort de publicité, paraissait un autre livre, signé Roger Garaudy et intitulé : « Les promesses de l'Islam », passant presque inaperçu. Inutile de dire que les deux livres se situent aux antipodes l'un de l'autre. Au premier il fut même consacré une émission de télévision au cours de laquelle Naipaul, qui venait rassurer les occidentaux sur la prééminence de leur civilisation, ne voulut apparemment même pas admettre que l'Islam eut pu être tolérant comme le lui suggéraient ses interlocuteurs. Comme réponse il eut un sourire ironique et narquois, faisant remarquer que cette tolérance n'était possible que grâce au paiement d'un impôt. On voit combien cet auteur était objectif et quelle sympathie il avait pour le monde musulman !

Et pourtant Garaudy dans un premier temps ne fait que rappeler des faits et des vérités que les historiens ne peuvent réfuter, mais que l'Occident feint d'ignorer, sur l'importance de l'apport de la civilisation musulmane à l'humanité. L'Occident raconte l'histoire du développement des connaissances comme si la civilisation musulmane n'y avait pas apporté sa contribution. Ce développement il le fonde sur la civilisation gréco-romaine d'où il puise ses origines et escamote complètement toute la période du Moyen-Age durant laquelle les Musulmans ont fait le lien entre leurs connaissances et celles venues des Indes, de Chine ou de Grèce, et jeté les bases de la Renaissance à partir de l'Espagne.

Le rejet de cet héritage des autres cultures et son hégémonie ont conduit l'Occident, selon Garaudy, vers un modèle suicidaire de croissance et de civilisation.

Pour montrer ce que l'Occident a perdu en ignorant et en tenant à l'écart cette civilisation, Garaudy brosse un tableau historique de la grande Civilisation musulmane de ses origines jusqu'à son extinction qui demeure toujours mystérieuse.

Partant de l'Islam, il rappelle le contenu et la portée du message coranique qui a permis à une religion de connaître une expansion foudroyante et de répandre une civilisation où la science, la médecine, le droit, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie ont été en peu de temps des disciplines de réflexion et de recherche.

Comment cette religion qui a permis l'éclosion d'une civilisation aussi riche a-t-elle pu être réduite au fanatisme ou encore au fatalisme. N'est-ce pas l'ignorance et la méconnaissance préméditée de l'Occident ou plutôt son « regard » destructeur qui a dénigré et dénaturé l'Islam, comme le montre Garaudy ?

Cet Islam qui a sauvé de la désintégration de grands empires décadents peut-il aujourd'hui apporter une réponse à l'angoisse et aux questions d'une civilisation occidentale en crise, s'interroge Garaudy pour qui il ne fait pas de doute, que seul le dialogue des civilisations peut sauver notre avenir, notre monde. Un dialogue où l'Islam aura la place qui est la sienne.

M.S.

Promesses d'Islam, Roger Garaudy, Ed. du seuil, 1981.

agenda



ANNONCES

CARTA A LOS PADRES : Bulletin interne de l'Association des familles espagnoles émigrées en France « APFEEP ». Différents articles concernant la communauté espagnole vivant en France. Leur adresse est la suivante : 5 rue de l'Abbaye, 75006, métro Saint-Germain-des-Prés. Permanences mercredi et samedi de 16h à 20h.

IMMIGRATION GRAF-FITI : Bulletin interne de « Accueil et promotion », 61 rue Stéphenson, 75008 - Paris, tél : 255 44 64.

ARGENTINE : Bulletin d'information sur la situation en Argentine, la répression, les droits de l'homme et la censure dans ce pays. Adresse : 1 rue Montmartre, 75001 Paris, Tél : 508 48 28.

RENCONTRES : La revue socio-culturelle des immigrés du Nord Littoral. C'est au 7 rue de Soubise - 59140 Dunkerque, tél : 66 94 11.

ATAF PERMANENCES : Si vous avez un problème, renseignez-vous :

Relais Ménilmontant 85 rue de Ménilmontant, 75020 Paris Tél : 797 00 85, métro Ménilmontant, les lundi et jeudi de 19h à 21h.

Bourse du travail : 1er étage, 8 rue Suger, 93200 St-Denis, tél : 820 91 44.

35 rue de Stéphenson : 1er étage, 75018 Paris, tél : 262 14 18 ; permanences le samedi de 16h à 20h et le dimanche de 14h à 20h.

RADIO SOLEIL : 98,2 Mghz, 85 bis rue de Ménilmontant

Dimanche 7h à 14h : A votre service, ligne ouverte

14-15h : Studio Yu : programme Yougoslave

17h-18h : « Atmosphère » : émission de littérature

20h-22h : Magazine de l'actualité

Lundi 19h-20h : Poésie du monde

20h-21h : Amérique du Sud : Porto-Rico

21h-22h : Chansons françaises

Mardi 19h-20h : « Conté : les cheveux de feu » par une troupe théâtrale.

20h-22h : Imaziren : culture berbère

Mercredi 14h-18h : Enfants du soleil : programme pour enfants

19h-22h : Histoire de la soul-music

Jeudi 19h-21h : Les enfants de la nuit : 1ère ou 3ème génération.

21h-22h : Ciné-Soleil

22h30-02h : Les nuits de Byzance

Vendredi 19h-21h : Studio Yu.

22h30-24h : Andalousia

24h-06h : Nocturne, ligne ouverte

Samedi 15h30-17h30 : Femmes d'ailleurs

17h30-20h : Associations d'immigrés

22h30-24h : Musique d'hier et d'aujourd'hui, Afrique

Cherche 2 places dans voiture direct. Marseille (particip. aux frais) le 23 au soir ou 24 déc. au mat. tél : 545 39 14 (Dalila).

ECHANGE : 2 pièces, cuisine, salle d'eau, WC, cheminée, téléphone, loyer mensuel 950 Frs, rue Louis Bland (10è) contre apt. similaire ou plus grand, loyer en rapport à St-Denis. (93). Contact : le soir après 20h au 245-61-00. Demander Said.

COURS

DERBOUKA : L'Association Culture berbère organise les 19 et 20 décembre, au Relais de Ménilmontant, 85 bis rue de Ménilmontant, un stage de fabrication et d'initiation à la Derbouka.

Premier jour : Fabrication et pose de peau
Second jour : Initiation musicale

Ce stage se déroule dans une ambiance traditionnelle. Pour tout renseignement s'adresser au Relais Ménilmontant, samedi toute la journée. Participation pour les deux jours 250 FRF. Tél : 797 00 85

MEETINGS

THEATRE-MIME : Le théâtre Os, atelier-théâtre-mime, 22 rue de l'Amiral Mouchez, 75015 - Paris, organise du 26 au 31 décembre inclus de 9h30 à 13h30, un stage sur la « Commedia dell'arte ». Training corporel et vocal, le jeu sous le masque, les personnages et l'esprit de la commedia dell'arte.

GOUTTE D'OR : Au cours de l'année 1980, quelques associations et des habitants du quartier, se sont regroupés pour mettre sur pied un festival permanent pour favoriser les différentes expressions culturelles. Aujourd'hui, de nouvelles associations françaises et immigrées reprennent ce projet avec les habitants du quartier, en ouvrant la « Maison de la Goutte d'Or », 10 rue Affre, à toutes les



propositions et idées d'animation du quartier. Une rencontre est prévue le dimanche 27 décembre à 15 h pour fêter cette ouverture. Pour commencer trois films sont prévus. Dimanche 20 décembre : « Soleil des hyènes » et « Au rythme des machines » (Tunisie-Maroc). Dimanche 27 décembre : « Hamal et Leyla » (Turc). Les séances sont à 17h et le prix des places est de 7 FRF:

ANTILLES : Huit jours pour la culture antillaise et « Portes ouvertes » sur les autres cultures du Bassin Caribéen, du 16 au 23 décembre au 67 Bld de Clichy, 75009 Paris, métro Blanche.

Pendant toute la semaine : exposition de dessins sous verre de lithographies, affiches etc...

Expositions-ventes de livres, débats, concerts de musique, le mercredi 23 dans l'après-midi : activités de dessins libres, exposé « Comment fabrique-t-on un livre, musique avec Moun'Kika, lecture de contes de Guadeloupe, Guyane, Martinique, Haïti et d'ailleurs. Entrée gratuite.

ALGERIE : L'Association des travailleurs algériens en France, organise un gala d'animation et d'information, le dimanche 20 décembre de 14h à 20h à la Maison des Amandiers, 75020 Paris.

Programme : Théâtre de chez nous avec la troupe algérienne **Nedjma**.

14h30 : Un spectacle de marionnettes, une pièce « Cirque d'Amar ».

Intervention de l'Association, bilan du voyage de Monsieur Mitterrand en Algérie.

Bande vidéo sur la situation des Algériens en France.

Musique algérienne : Smail et son groupe
Participation aux frais : adultes 15 F., enfants 5 F.



REUNION : Programme de la fête des Réunionnais en France samedi 14h : Ouverture des expositions littéraires, culturelles, historiques, gastronomiques, artisanales, diaporama et photographies sur la Réunion.

18h : Inauguration officielle. Présentation du 20 décembre par M. Jean Albany. Cocktail créole, punches.

19h30-20h30 : Spectacles culturels, théâtres, danses et chansons avec la participation de J. Albany, de la troupe « Faille en Queue », de l'ATARP, et du Groupe Culturel Réunionnais.

22h à l'aube : Bal-Mayola : dans la tradition du 20 décembre on dansera le mayola, danse de mémoire et de libération.

Dimanche / 11h/12h30 : rencontres associatives.

12h30-14h : Buffet créole, punches

14h : Réouvertures des expositions

14h30-18h : Spectacle, espace-débats

Présentation de films : « L'île à grands spectacles » de M.F Rossif, de « Fabrique en France » avec la participation du réalisateur

M. Michel Andrieu, et « Le Moutardier » avec la participation du réalisateur M. Alatiarseff.

EGALITE DES DROITS
Soirée pour l'Egalité des Droits.

Organisée par :
- L'ASSO. S.F.M. (Solidarité Français Migrants)

- L'A.R.C. (Association des Résidents du Clos).

Le Samedi 19 décembre 1981 à partir de 19h30, à la salle paroissiale - Cité du Clos St-Lazare - STAINS

Au programme :

- Chants et danses Kabyles et Antillais par les jeunes filles du Clos.

- Montage d'un conte Antillais « Dam-Kelemon » par les jeunes filles du Clos.

- « Différences » montage, textes, animation autour de chants de l'immigration par le théâtre de la Porte d'Aix.

- La nouvelle chanson Angolaise avec Mario Rui.

- Chants et musique berbère de Kabylie avec le groupe ITTIJ:

- Buffet Sandwiches

SANS-PAPIER : l'ASTI d'Anières Gennevilliers nous fait parvenir l'annonce suivante : Tous les travailleurs immigrés qui n'ont pas de titre de séjour

ou de travail peuvent le demander officiellement à être régularisés avant le 31 décembre. Pour certains : la régularisation pourra se faire dans des conditions précises : entrée en France avant le premier janvier 1981, emploi stable, contrat d'un an de travail.

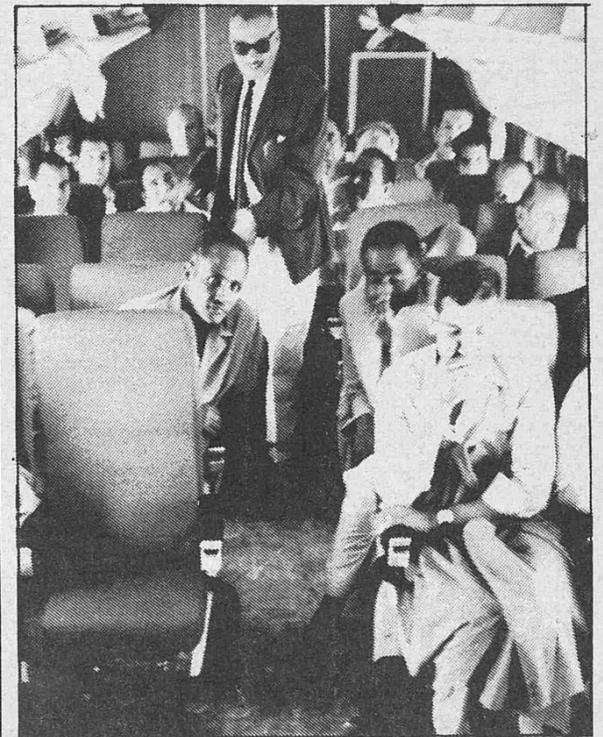
Pour d'autres : la régularisation va être plus compliquée : chômeurs, intérimaires, saisonniers, travailleurs au noir. Les permanences suivantes peuvent les aider à soutenir des dossiers difficiles.

Association des Marocains en France : 32 rue Paul-Vaillant Couturier, Gennevilliers, du lundi au samedi de 17h30 à 19h30.

Association de solidarité avec les travailleurs immigrés d'Asnières, Gennevilliers et Colombes, 2bd Beaumarchais Gennevilliers (Le Luth) tous les samedis de 11h à 12h - 4 Places du Général Leclerc, Colombes tous les samedis de 15h à 16h.

Union locale CFDT d'Asnières, 4 rue d'Orgemont (Quatre routes) tous les mardis de 17h30 à 19h.

Union locale CFDT de Gennevilliers, 27 rue Louis Castel (Bourse du Travail) tous les mardis de 17h30 à 19h.



TARIFS D'ABONNEMENTS

A l'ordre de « Sans Frontière », 33 bd Saint-Martin 75003 Paris - C.C.P. 420900 F Paris

— Soutien à partir de 300 francs —

	1 an	9 mois	6 mois
France	220F	170F	120F
Europe, Afrique	280F	220F	160F
Par avion	320F	290F	170F

Chômeurs et étudiants*		
1 an	9 mois	6 mois
200	150	100
250	190	130
280	250	140

Abonnement Retenue mensuelle *Sur justificatif

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

Chèque

C.C.P.



sorties

MUSIK

PEINTURE FRAICHE : Au 29 rue de Bourgogne, 75007 Paris jusqu'au 19 décembre : Musique populaire du Brésil par le groupe instrumental **Matita Peré** avec Marie-Claude Bovam (flûte), Murillo Alencar (guitare), Orias (contrebasse) et Celso Santos (percussion). C'est à 20h30. Prix des places 25 Frs, étudiants, 15 Frs.

JASS UNITE : Parvis de la Défense. Suite de la semaine de Jazz Hollandais.

Vendredi 18 : **Groupe Cumulus**
Samedi 19 : **Seven Singers & a Horn** (groupe vocal)

MUTUALITE : 20, 24 rue Saint-Victor, 75005 Paris

Le 19 décembre à 20h45 : **Mouloudji**

RUE CLAVEL : Au 3 de la rue Clavel, métro Pyrénées, tél : 203 12 85.

Samedi 19 décembre : spectacle africain sooninké : **Doucoura Mamadou** avec sa troupe. Prix des places 25 Frs.

ROSE BONBON : 6, rue Caumartin, 75009 Paris, tél 268 05 20.

Vendredi 18 : **Docteur Hit** (Angers)

Samedi 19 : **Abjet**

Dimanche 20 : **X Men**

Lundi 21 : Soirée B.D Métal Hurlant

Mardi 22, mercredi 23 : **Mission Impossible.**

NEW-MORNING : 7, 9 rue des Petites Ecuries, 75010 Paris, tél 523 51 41

Jusqu'au 21 décembre : **Areski Fontaine**

Du 22 au 31 décembre : **Claude Nougaro.**

LUCERNAIRE FORUM : 53, rue Notre Dame des Champs, 75006 Paris

Jusqu'au 16 janvier : « **La fête à Boris** », un spectacle de 30 chansons avec Sarah Boréo, Jean Bourbon, et Armand Gomez. Un spectacle de Jacques Canetti.

DREHER : Place du Châtelet, tél 233 48 44

Jusqu'au 22 décembre à 20 h : **Michel Portal et Bernard Lubat**

CHAPELLE DES LOMBARDS : 19, rue de Lappe, tél 357 24 24 ;

Du 15 au 31 décembre : Le groupe martiniquais **Pakatak.**

SALLE WAGRAM : Le 18 décembre de 21 h à l'aube, le Brésil à Wagram avec Betina, Grupo Samba Rio et les Saltimbanques pour un « **Carnaval des fous** » - Location 3 FNACS.

TROTTOIRS DE BUENOS AIRES : 37, rue des Lombards, tél 260 44 41.

Jusqu'au 1er janvier : **Ruben Juarez**, chanteur et bandon'iste. Tous les jours à 21 h, sauf le lundi.

LA CELLE ST CLOUD : 70, avenue des Etangs, tél 918 45 15

Samedi 19 décembre : Soirée de clôture « dialogue avec le monde arabo-musulman », un concert avec le groupe « **El Amele** », musique du Maghreb (y compris Kabyle).

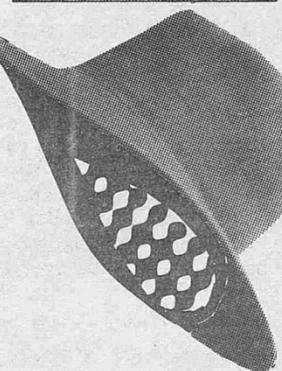
CLICHY LA GARENNE : Au théâtre Ruteboeuf à 20h30

Le 19 décembre : **Djamel Allam.**

CRETEIL : Lieu non précisé

Le 20 décembre : **Marcel Amont**

THEATRE



THEATRE DES ATHEVAINS, 76 rue François Miron. Tél : 355 27 10.

Jusqu'au 31 décembre à 20h30 (séance sup. Vend. 14h30), sauf dimanche : 17h30 et lundi : relâche : « **Le Foulon** » par la compagnie Catherine Dasté. « Trois acteurs et deux musiciens se trouvent embarqués dans une histoire japonaise d'il y a six siècles, une histoire de femme qui meurt de désespoir d'amour. Par quel miracle sont-ils devenus des personnages si différents d'eux-mêmes ? quel rapport y a-t-il entre eux ? Est-ce leur double, leur ombre, leur rêve ?... »

CARTOUCHERIE : Avenue de la Pyramide, M° Château de Vincennes, puis autobus 306. Atelier du Chaudron, 328 97 04, à 20h30, sauf dimanche : 16h et lundi : relâche : « **Le déterreur** » par le théâtre en Pièces. Dans le sud marocain, on nous interdit tout : femmes, vins et cochons. Moi je me rabats sur les cadavres. Un homme aux prises avec sa mémoire : aux morts dont il se nourrit, il arrache les lambeaux du souvenir... »

THEATRE DEL A TEMPETE : 328 36 36, du mardi au samedi à 20h30, dimanche « 15h30 : « **Mahjoub, Mahjoub**, par la troupe palestinienne El Hakawati.

THEATRE DU SOLEIL : 374 24 08, jeudi, vendredi, samedi à 18h30, dimanche à 15h30 : « **Richard II** » de W. Shakespaere.

COMEDIE DE PARIS : 42, rue Fontaine, M. Blanche, 281 00 11.

A 20h30 : « **Antoine Tome** »
A 21h30 (relâche dim) : « **Un p'tit rêve dans l'nez** » ou quand la seule côte en vue est celle du Rhône »...

A 23 h (sauf dim et lun) : « **Le Match** » football rock-théâtre. « Pourquoi les clowns parlent-ils forts ? Parce que les dieux sont sourds, et pour cause... »

LUCERNAIRE FORUM : 53, rue Notre Dame des Champs, 6ème 222 26 50.

A 20h30, sauf dim : Boris Vian, extraits du spectacle en chansons : « **La fête à Boris** »

Théâtre Noir : 18h30 « **Sheherazade** », de Tewfik El Hakim.

20h30 : « **Anatole** », par la Cie de la Grande Cuillère.
22h15 : « **Elle lui dirait dans l'île** », de F. Xénaris, par le TPAT.

Théâtre Rouge : 8h30 : « **Ladyablogues** » de R. Dubillard, par la Cie du Maillet.
20h30 : « **Milosz** », sur des textes choisis par L. Terzieff.
22h15 : « **Lève-toi et rêve** », de F. Arrabal

Petite Salle : 8h30 : « **Parlons Français** » d'E. Ionesco.

THEATRE NOIR : 23, rue des Cendriers, 797 85 15/16 :
A 20h30 « **Je me souviens d'un conte... un jour...** » théâtre chorégraphique.

TEP : 17, rue Malte-Brun, 20ème, 636 91 02

A 20h30, dim 15h, séance sup mer à 14h30 : « **Le Grand Magic Circus raconte** » le **Bourgeois Gentilhomme** »

CINEMA STUDIO STSEVERIN : Des films inédits pour enfants du 23 décembre au 3 janvier. Possibilités de projection de groupe à tarif réduit. Au 12 rue St-Séverin 75005 Paris Tél : 354 50 91 : 3 films.

De la Tunisie : **Muvasis** Graines de Fitouri Behiba

Dela Martinique : L'atelier du diable de Fuzhan Palcy

De Californie : The Pickle Family Circus de Yasha et Carrie Aginsky.

CINE

RIALTO : 7, rue de Flandre, métro Stalingrad
Comédies musicales Egyptiennes

Semaine du 16 au 22 décembre.
L'Idole des foules, film couleurs, Egypte, 1957 de Helmy Rafla, avec Abdel Halim Hafez, Chadia et Ysset Chabain « un jeune chanteur raté, avoue son amour à une grande actrice. Son amant jaloux fait échouer le mariage. Le jeune chanteur, désespéré, devient célèbre et la grande actrice tombe dans la déchéance.

Mercredi (22h), Jeudi (22h) et dimanche (22h)

Mademoiselle diable, Egypte, noir et blanc de Henay Barakat avec Farid El Atrache, Samia Gamal.

Une danseuse envoûte complètement un jeune chanteur
Vendredi (23h), samedi (23h) et lundi (22h)



Semaine du 23 au 29 décembre : **Amours de jeunes filles**, noir et blanc, Egypte, de Anouar Vagdi, avec El Rihani, Leila Mourad, Soliman Naguib, Youssef Wahba, Mohammed Abdel Wahab
« La dernière prestation du grand comique Naguib El Rihani dans l'un des plus grands succès du cinéma Egyptien des années 40.

Lundi (22h), vendredi (23h), samedi (23h) et lundi (22h).

Au comble de la joie, noir et blanc, Egypte 1962 de M. Salem avec Mohammed Abdel Wahab, Farid El Atrache, Sabah, Chadia, Faiza Ahmed.

« Un mariage est l'occasion d'une fête de la chanson »
Mercredi (22h) et dimanche (22h).

CERGY PONTOISE : Au centre culturel André Malraux
Samedi 19 décembre à 18 h 30 : Cycle Marguerite Duras avec **Aurélia Steiner**

Samedi 19 9 21 h au théâtre des Louvrais « **west Side Story** » de Robert Wise et Jérôme Robbins.

ANNECY : A la MJC Novel
Du 18 au 22 décembre à 20h30 : **L'homme des cavernes**

Samedi 19 à 17h et 20h30 : Au cinéma « **Lacigale** ». **la chasse au lion à l'arc**, de Jean ROuch
Mardi 22 : Dans la série Connaissance du monde, le film **la mer rouge** sera projeté à la MJC Rumilly.

EXPOS

CHILI : A l'Union des Banques, 22, bld Malesherbes

Jusqu'au 31 décembre, expo du peintre chilien Juan Luis Cousino, portraits au crayon de « Beate ».

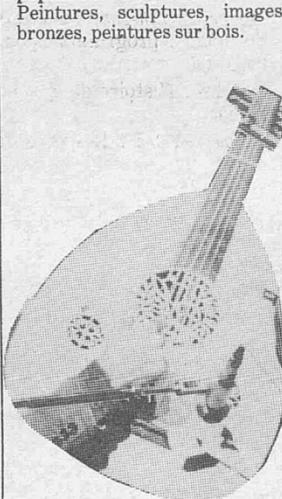
ASIE : La Galerie Esplanade de la Défense, tél 326 14 70:

Expo sur le thème « **Art d'Asie** » et plus précisément sur le Tibet, l'Indonésie, la Thaïlande et le Népal. Le mercredi : animations de 12h30 à 20h30, marionnettes chinoises et films commentés.

L'ORIENT DES CROISADES : Au Musée d'Art et d'Essai, Palais de Tokyo ; avenue du Président Wilson, quelques pièces de la collection Islamique du Musée du Louvre, conservées intégralement.

INDE : Annexe du Musée Guimet, 19 av. d'Iena

Jusqu'en Janvier aura lieu une expo sur le thème « **Dieux de l'Inde du Sud dans l'imagerie populaire** »
Peintures, sculptures, images, bronzes, peintures sur bois.



ANNECY : à la MJC Novel
Expo « **Les jouets d'hier et d'aujourd'hui** »
Au PEC, 6 bis rue de la Paix « **Artisanat d'hier** » (expo-vente).
Au Forum et Parc Bonlieu « **Six sculpteurs régionaux** ».

JEUX ET MOTS CROISES

par **Hartmann**

Solution de la grille n° 29

1	N	O	A	K	E	H	O	T	T
2	O	R	I	L	L	R	I	E	
3	V	A	L	S	E	E	N	S	
4	I	N	E	S	P	E	R	E	T
5	C	T	A	T	E	E	T	E	
6	E	T	O	O	S	A	S		
7	E	C	U	M	E	H	E		
8	I	R	A	A	R	A	V	M	
9	F	R	E	S	N	O	R	E	
10	S	E	N	E	S	S	I	E	

Grille n° 30

1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									

HORIZONTALEMENT :

1. Pays d'Afrique. Prospère.
2. Européens.
3. Effet comique. - Ville Française.
4. Près de Perpignan. - Artère.
5. Bagatelles. - Attache.
6. Greffera. - Personnel.
7. Direction. - Démonstratif.
8. Crack. - Débris.
9. Capitale Africaine. - Bourdonne.
10. Pas ailleurs. - Fureur.

VERTICALEMENT :

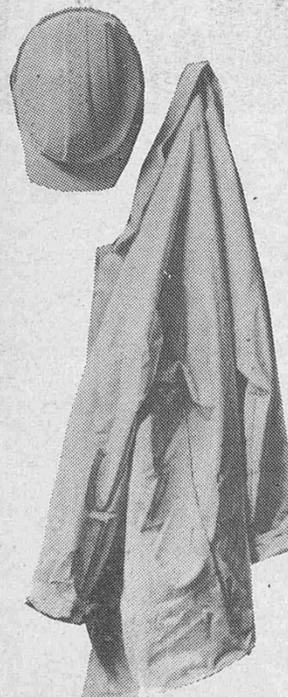
1. Pays d'Afrique. - Pays d'Afrique.
2. Pays d'Europe. - Partie de charrue.
3. Conquière. - Note.
4. Article Arabe. - Obstiné.
5. Vallée. - Ville de France.
6. Ville Allemande. - Demeura.
7. Pays d'Afrique. - Coule en Algérie.
8. Fondateur de l'Oratoire. - Fruit du pin.
9. Avec énergie.
10. Portés avec violence. - Dupé.

Solution des noms villes françaises.

C	A	E	N				
R	O	U	E	N			
V	E	R	D	U	N		
A	L	E	N	C	O	N	
A	R	G	E	N	T	A	N

Placez des noms de

			N				
				N			
					N		
						N	
							N





la vie
est ailleurs
ou

L'impossible rencontre

La nuit retira enfin son voile pour laisser entrer la lumière du jour. Les rêves s'en allèrent en étirant leurs formes transparentes et seul le parfum d'un sommeil heureux répandait encore sa présence immatérielle.

Les couvertures formaient un nid à la hauteur des genoux. Elles se gonflaient à mesure que Hayat respirait puis, comme si elles étaient animées d'un vie propre, plongeaient dans le vide.

Une main avait fui la chaleur et prenait appui sur la table de chevet dont la partie supérieure maintenait suspendu à son vol aérien un oiseau peint en blanc. L'autre main se laissait aisément deviner ouverte contre le flanc, prête à découvrir d'un geste le corps nu.

La blancheur des murs communiquait au visage une sérénité diaphane mais la lumière de plus en plus audacieuse arrivait sur le lit, et, subrepticement, chargeait les traits d'une expressive douceur.

Les yeux s'ouvraient. La fenêtre dont les rideaux dansaient très lentement, semblait caracolier en direction de la vue à mesure que s'élargissait l'angle de vue et que battaient plus régulièrement les cils.

Hayat respirait et récitait ses petits bonheurs. Le premier contact avec la vie - comment le situer dans la chaîne des événements ? comment le définir ? -, ses jeux d'enfant, le premier jour d'école (appréhension et joie mêlées), les premières règles (peur et fierté de se sentir femme), la lecture du premier roman d'amour et surtout, surtout le premier regard échangé avec Kamel.

Les yeux regardent. Cela commence à partir du bas des murs. L'ascension est vécue progressivement, lentement, comme s'il s'agissait d'une surface révélée pour la première fois. Des fleurs figées, si belles et si repoussantes selon la nature des moments, annoncent un tapis mural où s'éternise un monde imaginaire. Là-bas, dans ce pays imaginaire échafaudé par des esprits amoureux de léthargies érotiques mais poisseuses, le temps semble grimper vers le Bon Dieu en spirales géantes ayant happé l'existence des êtres humains pour les châtier d'avoir été excessivement nombrilistes. Ces hommes et ces femmes (celles-ci ont le sein nu et la croupe généreuse) vomis par les tapis, ne semblent nullement conscients d'une vie autre que la leur, une vie différente de leur sentiment d'être, une vie touffue, rude, complexe, labyrinthique, passionnante. Ils ne sont que mollesse affalée sur une autre mollesse, celle des poufs millésimés et des coussins rembourrés de contes à dormir debout, poufs et coussins résumant à eux seuls une civilisation victime de ses propres affabulations.

Mais bientôt et par amusement, la vue se barricade ; aussitôt, la fenêtre réintègre sa place. Le vide repousse les couvertures qui,

J'ai intitulé cette partie l'impossible rencontre ou les quotidiens parallèles parce que, comme vous pouvez le noter, nous voyons évoluer devant nos yeux deux êtres qui ne se rencontrent à aucun moment, une jeune fille entre quatre murs et un jeune homme dans la ville. L'une pense à une fuite possible, l'autre se laissant aller à la dérive.

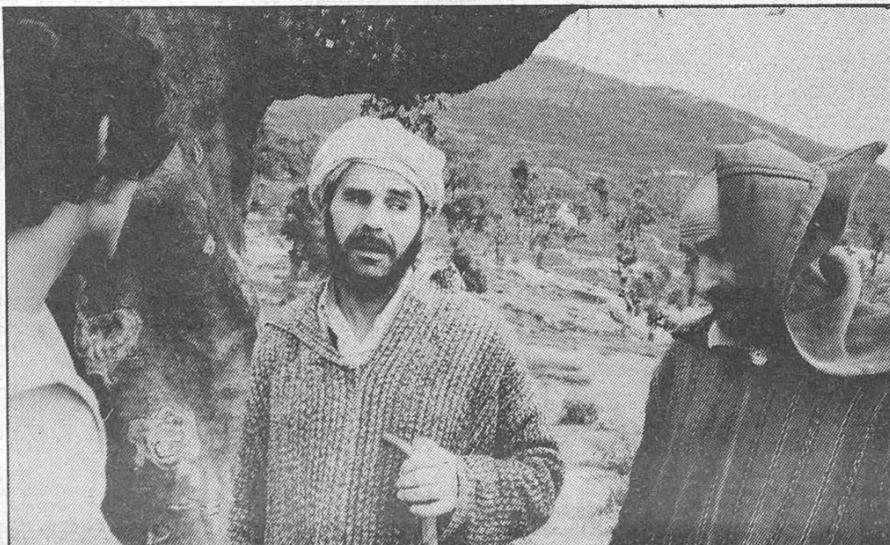
Nous ne saurons jamais quel aura été le terme de son destin... Quant à Hayat, nous la suivons pas à pas sur le chemin de son éveil/réveil jusqu'à ce qu'elle prenne conscience que la vie est ailleurs. Il aurait fallu peut-être donner ce titre à la nouvelle, mais c'est un titre qui existe déjà - « La vie est ailleurs », de Milan Kundera...

d'elles-mêmes, se concentrent de nouveau sur la poitrine. Hayat se voit à présent en deça de la réalité. Elle goûte son absence du monde, privée volontairement de l'extérieur, privant celui-ci de sa faculté de voir et de décrire. Elle se vautre dans l'inaction, se contentant de savoir un certain contenu du milieu ambiant, peut-être malgré elle. Elle dit cependant que les colombes sont en vol, que les pavés brillent, et aussi que Kamel ne peut pas l'imaginer en train de penser à lui sans pour autant oublier la position humiliée de sa mère penchée sur les casseroles à curer avant l'heure fatidique du repas ni le geste de son père abattant pour la enième fois ses cartes crasseuses et s'égosillant à en crever au milieu de ce brouhaha indiscible ; qu'elle sait qu'un seul épanouissement de ses lèvres suffirait pour embrasser l'univers - mais sans

Kamel à quoi bon espérer ?

Le matin les pavés scintillent. Ici devant la grande Poste, les écrivains publics s'installent. Leur rire défait les restes de sommeil encore accroché aux coins des yeux des premiers passants. Là, tout près de l'entrée du Théâtre Municipal, souriants, deux ouvriers se serrent la main ; premier geste important de la journée.

Tôt le matin, les corps ont toute l'ampleur de l'espace pour circuler. Le marcheur peut commémorer dans sérénité la renaissance du monde, il peut contempler à loisir ses pieds, leur faire accomplir une série d'acrobaties, décider librement de la nature de ses enjambées sans que personne crie au scandale. Le matin est l'ami des nuances.



A petits pas, Kamel longe la rue du Théâtre.

Lèvres humides, entrouvertes, Hayat cherche en elle-même une distraction. Mais en vain. La puissance de ses faiblesses (non pas les siennes en vérité mais celles dont l'accablent chaque jour ses gardiens) l'horrifie. Elle se sent prise dans un chaos ; sorte de gouffre dont le pluriel lui échappe. Depuis qu'elle a connu Kamel, Hayat a l'impression étrange qu'une sensualité voisinant la cruauté (elle eut même la notion de barbarie anthropophage) se développe en elle. Plante luxuriante, volubile, qui lui grimpe le long des nerfs, excitant en son corps tout un océan de sensations jusqu'ici inconnues. Il lui arriva même de se demander s'il n'y avait pas une bête dévoreuse qui lui rongerait la vie de l'intérieur. Mais à côté de ce questionnement effrayé et durable, il lui nassait dans la bouche des phrases toutes délicieuses. Il me naît de nouvelles paupières, se dit-elle chaque matin, parce que je ne reconnais plus celles d'hier. Mes jambes et mes cuisses deviennent belles, le bombement de ma gorge me trouble ; je vis l'éclosion perfectible de ma chair mais mon désir reste à l'état larvaire. Comment en serait-il autrement ? Mon désir compte-t-il à côté de la volonté de mon père ?

Quatre noms s'allongent sur le fronton du Théâtre : Corneille. Racine. Molière. Gluck. Au-dessus de la célébrité exportée de ces personnages sublimes, Kamel déchiffre : *Comédie. Tragédie. Opéra*. Il est assis sur la troisième marche de l'escalier, juste devant le portail de la grande Poste. Approche dans sa direction un homme pauvrement vêtu et s'appuyant sur une canne. Kamel se lève, lui fait signe de s'arrêter. On aurait dit un gendarme barrant la route à un suspect. Il pose la question qui lui brûle les lèvres depuis un bon moment :

- Connais-tu un certain Gluck ?

- Qui ?

- Gluck, répète Kamel sans se départir de son sérieux de flic.

- Qu'est-ce que tu me chantes, fiston ?

L'homme s'en va avec un brin de sourire épinglé aux lèvres.

Kamel avise alors un vieillard qui se déplace avec peine. Il le salue respectueusement puis le questionne :

- Connais-tu un certain Molière ?

- Mon enfant, répond le vieillard après avoir longuement réfléchi, je me rappelle parfaitement du nom de mon arrière-grand-père, mais, par Dieu, le nom de cet homme que tu cherches m'est totalement inconnu.

- Hélas ! soupire Kamel en se détournant.

Abdelkader Zibouche
A suivre ...